L'EXPRESS

125 frs

18 JUIN 1959. — N° 418

GRÈVES : QUI A FLANCHÉ ?

(Charpentier.)

UN « ROULANT », CONDUCTEUR DE LOCOMOTIVE

« Les grévistes ne comprennent pas les complications du négoce comme nous autres, gens d'affaires, mais parfois je trouve qu'ils ne sont pas plus avides de salaires que nous de gains. »

Sinclair Lewis (Babbitt.)

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e)

OFFRES D'EMPLOIS

IMPORTANTE
AGENCE DE PUBLICITÉ
recherche pour travaux en studio
DESSSINATEUR D'EXECUTION
pour montage d'annonces
TYPOGRAPHE MAQUETTISTE
possédant une parfaite connaissance de la mise en page.
Les candidats à ces deux emplois doivent être libérés de leurs obligations militaires et n'être pas âgés de plus de 30 ans. Les candidatures doivent être adressées à **M. BERTON** :
AGENCE THIBAUD
42, rue La Boétie - PARIS (8e)

DEMANDES D'EMPLOIS

INGENIEUR CHIMISTE FRANÇAIS, licencié ès-sciences, 34 ans, célibataire, 10 ans dans indust. caoutchouc-plast., câbl. conn. rech. étud. contrôl. lab. atel. conn. chim. pétrol. ayant séjourné A.-O. F. cherche place ind. national. ou adm. ou enseign. techn. en Guinée, Irak, Maroc, Tunisie, Albanie, Roumanie, U.R.S.S., Chine pop., etc.
Ecrire L'EXPRESS n° 4193
29, rue de Marignan, Paris (8e)

MARCHANDISES (Achat)

C. T. S. achète aux plus hauts cours
GRAND COMPTANT
Tous articles tissus, confection, chaussures. Convoquez-nous sans engagement, Paris-Province
76, rue de Cléry - LOU. 79-86.

CAPITAUX

SOMMES MANDATES pour céder intéressante participat. en qualité de promoteurs dans opération construct., prête à réalis. à Paris (16e arr.) Possib. investir 5 à 100 M. Tr. sérieuses garant. TRAKTIR, 22, av. Victor-Hugo (16e) - POI. 21-70

IMMEUBLES (Achat)

Achète COMPTANT tous **IMMEUBLES**
P. MASSONI
21, rue Le Sueur - PARIS
KLE. 81-00
APPARTEMENTS LIBRES A LA VENTE ET A LA LOCATION

IMMEUBLES (Vente)

PASSY
5 ETAGES EN B. A.
prévu pour garage en totalité avec deux grands ascenseurs et install. Surface plancher dispon. 1.800 m2. Prix très intéressant. En société
VIDAL 21, RUE SAINT-FIACRE (2e) CEN. 39-81

VILLAS (Vente)

GRASSE TRES BELLE VILLA 15 p. princip. et nombr. dépendances, 3 entr., garage, etc. Grand jardin 3.000 m. Conviendrait pension famille ou mais. repos. LIBRE à la vente. Ecr. n° 4225 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris

VACANCES (Locations)

CAVALAIRE Tél. VAU. 96-64 ap. 20 h.
Cause santé cède LOCATION août
3 pièces, cuisine, bains, tout confort

VACANCES

VACANCES pour les
JEUNES EN ESPAGNE
Places disponibles pour les enfants de 12 à 16 a. dans villas au bord de mer. Participation aux sessions de 24 jours chacune : 26.000 fr. (voyage compris). Inscriptions : Loisirs et Plein Air : 23, rue du Moulinet, Paris-13e à KELlermann 09-08

DIVERS

ACHETE à domicile **DISQUES**
LIVRES anciens - modernes **GRAVURES**
J. HOUSSAIS, 5, r. Montfaucon (6e) - DAN. 75-11

ECHANGE DE DISQUES
3 contre 1 neuf | Bon état
2 contre 1 occasion | exigé
Achat et vente disques neufs
A LA FLUTE ENCHANTEE
32, avenue de la Motte-Picquet - PARIS (7e)
Métro Ecole Militaire - Tél. : INV. 23-30
Service spécial pour la province

ROUATHERM DE PARIS
le Hammam français
137 bis, bd Haussmann
PARIS-8e — ELY. 54-71
Sudation, massage, oxygéno-relax. Son nouveau traitement « Omer-Roua » vous redressera

L'ŒUVRE FAMILIALE
MARIAGES 1er ordre. Sélection, haute réputation (25e année) de RUSSEL, 53, rue Legendre, Paris

La lettre de « L'Express »

LA commission de la Législation doit avoir le sens de l'humour. Elle a choisi en effet la date du 18 juin pour étudier la proposition de loi présentée par trois députés U.N.R. : MM. de La Malène, Béraudier et Biaggi, loi qui vise à envoyer aux travaux forcés tous ceux qui accompliront en temps de paix des actes « de nature à porter atteinte au moral, à l'unité, à la discipline, à la hiérarchie de l'Armée, à faire douter de la légitimité de la cause qu'elle sert d'ordre du gouvernement ».

Le plus illustre rebelle de France goûte-t-il cette façon de célébrer l'anniversaire de sa propre entrée en dissidence contre la hiérarchie de l'armée et contre la cause que celle-ci servait d'ordre du gouvernement ?

Même si ces messieurs réussissent à mener leur affaire jusqu'au bout, il restera qu'un Français a pu être criminel au sens propre du mot au regard des lois et des autorités civiles et militaires de son pays, déchu de sa nationalité, condamné à mort pour trahison, et se retrouver dix-neuf ans plus tard Président de la République. Tous les espoirs demeurent donc permis aux amateurs.

Mais la plupart des citoyens, journalistes expressément visés par le texte de la loi ou lampistes qui finiraient par y passer aussi, ne nourrissent pas de si vastes ambitions. Pas plus qu'ils ne souhaitent aller aux galères. Ou s'exiler à Londres.

UN guide pratique donnant quelques indications sur la façon dont il convient de parler désormais du moral de l'Armée pourrait donc être utilement élaboré.

L'auteur s'efforcera de commencer par définir où se situe ce moral. Comment ne pas risquer de l'atteindre si l'on ignore où il se trouve ?

On peut dès maintenant poser que le moral n'est pas dans les pieds, puisque nulle peine n'est prévue à l'encontre de ceux qui font marcher le militaire dans des chaussures qui ne coïncident pas avec les dimensions de ses extrémités. Mais seule une étude sérieuse pourrait localiser le moral.

En second lieu, il conviendrait de déterminer la matière qui constitue ce moral. Faute de moyens d'investigation, on pourra utilement procéder à la substitution de vocables. S'habituer à parler du cristal de l'Armée, par exemple, ou encore du foie de l'Armée, pour bien apprécier la fragilité de l'organe à ménager. Car il va de soi que si le moral de l'Armée n'était pas fragile, il n'exigerait pas d'être si soigneusement préservé.

On recommandera également de ne point faire savoir que l'on a un fils ou un frère dans l'Armée. Rien de plus suspect que la propension à laisser entendre que l'Armée est — aussi — composée d'hommes, d'hommes qui ont un foyer, des amours, un métier, une conscience, un moral certes mais aussi une morale, et peut-être le goût misérable de la paix.

La paix : mot à bannir d'ailleurs du vocabulaire d'un citoyen prudent. Pour l'avoir, en parler le moins possible.

MAIS cessons ce jeu absurde... Le moral de l'Armée n'est, ici, que le prétexte derrière lequel une faction cherche à s'emparer du droit légal d'éliminer ses adversaires, soit physiquement, soit par l'autocensure qu'ils s'infligeraient.

Il y a toujours eu dans l'Histoire des périodes où, pour survivre, il était sage d'être lâche; attitude largement facilitée par le fait que c'est alors la lâcheté que l'on baptise patriotisme, « ce dernier refuge d'un gredin ». Nous sommes dans l'une de ces périodes. L'important est donc de définir jusqu'où il faut pousser le souci de survivre.

Que l'on éprouve une certaine exaltation à la pensée d'aller casser des pierres en chantant « La Marseillaise », s'il y a assez de lâches au Parlement pour consentir à vous y envoyer, je peux le comprendre. Les bons martyrs font les bonnes causes et préparent les bonnes vengeances. Je dois reconnaître cependant que cette perspective ne me soulève pas d'enthousiasme et que j'admire ceux dont le courage est si spontané que la peur semble ne jamais les effleurer.

Moi, je le confesse à M. Biaggi, il m'arrive d'avoir peur, comme il m'est arrivé d'avoir peur avant les interrogatoires des instructeurs allemands de la rue des Saussaies.

Seulement, je voudrais que mes enfants vivent dans un monde et dans un pays délivré précisément de cette peur-là, de ces mœurs-là et de quelques autres par surcroît. Alors, le choix est simple : les accepter, pour aujourd'hui et pour demain; ou les dénoncer, et travailler à ce qu'elles deviennent impossibles aujourd'hui et demain. Qui peut hésiter ?

C'est pourquoi, au moment où les merveilles d'Electrama et d'Auto-Math 59 racontent le monde fabuleux que les machines nous préparent, il est plus que jamais nécessaire de rappeler que la machine à faire des larves fonctionne également.

Françoise Giroud.

La prostitution

Dans le dernier numéro de « L'Express » l'étude du juge Marcel Sacotte sur « la prostitution » était illustrée par une photo tirée du livre même du juge Sacotte et qui représente l'actrice Tilda Thamar dans un film intitulé « Les pépés du service secret ».

Mme Tilda Thamar s'est estimée offensée par la reproduction de cette photographie. Or il s'agissait d'un personnage de film, et il n'était pas question, bien entendu, de faire une allusion quelconque à la personne de Mme Thamar.

Sois crémier, mon fils !

J'ai trouvé excellent votre éditorial : « L'exemple de l'X ».

Permettez-moi cependant une remarque. 3 % seulement de fils d'ouvriers abordent l'enseignement supérieur; c'est exact. Mais pourquoi ? Est-ce dû forcément à la pauvreté des parents ? Ne le serait-ce pas plutôt à la rétribution insuffisante des carrières offertes aux étudiants pauvres : les carrières de l'enseignement ?

Qu'a d'enviable pour un ouvrier de Renault la fonction de professeur certifié, qui d'ailleurs, aujourd'hui, gagne *moins* qu'un instituteur titulaire du B.E.P.C. ? Renseignez-vous ! Le héros de « Au bon beurre » a raison de dire à son fils : « Tu seras crémier. » L'ouvrier aurait bien tort d'envoyer ses fils à la Faculté.

PAUL HILLAIRET,
Clermont.
professeur

Après l'X, l'E.N.A.

Je viens de lire avec un très vif intérêt votre article sur les conditions du recrutement de l'X.

Je voudrais vous donner un autre exemple de cooptation sociale, plus récent mais aussi grave dans ses conséquences, celui du recrutement de l'Ecole nationale d'Administration.

Des classes sociales qui ne représentent que 3,3 % de la population active totale (fonctionnaires supérieurs et cadres, industries et professions libérales) fournissent 65 % des élèves de l'E.N.A. parmi lesquels se recrutent les grands commis et un nombre croissant de conseillers des équipes gouvernementales. Quant aux ouvriers agricoles et aux manœuvres, bien que représentant 11,6 % de la population active, ils ne fournissent que 3,3 % des reçus.

La cooptation sociale — les élites d'aujourd'hui frayant la voie aux élites de demain — n'est possible que par l'aliénation au sein de la collectivité nationale de la majorité des groupes socio-professionnels vivant et travaillant en France.

Une telle aliénation est évidemment contraire à l'équité; mais de surcroît elle est également contraire, d'une manière aussi évidente bien que jamais mise en lumière, au seul critère que le régime admette pour sa politique : celui de la grandeur nationale. La grandeur nationale est fonction de deux facteurs essentiels : d'une part l'adhésion des individus à la collectivité nationale — leur intégration — d'autre part le rayonnement de cette collectivité.

Force est de reconnaître qu'il ne saurait y avoir adhésion et aliénation : or l'aliénation de la majorité des Français est de plus en plus ressentie, même si elle n'est pas explicitée, dans une société de type technique où les inégalités entre les chances et entre les conditions des individus sont de plus en plus visibles. L'indifférence politique est le signe le plus certain de cette aliénation, signe aussi grave que le « nous n'avons rien à défendre » de tant de Français en 39 (...).

R. VAEZ-OLIVERA,
ancien élève de l'E.N.A.
Paris.

La vieille peau

Sans nul doute votre éditorial l'« Expérience de l'X » est un événement important.

Vous liez les maux de l'X et ceux qui naissent de son esprit de caste et des monopoles de fait qu'elle détient, au problème de la classe dirigeante en général, et vous liez le mandarinat à la « monarchie ». Sur le plan des principes je n'ai rien contre cette analyse. Mais, à la fin de votre propos, vous noyez un peu le poisson.

Vous semblez attendre, pour réformer la situation actuelle, que la « vieille peau » desquame. C'est une belle illusion La vieille peau est encore bien accrochée et une maçonnerie comme celle-là est de nature à traverser sans dommage un arc-en-ciel politique très étendu.

Une lutte est possible dans l'immédiat... En ce moment, et depuis deux ans, un conflit — encore en partie occulte, mais il explosera, nécessairement — oppose principalement l'Université à certains groupes de polytechniciens qui, après avoir investi l'essentiel de l'administration et des grosses entreprises, voudraient coiffer toute la recherche fondamentale et appliquée et réduire l'Université à un rôle pur et simple de formation des professeurs du Secondaire ! Or nous ne reconaissons pas, à des jeunes gens très instruits, mais non soumis à la discipline de la recherche, la possibilité et le droit de la diriger avant d'avoir appris par l'expérience ce qu'elle est.

Dans ce conflit on verra bientôt se dresser des ingénieurs d'autres origines, las d'être systématiquement barrés dans leur carrière, quels que soient leurs efforts et leur valeur professionnelle. Vous prenez la parole. Merci ! Mais laissez-nous dire que nous ne sommes pas disposés à attendre des lendemains qui chantent.

PIERRE ROUTHIER,
professeur à la Faculté des Sciences de Paris.

Et l'hérédité ?

A diverses reprises, « L'Express » a déploré que le pourcentage des enfants poursuivant leurs études dans les enseignements secondaire et supérieur, fût moindre dans les milieux ouvriers et paysans que dans les milieux bourgeois et intellectuels. Une injustice sociale en serait seule responsable.

Je pense cependant qu'il faut admettre que les descendants de Mimoun ou de Ladoumègue ont des chances d'être mieux doués pour la course à pied que ceux d'Henri Poincaré ou d'Einstein, mais risquent en revanche d'avoir moins de facilités pour l'étude des mathématiques.

Je veux bien que, dans l'affaire qui nous occupe, l'influence du milieu joue un rôle, mais je regrette que vous passiez sous silence une notion d'hérédité qui vaut pour l'espèce humaine aussi bien que pour les chevaux de course et les chiens de chasse, que cela plaise ou non. Telles souches sont sous tels rapports mieux douées que d'autres...

MAURICE BLANC,
Bourg-la-Reine.

Une servitude nécessaire

Les jeunes polytechniciens, dont vous parlez dans votre éditorial, étaient, comme les héros d'Alfred de Vigny, déchirés entre des sentiments contradictoires. Ils ont, comme les militaires de Vigny, choisi le sacrifice et la discipline.

Sacrifice parce qu'il n'était pas agréable de partir en Allemagne. Mais, en échange, on leur avait promis qu'il y aurait des libérations de prisonniers.

Sacrifice parce que leur obéissance s'inscrivait dans un ensemble et que la France pouvait espérer bénéficier de certains allégements de ses épreuves.

Vous êtes, monsieur, trop objectif pour ne pas considérer que cette déplorable époque doit être jugée à la fois dans ses intentions et dans ses résultats.

L'intention était de maintenir le plus

Tirage des I.P.R. Raymond Séguin 16, r. du Faub.-Montmartre. PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

possible le capital démographique français en sauvant des vies humaines.

Le bilan du régime de Vichy comporte, certes, un passif que nous connaissons et qui a justifié certaines décisions des cours de justice. Mais il y a aussi un actif avec le maintien d'une zone libre pendant deux ans, la reconstitution d'un embryon d'armée en Afrique du Nord, le régime relativement humain fait à nos prisonniers.

De même l'Histoire fera le bilan du Gouvernement provisoire du général de Gaulle. A côté des satisfactions de prestige et de gloire, il y aura, comme pour toutes les œuvres humaines, un passif.

Et à ce passif figurera inéluctablement ce que vous dénoncez à juste titre dans tous vos articles : l'habitude prise par l'Armée ne peux pas toujours obéir.

Les généraux qui refusent en Algérie une politique différente de la leur, sont les lieutenants et les jeunes capitaines à qui l'on représentait, en 1940, que certaines politiques ne doivent pas être suivies.

Quant à ces 250 jeunes gens massés dans la cour de Polytechnique, ont-ils eu tort d'obéir ?

Ils étaient militaires.

Je pense que, les ordres inhumains mis à part, les militaires doivent obéissance au gouvernement.

J'habite au pied d'un lieu historique où des troupes parties de Grenoble pour arrêter Napoléon de retour de l'île d'Elbe, se sont ralliées à lui. Si ces braves gens avaient tout simplement obéi au débonnaire Louis XVIII, le nom de Waterloo ne serait pas celui d'un désastre militaire. La Sarre fût restée française. L'Histoire de l'Europe aurait probablement été changée à notre avantage.

A l'échelon militaire, on n'a pas tous les éléments pour juger. Voilà pourquoi il est sage que les militaires obéissent. C'est une servitude nécessaire...

JEAN DESCHIZEAUX,
avocat à la Cour
Grenoble.

Bourgès-Maunoury et Baylet

Je vous prie de constater auprès de témoins nombreux à « La Dépêche du Midi », dont je suis administrateur, que jamais Jean Baylet ne m'a refusé un article. S'il est bien connu que je n'ai pas toujours eu les mêmes positions que mon défunt ami, j'ai eu la joie de me trouver à ses côtés dans le refus constitutionnel et n'ai pas changé d'avis plusieurs fois comme d'autres. J'ai écrit plusieurs articles sur ce sujet.

Du reste, jamais la discussion avec Baylet n'a entamé une amitié basée sur des liens trop profonds et anciens pour être contestés par quiconque.

MAURICE BOURGÈS-MAUNOURY,
ancien député
de la Haute-Garonne
Toulouse.

Chez les S.D.F.

J'ai lu avec intérêt l'article de Jean Cau sur les Eclaireurs de France, étant moi-même responsable d'une troupe scouts de France. Cet article très intéressant retrace assez bien l'orientation du scoutisme français...

Chez les S.D.F. (Scouts de France) nous trouvons le même souci démocratique, le même rejet de l'autoritarisme. J'en donnerai pour exemple la façon dont est gouvernée une troupe. Une troupe S.D.F. est dirigée essentiellement par une « cour d'honneur » composée des responsables adultes et des chefs de patrouille qui sont des enfants représentants directs des garçons. Cette cour est présidée par un chef de patrouille élu par ses condisciples. Les adultes ne font que donner leurs opinions et leurs conseils, les décisions étant votées par les chefs de patrouille...

J'ai été pendant trois ans responsable de la troupe du quartier des Abbesses. C'était un vivant exemple du scoutisme populaire... Il suffit de parcourir quelques exemplaires de la revue des aînés, « La Route », pour comprendre que le problème social est pour nous une préoccupation constante. De même les positions publiques prises par les mouvements de jeunesse sur les grands problèmes (guerre d'Algérie, 13 mai, etc.) ont toujours été contresignées par les S.D.F. Et il n'est pas rare de voir un routier responsable syndical.

Nos troupes sont organisées de la même façon que les troupes E.D.F., c'est-à-dire comme l'avait prévu notre fondateur Baden Powell : un responsable « chef de troupe » aidé de un ou plusieurs assistants. Seul chez nous intervient en plus l'aumônier qui est chargé du côté religieux de notre scoutisme et du spirituel dans la troupe. Mais les autres responsables sont tous laïcs...

PIERRE LAINE
chef de troupe S.D.F.
Grand-Chesnay.

Je suis Guide de France

Je viens de lire votre article sur les E.D.F. qui m'a vivement intéressée. La seule chose que je vous reproche, c'est que vous avez l'air de dire que les Scouts de France sont tous des bourgeois ou des types qui ont de l'argent. Je suis Guide de France dans une compagnie où les filles sont toutes de conditions sociales différentes ; plusieurs de familles ouvrières avec de nombreux enfants, quelques-unes d'employées et de commerçants, plusieurs de professions libérales. Nos cheftaines sont : l'une employée aux P.T.T., l'autre fait des études de psychologie à l'Institut catholique... Excusez-moi, mais je désire garder l'anonymat car s'il venait aux oreilles de mes parents que je suis de gauche ou presque, qu'est-ce que je prendrais ! Notez bien que lorsque je dis gauche, je ne dis pas communiste.

M. L.,
seize ans.

Deux conclusions

Dans sa dernière partie, l'interview de M. Defferre nous confirme, une fois encore, que les partis politiques, tels qu'ils sont actuellement structurés, ne constituent pas le moyen le meilleur d'élaboration de la politique du pays. La confrontation, au sein de formations rigoureusement cloisonnées, de gens aussi différents sur un problème donné que le sont, par exemple, sur la question algérienne, MM. Defferre et Lacoste à la S.F.I.O., annihile de nombreux efforts et ne fait absolument pas avancer, si peu que ce soit, vers une solution. Pis : elle fait passer la raison du parti avant l'intérêt national, et contraint à rester dans l'ombre ceux dont la contribution serait essentielle.

Deux conclusions sont à tirer de cela :

L'une, permanente, et selon laquelle tout penseur politique démocrate a le devoir de refuser l'adhésion à un parti monolithique, la seule majorité qui le lie étant celle qui s'exprime sur le plan national.

L'autre, conjoncturelle, et selon laquelle il est du devoir de M. Defferre de ne se préoccuper en rien de la position de ses amis sur le problème algérien, et de travailler à faire prévaloir ses vues, au besoin par son soutien à une formation créée spécifiquement, telle que « l'assemblée de la Paix en Algérie par la négociation ». Ces rassemblements qui ne durent que ce que durent leurs objets étant, selon moi, la forme supérieure, plus vraie et plus efficace, de l'action politique du militant.

R. NOEL,
Seine.

Le dossier raciste

Qu'attendez-vous pour dénoncer les récentes manifestations racistes qui se multiplient chaque jour. Violences contre les noirs, montée antisémite, dégradations de monuments, etc ? Agissez, que diable. Vous êtes encore libres (pour combien de temps ?...). Vous avez une audience suffisamment large pour qu'il vous soit permis de jeter dans la bagarre toute votre influence. Ouvrez les yeux à tous ces bons bourgeois qui ne voient là que des amusements « bébêtes » d'étudiants. J'aime votre journal, je ne suis pas toujours d'accord avec vous, certes, mais croyez bien que chaque fois que vous luttez pour la liberté, pour une vraie démocratie, et non, parodiant ainsi de Gaulle, pour une démocratie « à la papa », nous sommes des milliers de jeunes derrière vous.

Alors agissez et dénoncez ces ignobles voyous qui ne se rendent même pas compte de ce qu'ils font, allant même, croyant que B. Brecht était juif, jusqu'à hurler lors de la représentation d'une de ses pièces : « A bas les Juifs ! ». Faites quelque chose, ouvrez le dossier raciste et ne laissez pas aux journaux étrangers le soin de le faire.

EMMANUEL DU JEU,
Lille.

La consternation à Rouen

Un étudiant en pharmacie algérien, Hacem Miliani, maître d'externat au lycée Corneille de Rouen, vient d'être envoyé dans un camp d'hébergement du centre de la France à la suite d'un arrêté d'internement administratif pris par la Préfecture de la Seine-Maritime et confirmé par le ministère de l'Intérieur.

Cette mesure a semé la consternation à Rouen. Hacem Miliani, que je connaissais personnellement, comptait beaucoup d'amis et pas seulement chez les « intellectuels de gauche ». Une personnalité M.R.P. de Seine-Maritime est intervenue auprès des autorités préfectorales, sans succès.

Avec cette arrestation, des Rouennais de toutes opinions découvrent aujourd'hui, stupéfaits, l'existence d'un péril fasciste dont ils n'avaient pas conscience pour la plupart. Le fascisme pénètre dans la réalité quotidienne d'une grande ville de province beaucoup plus préoccupée jusqu'à présent par de petites questions d'intérêt local que par les grands problèmes de politique générale.

M. D.,
Seine-Maritime.

Un badigeon de démocratie

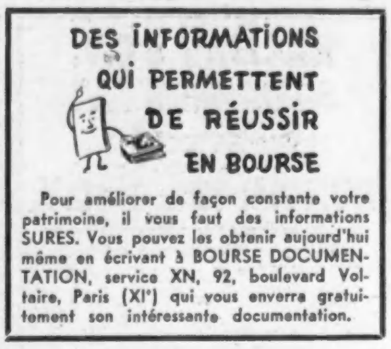
Lorsque MM. Debré, de Gaulle, etc., parlent de faire de tous les Algériens des hommes libres, ils oublient simplement que la première des libertés c'est de rester soi-même, d'évoluer selon ses normes propres et non d'être transformé par force en caricature d'autrui. Un musulman recouvert d'un badigeon de démocratie à la française ne sera pas plus Français de race, de religion et de mentalité que M. de Gaulle n'aurait pu être un Allemand à part entière ou un Chinois communisant.

R. FARINE,
Aix.

Vous trahissez

Je me réabonne uniquement parce que je n'ai rien de mieux à me mettre sous la dent... Je considère néanmoins votre prétention à la défense de la démocratie comme une bouffonnerie sinistre si je considère votre honteuse complaisance envers les entreprises de l'Internationale

→



HILLMAN 9 C.V.
SUNBEAM 9 C.V.
Décapotables de Sport
4 PLACES
HUMBER 13 et 15 C.V.
Boite Automatique Borg-Warner
Freins et Direction Assistés
6 PLACES
★
Livraison Rapide, en Francs Français
Démonstrations
Reprises
Pub. R. E. DANE
ROOTES
6, Rond-Point des Champs-Élysées - ÉLY 04-37

PONT-L'ÉVÊQUE
☆
LEVASSEUR
toujours
LE MEILLEUR

il rase au 4/100 de mm

une grille
«microsouple»
pour raser
au 4/100 de mm...

et en plus

une tondeuse
«supercoupe»
pour tailler
pattes,
moustaches
et tous les poils longs...

c'est
le premier rasoir
complet :

rasoir
double-service
THOMSON
Thomson... c'est sérieux !
SYNERGIE

→

catholique. Vous trahissez les luttes et les espoirs de générations de militants quand vous vous faites complices des entreprises visant à faire retomber la jeunesse française sous la coupe des prêtres.

PIERRE LANNERET,
San Francisco.

Croyez-vous que j'ai été bien content ?

Bon, c'est entendu, il y a une question de l'enseignement. On ne voit pas encore comment se résoudront les antagonismes (je pense quant à moi que tout le monde a un peu raison là-dedans).

Ne pas trop s'étonner si le débat se passionne et si les plus idiots des deux camps gueulent le plus fort.

Mais là où vous attigez — c'est avec la page de dessins de Siné — vous n'auriez pas dû laisser passer ça ! J'aime bien m'amuser et j'avoue que j'ai souri, mais, en toute sincérité, j'ai été écorché à vif en même temps.

Je suis catholique pratiquant et il m'arrive d'accomplir les gestes de m'agenouiller et de joindre les mains (il m'est arrivé aussi de ne pas rendre les coups).

Croyez-vous que j'ai été bien content de voir qu'on se foutait de moi en page 11 de mon hebdomadaire ?

GUY CLUZELAND,
Paris.

Le Réseau Fournier

Notre ami Louis Fournier, qui continue ses tournées à travers la France pour prendre contact avec les lecteurs de « L'Express », sera le 24 juin à Annecy, le 25 juin à Chambéry, le 26 juin à Lyon et le 27 juin à Gap.

Ceux de nos lecteurs qui souhaitent le rencontrer et discuter avec lui des formes possibles d'une action civique à entreprendre peuvent écrire dès maintenant à : Louis Fournier, « L'Express », 91, avenue des Champs-Elysées.

Plusieurs lecteurs amicaux s'étonnent de ne jamais voir paraitre dans le « Courrier des lecteurs » les lettres qu'ils nous adressent. Mais ils négligent de nous donner clairement les indications nécessaires (nom et adresse) pour que leurs lettres soient accueillies dans cette rubrique.

« DE LA CONFUSION DES POUVOIRS »

La résolution votée par l'Assemblée Nationale sur la Bibliothèque Polonaise de Paris est lourde de sens. Il faut le dégager.

Un procès complexe était en cours. Depuis des années, ce procès suivait sa voie dans la dignité des grandes audiences civiles. Après le tribunal, la Cour d'appel de Paris, présidée par le premier président, en connaissait à son tour. Des mesures d'instruction avaient été ordonnées, le Quai d'Orsay interrogé sur la portée d'une convention internationale. Assurée de toute la lumière, la Cour d'appel avait enfin ouvert les débats. Déjà certains avocats avaient plaidé. D'autres allaient répliquer, et le ministère public présenter ses réquisitions dans le meilleur intérêt du droit. Encore quelques semaines, et le sort de la Bibliothèque Polonaise, disputée à l'Académie de Cracovie, sa propriétaire, par une association d'émigrés polonais, allait être tranché par une décision de notre justice, ayant force exécutoire.

C'est alors que décidèrent d'intervenir les patriotes qui veillent à l'Assemblée Nationale. Le sort de la Bibliothèque Polonaise, la thèse des émigrés leur parurent si précieux soudain que, toutes affaires cessantes, l'Assemblée en fut saisie. Que la justice suive son cours, c'est bien, pensèrent nos patriotes, qu'on s'assure de sa décision, c'est mieux. Sans doute, certains principes existent que rappelait timidement M. Frey au banc du gouvernement : la séparation des pouvoirs, l'indépendance des magistrats, la dignité et la sérénité de la justice française. Mais qu'importent ces notions d'école, même si notre liberté en dépend, quand il s'agit de la Bibliothèque Polonaise. Et une résolution intervint par 467 voix contre 10 et 50 abstentions, invitant le gouvernement à maintenir « l'entière liberté et l'intégrité » de la Bibliothèque Polonaise de Paris. Comme si, aux yeux de nos députés, quand le sort d'une institution est confié à des magistrats français qualifiés par leur savoir, leur expérience et leur haute indépendance, la liberté et l'intégrité de cette institution étaient déjà compromises.

Les conséquences diplomatiques d'une telle résolution apparaissent déjà. Au gouvernement d'y remédier. Mais ce qui nous importe, à nous justiciables, c'est l'outrage à notre justice. Si l'Assemblée Nationale reconnaissait à nos magistrats la haute dignité de la mission qui est la leur, elle devait s'interdire toute proposition, tout débat sur un litige dont notre justice connaissait au même moment. Que demain, en effet, la Cour d'appel de Paris reconnaisse bien fondée la thèse de l'émigration polonaise, une obscure suspicion de complaisance pourra se glisser dans les cœurs à l'encontre des magistrats. Or, nos juges, comme la femme de César, ne doivent même pas être soupçonnés. Et la motion visée aura ainsi abouti seulement à mettre notre justice en posture de suspect.

Qu'au contraire, la Cour confirme en ses droits l'Académie de Cracovie et voici le gouvernement pris à faux entre la décision du pouvoir judiciaire qu'il lui faut respecter et la volonté proclamée de l'Assemblée de la mépriser.

Par-dessus tout, qui ne voit le péril créé par un tel précédent ? Le législatif, dans le bruit et la fureur qui sont sa règle, n'entend plus seulement multiplier par ses lois les moyens de la répression. Il veut maintenant dicter sa volonté, dans une instance judiciaire, au mépris du pouvoir judiciaire. Demain, dans cette ligne, quand un justiciable comparaîtra devant ses juges, l'Assemblée invitera le gouvernement à régler son sort comme elle l'entend. Quand Danton tenait tête au tribunal révolutionnaire par son seul génie, la Convention soumise et inquiète votait le texte qui permettait de le mettre hors débat. Nos représentants iraient plus vite en besogne. Sans s'embarrasser désormais du procès, une résolution viendrait inviter le gouvernement à trancher directement le sort de l'accusé.

Ainsi la confusion devient pour nos députés la règle d'or des pouvoirs. Cette petite Assemblée souffre de bien des complexes. Ne pouvant s'imposer à son maître, elle tente, dressée sur ses ergots, de s'opposer à lui. Et consciente de son impuissance, la voilà qui, aujourd'hui, attente à l'indépendance judiciaire sans laquelle la liberté individuelle n'existe plus.

A la lumière de ce temps d'équivoque, les propositions classiques retrouvent leur dur éclat : « Il n'y a point de liberté si la puissance de juger n'est pas séparée de la puissance législative et de l'exécutrice. Si elle était jointe à la puissance législative, le pouvoir sur la vie et la liberté des citoyens serait arbitraire. »

ROBERT BADINTER.
Avocat à la Cour

Mots croisés n° 192

Horizontalement : 1. Recouvrait le jeune homme de bonne famille. — 2. Turpin est invité à regarder dans son fond, nous dit Alfred. Presque à moitié consumé. — 3. Ferme la cellule. — 4. Titre suivi du prénom, mais non du patronyme. Ravagea, avec ses frères, l'Europe, pendant trois siècles. — 5. Baudouin de Boulogne s'y installa, mais cette principauté ne dura pas. — 6. Gris, dit-on aussi, quand il y a l'accent. Redoutable quand elle touchait le tyran. — 7. Mousse, dit-on aussi. — 8. Début d'une courte prière. Henriette pour Bélise. — 9. A, dans certains pays, la préséance sur les autres ambassadeurs. Née s'y ajoute sans changer son sens. — 10. Donnent du travail au détective.

Verticalement : I. Sa mère s'intéressait au sol et son mari au sous-sol. — II. N'a jamais brûlé Rome ni Milan. Il n'est pas si facile que ça de s'en faire un. — III. N'est plus une première. Deux voisines du milieu, dans l'ordre inverse. — IV. Moins sérieux à la fête qu'au champ. Ouverte par un porteur de sonnette. — V. Contre le soleil ou la faim. Genre de lune. — VI. S'apparente à l'iritis. — VII. Celui qui pratique, pour ceux qui ne pratiquent pas. Ce marquis composa des stances et des bergeries. — VIII. S'oppose au flegme.

192	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2						■		
3								
4				■				
5							■	
6					■			
7		■						
8			■					
9						■		
10								

191	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	C	A	M	P	A	G	N	E
2	O	C	E	A	N	I	E	N
3	H	A	R	T	■	T	U	F
4	E	D	■	T	H	E	T	A
5	R	E	P	U	E	■	R	N
6	I	M	E	■	I	L	E	T
7	T	I	S	A	N	E	■	E
8	I	S	S	U	■	C	I	L
9	E	T	A	N	C	H	E	E
10	R	E	C	E	L	E	N	T

Solution
du numéro 191

SÉCURITÉ
avant tout !

Vous qui partez en week-end ou en vacances.
Soyez prudents sur la route.
Prenez garde aux insolations.
Ne vous baignez pas par n'importe quel temps et n'importe où.
N'égarez pas vos enfants...
...et surtout, n'oubliez pas votre appareil KODAK PONY FLASH.
Petit format 35 mm. Simple, robuste, précis, élégant, économique, il fera de vous le reporter de votre vie et de votre famille. Faites de la photo en couleur sur film KODACHROME avec votre PONY FLASH, c'est une distraction jeune, saine, sportive... et sûre !

Communiqué.

COSTUMES LEGERS
Tergal et laine
Alpaga anglais
Laine et soie
de 24.800 à 37.500 francs
GENTLEY
Spécialiste du costume léger de luxe
20, avenue Franklin-Roosevelt - Paris

LA RÉALISATION SONORE
LA PLUS PASSIONNANTE DE L'ÉPOQUE

Le temps que nous vivons enregistre pour vous sur disques microsillons, 33 tours, 30 cms, tous les trois mois, une extraordinaire sélection de l'actualité la plus marquante : faits divers, événements politiques, vie littéraire et artistique, etc...

UN TEMOIGNAGE HISTORIQUE SONORE
que vous écouterez avec enthousiasme et que vous conserverez précieusement.

Retenez chez votre disquaire ou chez votre libraire
Le temps que nous vivons

AU SOMMAIRE DU N° 4 :
Maïté Goyenetch (en personne) vous parle de l'" Affaire ". - Où en est-on de l'Algérie ? - La Havane à l'heure Castro. - Les affaires sont difficiles. - Triomphe de Makarios. - De l'inédit sur l'affaire Lacaze et les ballets roses. - Relève à l'Elysée, et de nombreux échos sur les lettres, la musique, le théâtre, le cinéma.
Les disques PRETORIA, éditeurs du " TEMPS QUE NOUS VIVONS ", vous adresseront sur simple demande une documentation et un cadeau.
Découpez ce bon.

BON N° 5 POUR UN ENREGISTREMENT GRATUIT
(Initiation au " Temps que nous vivons ") à adresser à PRETORIA, 50, rue Croix des Petits-Champs, Paris. Joindre 2 timbres
Nom ____
Adresse ____

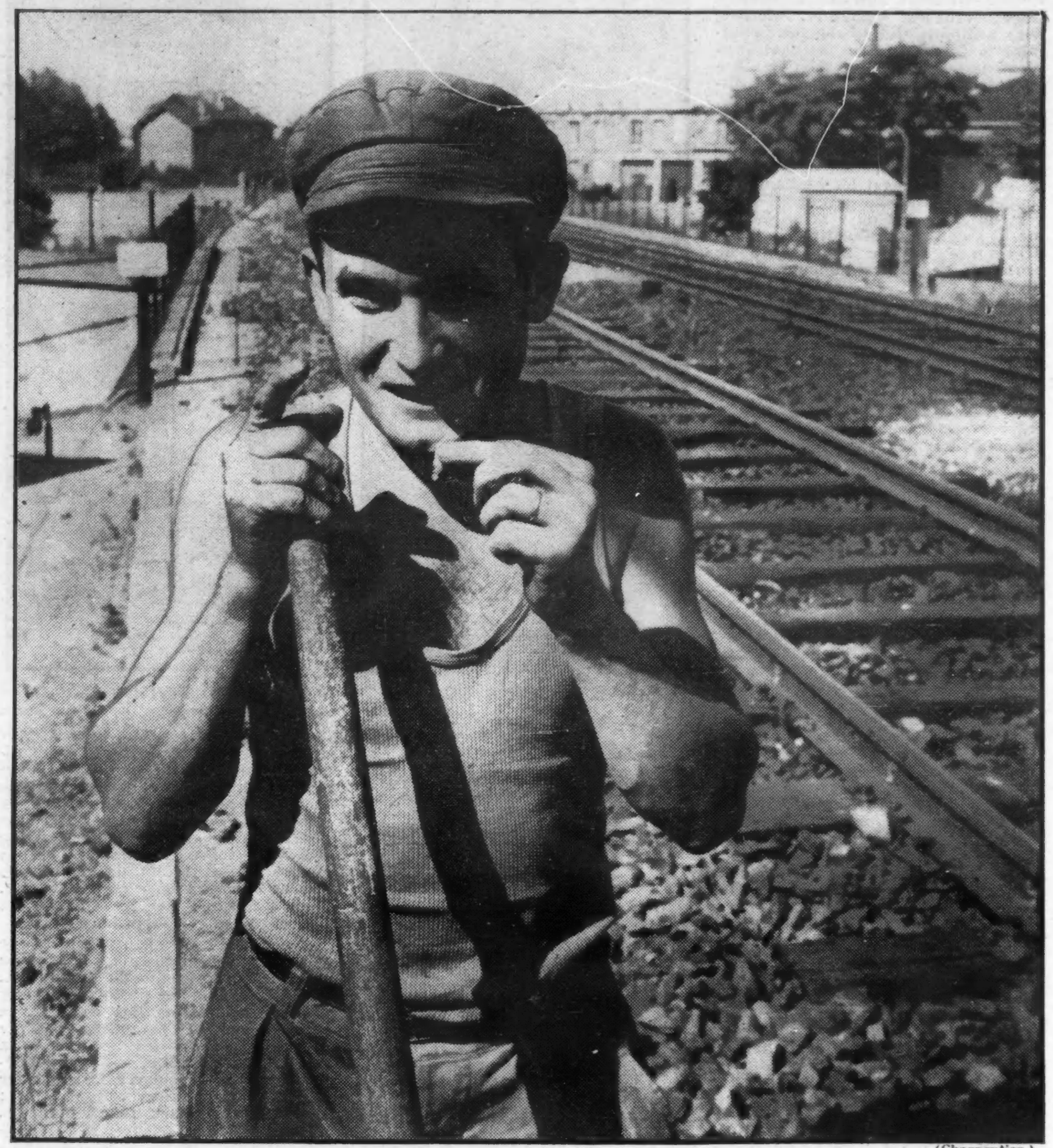
En page 8 :

- François Mitterrand
- Alfred Sauvy

GRÈVES

Qui a flanché ?

● ***Derrière l'épreuve de force publique entre le gouvernement et les syndicats, que s'est-il passé, jour par jour ? Jean Cau en a suivi toutes les péripéties, sur le tas. Voici comment naît et meurt une action ouvrière.***



(Charpentier.)

UN CANTONNIER DE LA S.N.C.F. SUR LA VOIE
« Résultat, je dis : que dalle ! »

LA CHAPELLE :

— O*N les a comme ça...*

Trois doigts noirs de cambouis joints comme s'ils venaient de prendre une pincée de sel. Avec un morceau d'étoupe huileux et gras, il s'essuie le visage où les lunettes maintenant relevées ont tracé deux cercles pâles autour des yeux. Il est appuyé à la machine qui pisse huiles et eaux, chuinte, crache, fume...

— *Hé, Roger, qu'est-ce que t'en dis, toi ?*

Roger hausse les épaules, rigole sans joie :

— *On les a un peu à zéro... On sait pas... Faut attendre mardi... Tu crois pas ?*

Le chauffeur se balafre le visage de longues traînées noires tant il s'essuie distraitement avec le mauvais côté du morceau d'étoupe.

— *On s'est foutus en grève le mois dernier. Résultat, les machines ont roulé quand même avec des ingénieurs et des chefs mécaniciens. Résultat, je dis : que dalle ! Cette fois, grève de huit heures et je dis connerie !*

— Pourquoi ?

— *Ah ! pourquoi ? Parce que primo les gens qui se foutront en grève de 4 heures à midi, ils se feront repérer pendant que les copains qui prendront leur service à midi ou à 8 heures du soir, ils risqueront que dalle !...*

— *Exactement !* dit Roger. *Fallait se foutre en grève 24 heures. Tout le monde dans le bain ! Y'a pas !*

— *Deuzio,* dit le chauffeur, *les gars des bureaux, les sur-place, ils bougeront pas. Tertio, y'a la réquisition.*

4 heures moins une

VILLENEUVE-SAINT-GEORGES :

— *J'ai calculé combien ça me fait de perte, cette journée : primes et tout, près de 2.500 balles... Et s'il y a les sanctions...*

Il pousse le levier et le long bras d'acier peint au minium déverse l'eau dans le ventre de la locomotive. Le copain dit :

— *Si on y va tous, à la bagarre, ça va... Si ça craque, si les premiers craquent, adieu... Si un seul syndicat lâche, on est bons. Chez les Roulants, on est surtout C.G.T. et autonomes, mais, hé, hé ! c'est qu'il y a pas que les Roulants !*

— *Oh ! Et puis c'est compliqué... Y'a les provinciaux, les bureaux, les administratifs. Le type qui se fout en grève à 4 heures du matin, comment vous voulez qu'il sache s'il sera le seul ou s'il sera soutenu ? Si la grève va rater ou réussir ? Quand il refuse de monter sur la loco, c'est pile ou face... Pour 2.500 balles, je risquerais encore le coup, mais il y a les primes qui sautent, les sanctions, les vacances...*

Je demande :

— *Qu'est-ce que vous allez faire ?*

— *Pour le moment, on peut pas vous dire. Faut d'abord savoir si les syndicats vont y aller ensemble et ensuite même là y'a des gars qui se décideront à 4 heures moins une.*

— *Mais vous ?*

— *Si les syndicats tiennent, c'est d'accord.*

Ils disent tous « les syndicats ». La menace, ils ne l'éprouvent pas seulement comme venant de l'extérieur, mais aussi de l'intérieur. Peur de sortir de la tranchée pendant que les copains ne bougeront pas ; peur — à 4 heures moins une — d'être seul et de voir — à 4 heures une — tel copain taciturne, mais décidé, grimper sur la loco ou se diriger — en pensant à ses 2.000 ou 1.500 francs, à sa femme, à ses traites — vers le poste d'aiguillage ou l'atelier.

— *On verra mardi... Mais juin, c'est pas bon, pas bon...*

M. Debré ne répond pas

Le 7 avril, la Fédération C.F.T.C. des cheminots écrivait à M. Debré : « (...) *Les réponses négatives données à nos revendications, justifiées du point de vue du gouvernement pour ne pas faire échec à une expérience qui s'amorce, n'offrent aucune perspective. Si cette situation devait se prolonger, les cheminots ne manqueraient pas de s'impatienter et, jugeant l'action des organisations syndicales insuffisante, de recourir aux moyens extrêmes, particulièrement à l'approche des pointes de trafic de la fin juin* (...). »

Demandant ensuite qu'une commission mixte fût « *en mesure de discuter d'un programme à court terme* (*un an à dix-huit mois*) », afin de revaloriser par étapes le niveau des salaires et des retraites des cheminots, Paul Butet, secrétaire général de la Fédération, concluait au nom de ses camarades : « *Nous nous permettons d'insister, monsieur le Premier Ministre, sur le fait que le conflit porte essentiellement sur le refus du gouvernement d'avoir des discussions sans fixer le moindre délai, ce qui conduit mes camarades et moi-même à penser que le gouvernement maintiendra les salaires des cheminots bloqués aussi longtemps que ceux-ci ne se seront pas mis en colère.* »

A cette lettre, M. Debré ne répond pas. La C.F.T.C. avale l'affront. C'est alors la C.G.T. qui, le 6 mai, part à son tour à l'attaque. Point de lettres cette fois-ci, mais une grève des Roulants — grève de sondage.

Le 20 mai, la C.F.T.C., devant le silence buté du gouvernement, repart à l'assaut et « *invite les cheminots à préparer dès maintenant l'action qui s'avérerait nécessaire en cas d'échec* ».

Le 8 juin, à 18 h. 45, « *suite au nouveau refus du gouvernement, exprimé en Commission nationale de conciliation le 4 juin, d'augmenter les salaires et retraites des cheminots, les organisations syndicales de cheminots (C.G.T., C.F.T.C., F.O.), après avoir utilisé tous les moyens de discussion, y compris la procédure conventionnelle de conciliation, décident d'organiser des actions de grève répétées. Le premier arrêt de travail de l'ensemble des cheminots se déroulera le mardi 16 juin, de 4 heures à 12 heures. Les trains en ligne seront acheminés jusqu'à la première gare...* »

« Aucune demande ne sera examinée »

Ce même 4 juin, jour où le gouvernement refusait toute discussion sur les salaires, une circulaire (dite « Circulaire B.2 » et signée pour M. Pinay par M. Giscard d'Estaing) non portée à la connaissance du public et « *adressée à tous les ministres et secrétaires d'Etat : préparation du budget 1960 ; dépenses civiles et autorisations nouvelles* », stipulait au paragraphe C : « *Enfin, aucune demande ne sera examinée si elle tend à améliorer la situation des personnels sous forme de relèvement de traitements ou d'indemnités ou de modifications statutaires...* » On a bien lu : il s'agit de

→

Pour New York sur la route du soleil

DEPARTS DE CANNES
C. COLOMBO
GIULIO CESARE
AUGUSTUS

DEPARTS DE TRIESTE - VENISE ET NAPLES
SATURNIA
VULCANIA

Italian Line
"ITALIA" SOC DI NAVIGAZIONE

ne rien « examiner » concernant les salaires, même en 1960 !

Mais l'ordre de grève est lancé. Les trois centrales syndicales impriment tracts, affiches, journaux, alertent leurs militants. Qui ne connaît l'admirable « travail » d'un militant syndicaliste ne sait ce que peut signifier le mot dévouement : il s'agit de distribuer des tracts, de convaincre, d'expliquer, de réveiller les énergies endormies, d'évoquer le souvenir des luttes passées, de rappeler les résultats obtenus, de freiner les exaltés, de pousser en avant les hésitants, de sonder la masse pour savoir si l'on va vers un Austerlitz ou vers un Waterloo. Il s'agit de transmettre à la « Fédération » l'exacte température de centaines de milliers d'hommes...

« Certains dorment 4 heures »

Il a les manches de chemise relevées sur deux bras blancs et velus : un ancien ouvrier devenu cadre syndical C.F.T.C. Il dit :

— *Dans les jours qui précèdent une grève, certains militants dorment quatre heures par jour... Nous, pas du tout. C'est une énorme responsabilité de lancer les gars dans la bagarre. Ça donne des sueurs... C'est drôlement fragile la combativité ouvrière : de terribles colères ou de terribles découragements. Le chef syndical qui se goure, c'est un peu comme le toubib qui fait un faux diagnostic ; le malade risque d'en crever.*

— Qui a décidé du principe des « grèves de harcèlement » ?

— *La C.F.T.C.... On n'en est pas plus fier pour ça, mais que faire d'autre ? La C.G.T. voulait faire admettre le principe d'une grève de 24 ou 48 heures. Mais une telle grève ne gêne pas le gouvernement : elle est circonscrite, propre, sans bavures. Nous avons déclaré que c'était là un moyen trop commode d'attendre « le rendez-vous d'octobre ». On se met en grève 24 heures et puis après ? La grève de harcèlement qui éclate ici ou là, à l'improviste, à dates variables, prend au contraire le gouvernement à contre-pied et entretien un climat social d'alerte. C'est la guérilla qui risque d'être plus efficace que la bataille livrée avec des corps d'armée.*

— Pourquoi êtes-vous passé soudainement à l'attaque ?

— *Nous ne passons jamais* soudainement à l'attaque. *La vérité, c'est que depuis six mois nous appelons jour après jour les types à l'action, car, sachez-le bien, les cadres syndicaux sont toujours prêts à encadrer la masse. En gros, on peut dire que jusqu'à la fin 58, tous nos mots d'ordre ont été refusés par la masse. Ça ne « mordait » pas. Ici, on est au centre de la toile d'araignée : on a beau se remuer, si les fils ne bougent pas, eh bien ! ils ne bougent pas...*

Ça monte, ça remue, ça bouge depuis trois mois : réactions à l'application effective des ordonnances, réactions contre le blocage des salaires, contre le refus de déclarer fériée la journée du 8 mai, etc. Nous enregistrons les signes du plus important au plus mince. Si bien que lorsque nous donnons le feu vert à une grève, nous ne faisons jamais que suivre ce que nous avons l'air de déclencher.

— Et si vous appréciez mal les « signes » ?

— *C'est là que notre responsabilité est énorme et que les sueurs commencent...*

— C'est mûr pour les cheminots ?

ARGUMENTS

SOMMAIRE

Nietzsche et la crise du monde moderne

Le mot de Nietzsche « Dieu est mort » (Martin Heidegger).
Justice et vérité (Henri Lefebvre).
Sens et valeurs (Gilles Deleuze).

Le problème mondial

Coexistence pacifique et économie planétaire (Bernard Cazes).
Inventer des sociétés neuves (Georges Balandier).
Partage du pain (Claude Gruson).
Thèses sur la mondialisation (Pierre Fougeyrollas).
Coexistence et subexistence (François Bondy).
Critique des nations et des Etats (Georges Burdeau).
Réflexions sur la « Libération des esclaves » (Pierre Moussa).
Conditions d'efficacité des pôles de développement (J.-M. Albertini).
En marge de la « Coexistence pacifique » (Manès Sperber).
Question à F. Perroux (Georges Boris).
Commentaires (François Perroux).

Rédaction-Administration : 7, rue Bernard-Palissy PARIS (6e) - LIT. 39-83
C.C.P. Arguments - Editions de Minuit 180-43 Paris
Abonnements (4 numéros) :
600 fr. - Etranger : 800 fr. - Soutien : 1.500 fr.

M. Herniot (C.G.T.)

M. Laurent (F.O.)

(Charpentier.)

M. Butet (C.F.T.C.)

« Lancer les gars dans la bagarre, ça donne des sueurs... »

— *Je vous dirai ça mardi. Une grève, c'est toujours un peu du quitte ou double...*

Même celles des autres...

Dans les entrepôts, les gares, les ateliers, sur les murs des banlieues, sur les pylônes, affiches et tracts rédigés par les Fédérations ont fait leur apparition. Brusquement réveillé de ses euphories (« *Nous sommes milliardaires en dollars...* », « *Les prix n'ont augmenté que de 4 %...* », « *Jamais notre monnaie n'a été aussi solide...* »), brusquement étranglées en « couac » ses fanfaronnades (« *Que ferions-nous de votre argent ?* », déclarait M. Pinay aux Américains), le gouvernement passe à la contre-attaque.

Le 10 juin, il décide de renoncer à la franchise des 3.000 francs de la Sécurité sociale et relève de 10 % le taux des allocations familiales. Le brûlot fait long feu et que le gouvernement rende ce qu'il avait ôté n'arrive pas à persuader les syndicats de renoncer à ce qui leur est dû et à ce qui leur a été promis. En effet, il y a promesse non tenue : en 1957, le gouvernement avait promis à l'E.D.F. (à laquelle la S.N.C.F. est liée par un protocole concernant les parités de salaires) une augmentation de 20 %. Celle-ci, en vérité, n'atteignit jamais que 9 %.

Aujourd'hui, nous en sommes donc là : les cheminots réclament une augmentation de 11 % à titre de « rattrapage » en fonction d'une promesse faite *sur la base de la conjoncture économique de* 1957. Or, non seulement cette promesse n'a pas été tenue, mais les prix — depuis 57 — ont augmenté de 25 %. Normalement et si l'actuel gouvernement voulait tenir « ses promesses et même celles des autres », c'est 25 + 11, soit 36 % d'augmentation qu'il devrait accorder aux cheminots.

Ceux-ci n'en exigent pas tant ! Alors que 100.000 d'entre eux gagnent moins de 40.000 francs par mois et 200.000 moins de 45.000 francs, ils ne demandent même pas de mener des vies de satrapes avec les 55.000 ou les 71.000 francs par mois qui leur seraient, en toute justice, dus.

Le gouvernement leur dit que le temps des démagogues est passé, que celui de l'austérité est venu, que la France vient à peine de franchir le cap des tempêtes, que l'avenir s'ouvre radieux à condition de se serrer encore la ceinture. « *Bon,* disent les cheminots, *eh bien ! nous faisons un geste : nos* 11 % *de* 57 *et nous renonçons à nos* 36 % *de* 59. *D'accord ?* »

« Pas d'accord ! », répond M. Debré le jeudi 11 juin.

Mettons-nous un instant à la place de notre Premier Ministre face à ces trouble-fête de satanés cheminots... Tout allait bien : MM. Rueff et Pinay avaient prouvé que la santé économique, c'était la *santé monétaire*. Tout allait bien : on ne parlait plus de politique, mais de grandeur et de sacrifices. Tout allait bien : la classe ouvrière dormait sur son grabat. Le mois d'octobre n'apparaissait pas encore et les récifs de la rentrée étaient encore immergés à l'horizon. D'ici là... Mais, vlan ! Voilà que les cheminots se réveillent !...

Fébrilement, le gouvernement se penche sur l'échiquier : s'il accorde les 11 % aux agents de la S.N.C.F., il doit, au nom du protocole sur les parités de salaires, les accorder à l'E.D.F. qui ne manquera pas de revendiquer ; s'il les accorde à la S.N.C.F. et à l'E.D.F. — « néo-fonctionnaires » — il devra les accorder aux « fonctionnaires » tout court ; s'il les accorde aux fonctionnaires...

Prêts pour octobre

— *Nous en avons assez,* me déclare un dirigeant de la Fédération générale des fonctionnaires. *Nous ne pouvons en aucune façon accepter d'être plus mal traités que les « néo-fonctionnaires ». Actuellement, notre salaire de base est de 229.000 francs par an, mais si la promesse faite à l'E.D.F. est tenue, ce traitement de base — nous l'exigerons — devra être porté à 240.000 francs. Dans la fonction publique, on compte une masse de types qui débutent à 35.000 francs par mois ! Aussi, quel que soit le sort de la grève des cheminots, nous nous tenons prêts pour octobre !*

⁂

S.N.C.F., E.D.F., fonctionnaires... la réaction en chaîne ne s'arrête pas là. Liés aux fonctionnaires, voici apparaître les Anciens Combattants et Victimes de guerre, dont les pensions dépendent de l'indice 170 net de la fonction publique. Voici les postiers qui déclarent lancer « *un solennel avertissement au gouvernement, afin que les crédits nécessaires à une indispensable revalorisation des salaires et retraites soient dégagés et répartis* ». Voici Air France, la R.A.T.P., les travailleurs des arsenaux et établissements de l'Etat...

Le gouvernement s'aperçoit qu'à partir des cheminots, grèves et revendications — s'il cède — vont flamber comme un feu de brousse, que les ponts fragiles qui relient la France « riche » de MM. Pinay et Rueff à la France pauvre de millions de travailleurs, risquent de sauter.

M. Debré reçoit alors le 11 juin les représentants syndicaux à Matignon et après leur avoir parlé de la grande misère des touristes et de la grande colère des bacheliers, il leur déclare :

« *Il est hors de doute que les désordres provoqués par les grèves pourraient compromettre le succès du redressement et, alors, il n'y aurait pas* (M. Debré avait fait précédemment allusion au « geste » du gouvernement concernant la S.S. et les allocations) *de deuxième geste !* »

« *Sous cet aspect,* déclarent les délégués syndicaux en sortant de Matignon, *c'est le statu-quo ! Nous maintenons l'ordre de grève.* »

Le travail noir

Saint-Lazare :

Il pose sa musette toute sonnante d'outils. Il me regarde, méfiant. Et si j'étais un flic ? Je mets cinq minutes à le rassurer.

— *Evidemment qu'on fera la grève. Moi, je la fais. Quinze ans d'ancienneté et je gagne 35.000 francs par mois. Il paraît que Pinay sait plus quoi faire de son fric et que le budget est plus costaud que le bébé Cadum...*

Colombes :

Il est chauve. Il a 52 ans, dont trente ans de service. Ajusteur dans un dépôt, le mois dernier il a touché 55.000 francs, mais n'est arrivé à ce chiffre qu'en travaillant douze nuits, de 22 heures à 6 heures du matin.

— *Et j'ai de la veine... Mais les copains qui ont 35.000 ou 37.000 par mois ? Pour s'en tirer, ici, ils sont obligés, sous peine de donner de la viande à leurs mômes une fois par mois, de faire du travail noir. Ici, la majorité des cheminots en est là : après les heures de boulot, ils s'occupent de un ou deux jardins particuliers, font du nettoyage, bricolent — quand ils sont spécialistes d'électricité, de soudure, de peinture — dans des appartements neufs.*

Tout le monde le sait bien

« *Il n'y aura pas de second geste !* », a déclaré M. Debré qui, ce même 11 juin, apprend que 80 % des mineurs du bassin de Lorraine ont participé à la journée d'action organisée par la C.G.T. et la C.F.T.C. par des

Vient de paraître, le numéro VII de la jeune et déjà influente revue anti-dogmatique:

LE TEMPS DES HOMMES

120 pages de textes, essais, nouvelles, poèmes, critiques, format des grandes revues,

avec

Claude AVELINE

Louis GUILLAUME, Jean ROUSSELOT, Robert SABATIER, etc...

et la

Lettre ouverte à M. Aragon

par Ladislas GARA

Le N° : 400 fr. L'abonnement : 1.500 fr.

(A adresser à M. LARGEAUD, ORADOUR-SUR-VAYRES (H.-V.) C.C.P. 624.08 LIMOGES)

ROUGERIE, Editeur

(Charpentier.)

LE MINISTRE DES TRANSPORTS ANNONÇANT LES RÉSULTATS (*)
« Moi, Debré, je vais dire au pays que vous faites de la politique. »

débrayages de deux heures minimum. Le front du travail bouge : 10.000 métallos manifestent dans le Douaisis à l'appel de leurs trois syndicats ; les communaux de Seine et de Seine-et-Oise se mettent en grève au nombre de 13.000 à l'appel de F.O. et de la C.G.T. ; les métallos appellent à une grève de solidarité avec les cheminots...

A 20 heures, M. Debré parle à la Radio-Télévision : « *Le gouvernement est responsable de l'Etat. Il ne peut laisser les grèves s'installer dans les services publics. Pour qu'un service d'Etat se mette en grève, il faut des causes d'une gravité particulière. Tel n'est pas le cas et tout le monde le sait bien.* »

Tout le monde le sait bien ? Même à La Garenne-Colombes ? Ici, la masse des ateliers de la Folie — ateliers électriques, des voies, du matériel roulant — entourés des plus sordides bidonvilles algériens que sécrète la banlieue parisienne. Là, des grues rouges dont les bras tournent lentement dans le ciel au-dessus d'immeubles en construction. J'escalade un remblai derrière les ateliers où sont les bancs d'essai. Cinq ouvriers grattent la voie, alignent les cailloux ; le bruit des fourches sonne sur les silex. Ils me regardent comme si j'étais un Martien. Je m'intéresse à eux ? Je viens les voir ? Ça, par exemple ! Ils s'appuient sur leurs outils.

— *Moi, je suis chef d'équipe. Vingt-cinq ans de service :* 40.000 *francs par mois.*

— *Moi,* 38.000. *Un pantalon de velours Laffont ça coûte* 5.600 *francs. Il en faut un chaque hiver et je me demande comment j'arriverai à les économiser pour l'hiver prochain.*

Deux « jeunes » (entre 25 et 27 ans) se taisent. C'est le vieux chef d'équipe qui dit :

— *Eux,* 32.000 *francs par mois ! Comme ils se sont embarqués dans une histoire d'H.L.M. à Sartrouville et qu'ils paient* 12.000 *balles de loyer par mois, calcule...*

C'est vicieux, une grève...

Nous avançons le long de la voie, eux continuant à travailler, moi à les interroger.

— *La grève,* dit le vieux, *tout de suite, tiens ! Tous les* « petits » *se foutront en grève... mais ceux qui comptent ce sont les Roulants. Nous, ça se voit pas si on est en grève... Si les trains roulent, le gouvernement peut toujours gueuler :* « Grève ratée! Les trains roulaient à 90 %... », *alors qu'en réalité tu as 90 % des gars en grève. Tu comprends le coup ? Si les Roulants nous laissent tomber, on est foutus. C'est vicieux une grève des cheminots. Parce que les Roulants, ils n'en ont pas encore aussi marre que nous. Mais je te donne pas trois mois...*

Le Premier Ministre, lui, vient de décréter la réquisition. Par voie d'affiches, les cheminots sont « requis » et menacés de révocation, d'amendes et même de peines d'emprisonnement s'ils n'obéissent pas. Des souvenirs remontent aux mémoires. Qui le dernier avait fait appel à la réquisition ? M. Laniel. A quelle époque ? En août 1953. Pourquoi ? Parce que les cheminots, l'E.D.F. et le Gaz de France, la R.A.T.P., les postiers, les mineurs, réclamaient des augmentations de salaires. Qu'écrivait « L'Aurore » ? : « *Cette agitation est indéfendable ! Le défi n'est pas lancé au seul gouvernement. Ce sont tous les Français qui doivent aider le gouvernement à le relever !* »

« Pas bête, le gouvernement! »

Que déclare, six ans plus tard, M. Debré au sujet des grèves ? Il parle de « *tactique politique* (...) *mortelle pour la nation* ». Il stigmatise « *nos adversaires* » qui, à travers les grèves, trouveraient « *un terrain favorable à l'offensive contre le redressement* » !

— *Dégueulasse, mais pas bête, le gouvernement !* me dit un militant syndicaliste F.O. *Vous avez faim, ouvriers ? Eh bien ! moi, Debré, je vais dire au pays que vous faites de la politique et que si vous continuez, c'est à cause de vous que tout ira mal ! Il va falloir que nous fassions sacrément gaffe, les syndicats. Rien n'est pire que cette volonté du gouvernement d'essayer de limiter le droit de grève par une sorte d'autorité morale dont il serait le détenteur. C'est pire que la réquisition, ces appels solennels au pays par-dessus les secteurs du prolétariat en passe de se mettre en grève. C'est dresser l'opinion publique contre les grévistes, c'est faire appel à la* « *vraie France* » *contre* « *l'anti-France* »... *C'est pire que tout !*

Il pointe des chiffres, se lève, remue une pile de tracts qu'il ordonne en paquets. Il ajoute :

— *C'est dans la ligne du régime ce chantage* « *moral* ». *Et nous nous apercevons que pour éclairer l'opinion, depuis le 13 mai, nous, syndicats, ne disposons plus de rien. Plus de Parlement où même un M.R.P. comme Lambert est obligé de la boucler ; plus de presse, plus de radio, plus de ministres sur lesquels pourrait jouer la pression des partis de gauche. Nous n'avons plus rien sur le plan politique, alors que si nous sommes liquidés il n'y aura plus de politique — je veux dire de vie politique et donc de démocratie — dans le pays. Aussi, la tactique du gouvernement consiste-t-elle à nous pousser de toutes ses forces sur le terrain politique et là de nous y frapper. Or, si les syndicats sont décapités...*

Le vent tourne

Pendant que M. Debré, le samedi 13, reçoit les représentants de F.O. et de la C.F.T.C. (mais non de la C.G.T.) dans l'espoir de convaincre les syndicats « libres » de se désolidariser de la C.G.T. composée, « comme tout le monde le sait bien », de 1.600.000 individus à la solde de Moscou (mais le coup rate et les trois centrales réaffirment leur union), le XXXIIe Congrès de la C.G.T. s'ouvre le lendemain à Ivry.

La présidence de cette première journée est confiée, aux acclamations de 1.500 délégués, à Robert Herniot, secrétaire général de la Fédération des Cheminots, qui déclare : « *Depuis la scission, c'est la première fois que les fédérations C.G.T., F.O. et C.F.T.C. agissent ensemble et appellent à la grève dans un même communiqué.* »

Benoît Frachon, secrétaire général de la C.G.T., annonce ensuite que l'unité d'action « *à l'échelle des organisations est pratiquée pour des objectifs divers dans 81 unions départementales* » et que les chiffres qu'il cite « *sont les plus élevés depuis la scission de 1948* ».

Le lendemain, au cours d'une remarquable intervention, Pierre Le Brun, membre du Bureau confédéral, tracera les lignes d'une véritable unité syndicale à condition qu'au sein d'une organisation syndicale unique puissent librement s'exprimer les tendances. « *Nous devons,* déclare-t-il, *sortir d'une situation de division syndicale* (...) *qui est la pire forme de fractionnement en tendances : la division en organisations rivales et trop souvent hostiles.* »

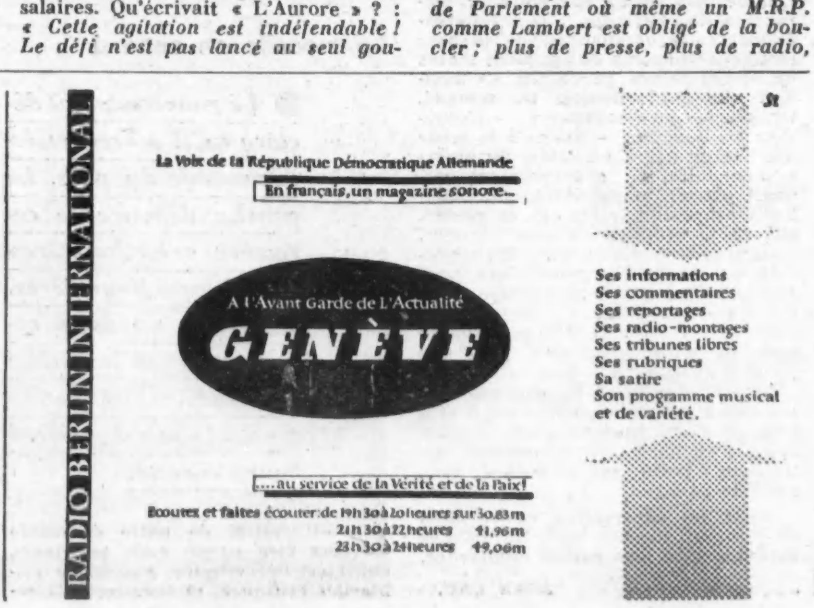
De ce temps, les trois fédérations de cheminots — ce lundi — se sont réunies rue Cadet, au siège de F.O. A 11 h. 30, les portes s'ouvrent pour les journalistes qui se ruent dans la petite salle où, sous le portrait de Léon Jouhaux, un délégué aux traits creusés par la fatigue, leur lit un communiqué : « (...) *Les Fédérations des Cheminots se déclarent prêtes à suspendre l'ordre de grève si le gouvernement accepte de reprendre dès maintenant la discussion des problèmes de rémunération des cheminots. Elles demandent à ce sujet audience au ministre des Travaux publics.* »

Ça flanche ?

Tous « chez Buron », au ministère ! M. Buron, à 12 h. 15, reçoit les délégués dans son bureau surchargé de

→

(*) Au fond, au centre, Jean Cau poursuivant son reportage.



moulures. A travers les vastes baies vitrées, des tourniquets arrosent les jardins baignés de soleil. Le temps est superbe et M. Buron, assis derrière ses dossiers, ressemble à Victor Francen. A 13 h. 30, les délégués sortent. Muets. Fermés.

— *Pas de déclaration !*

Les journalistes referment leurs carnets, la radio débranche ses micros lorsque M. le ministre annonce qu'il veut bien, lui, parler à la presse et déclare : « *Le gouvernement propose aux cheminots de reprendre la discussions sur les salaires aux mois de novembre et de décembre prochains. Mais sans engagement de sa part et sans préjuger la situation de l'économie générale du pays à cette date et celle de la S.N.C.F. en particulier...* »

M. le ministre étend les jambes, sourit dans sa barbe de capitaine au long cours comme un boxeur qui, au quatorzième round, ne doute plus, assis dans son coin, de l'issue de la quinzième et dernière reprise.

« Les syndicats ont eu raison »

Gare des Batignolles :

C'est un mécanicien qui, à la rotonde des machines, m'apprend la nouvelle. Le soleil luit sur le dos noir des innombrables locomotives. Le mécanicien a une étonnante gueule de cheminot pour film réaliste : carré, solide, une voix lente, des yeux plus bleus encore de s'ouvrir dans un visage barbouillé d'huile et de suie noires. Ses doigts gainés de cambouis maculent une « gauloise » qu'il se pique entre les dents.

— *Les syndicats ont eu raison de rapporter l'ordre de grève. Un : parce qu'ils devaient rester unis à tout prix. La C.G.T. seule — je suis C.G.T., moi — se serait fait posséder. Deux: parce que le gouvernement nous avait envoyé dans les gencives l'intérêt supérieur du pays et isolait notre grève en l'appelant « politique »... Dans quelques mois, il aura beau appeler les grèves de tous les noms, ça pétera quand même et encore plus fort. Trois : parce que la grève de 4 heures à midi était à mon avis une erreur. Elle ne concernait à peine que 1/5 des cheminots : vous avez des types qui ne prennent le boulot qu'à 8 heures ; les trains en ligne roulent jusqu'à la prochaine gare, etc. Finalement, une minorité seulement allait aller à la bagarre.*

Là, double erreur : d'abord les gars ont l'impression d'être des sacrifiés, des espèces de troupes de choc et, ensuite, ça réduit le champ de frappe du gouvernement qui, tapant sur une minorité, tape encore plus fort en visant bien les militants syndicalistes qui forcément se sont mouillés avec les grévistes. Mais attendez la rentrée... Si le gouvernement croit que nous avons perdu la guerre parce que nous avons perdu... Vous voyez ce que je veux dire, hein ?

Il rit. Il dit :

— *Le moment arrive où nous ne pourrons pas perdre parce que, au rythme où ça va, nous n'aurons plus rien à perdre.*

Le match est terminé

Le gouvernement a gagné ; les cheminots ont flanché. Les raisons de ce recul, nous venons de les voir. Si une grève de 24 heures risque d'être inefficace, la preuve est faite que la tactique des grèves de harcèlement — en ne mobilisant qu'une fraction des ouvriers — donne à ceux qui les premiers sont lancés dans le combat l'impression d'être les « sacrifiés » de l'action entreprise. Outre cela, cette tactique permet au gouvernement de repérer les militants syndicalistes et, aux termes de l'ordre de réquisition, de les révoquer en priorité. Or, une infrastructure syndicale met des mois — sinon des années — à se reconstituer.

Pour ce qui est, plus particulièrement, de la grève de la S.N.C.F., le gouvernement avait de fortes chances d'en voiler l'ampleur à condition de peser de tout son poids sur les Roulants. Ceux-ci — qui sont les mieux payés — marquaient une hésitation. La hiérarchie des salaires crée, à l'intérieur même d'une corporation comme la S.N.C.F., une sorte de hiérarchie des attitudes : le mécontentement et la combativité de la base (les 300.000 agents qui gagnent moins de 45.000 francs par mois) ne montent que graduellement au sommet. Or, comme le « sommet » — c'est-à-dire les Roulants — donne à la grève son visage, sinon véritable, du moins spectaculaire, le gouvernement risquait d'avoir la possibilité de qualifier d'échec une action qui, en réalité, eût été *profondément* une victoire. Mais il se trouve que celui, des syndicats ou du gouvernement, qui peut *présenter* le « spectacle » d'une grève réussie ou avortée a effectivement gagné ou perdu. L'effet psychologique, là, compte peut-être plus que partout ailleurs.

Et puis il y avait les vacances ; le rêve d'un peu de repos qui allait être arraché à des hommes pour lesquels l'année est un tunnel débouchant sur un coin d'herbe, sur un coin de ciel, sur une paix...

Ainsi, les adversaires, en ce mois de juin, ont mesuré leurs forces. Les batailles n'ont pas encore commencé.

JEAN CAU.

GANTS — « OLLA » — TETINES
marque mondiale sans rivale
TOUTES PHARMACIES

A L'ÉTOUFFÉE

par FRANÇOIS MITTERRAND

Un jeune député M.R.P., M. Bernard Lambert, a récemment osé parler de négociation lors du débat de l'Assemblée nationale sur l'Algérie. Les protestations, les insultes, les moqueries qu'il a suscitées furent si vives qu'il ne put développer l'argument et descendit de la tribune sans conclure son discours. Qu'un tel tumulte ait couvert la voix d'un orateur et dérangé son éloquence n'est certes pas nouveau et je ne me donnerai pas le ridicule d'en accabler la Ve République, conforme sur ce point à ses devancières. Mais l'intolérance d'une majorité parlementaire vaut qu'on s'en inquiète lorsqu'elle s'accompagne d'autres signes plus révélateurs encore.

L'Assemblée actuelle, on le sait, est dominée par un parti, l'U.N.R., qui groupe plus de deux cents députés. Avec les élus d'Algérie qui ne l'ont pas rejointe mais qui partagent ses vues sur l'intégration, l'U.N.R. n'a rien à craindre de la minorité velléitaire et timide qui de temps à autre s'offre le luxe de dire son mot. Cela dépasse cependant ses capacités de patience et de confiance en soi. Suggère-t-on avec d'infinies précautions qu'il faut négocier la paix, discuter avec l'adversaire, orienter l'Algérie vers un statut politique autonome ou simplement différencié, en voilà trop ! Que la trahison se taise ! D'ailleurs, chacun sent bien, tout alentour, l'inconvenance de ce représentant du peuple qui parle comme il pense. Aussitôt, le président du groupe M.R.P. se lève, excuse l'imprudent qui « s'exprime en son nom personnel » et qui votera tout à l'heure comme ses insulteurs. Tout rentre dans l'ordre. On respire. L'essentiel est sauvegardé : il est des choses que la nation, pour son propre salut, ne doit pas entendre et qu'elle n'entendra pas.

Les figurants

A-t-on assez moqué chez les adversaires de la République la maison sans fenêtres du Palais-Bourbon ! Or, jamais les issues n'auront été mieux bouchées et les murs plus soigneusement clos qu'aujourd'hui. Le ministre de l'Information, M. Frey, après M. Soustelle, fait de nobles conférences sur l'impartialité de la Radio-Télévision. M. Chavanon multiplie les justifications d'une bonne foi désolée de son impuissance. Mais on ne sera pas tenté de plaindre nos fabricants de nouvelles. Ils se font les agents d'une formidable propagande qui, « à la française », lave méthodiquement les cerveaux.

S'ils ont besoin de la controverse, il leur est aisé de puiser dans la réserve des opposants de service qui viendront, à l'heure voulue par les maîtres de céans, témoigner pour la liberté d'expression. Auditeurs et spectateurs se croiront juges de ces joutes démocratiques dont ils sont friands : ils ignoreront qu'ils sont dupes. Rien ne leur permettra de savoir où commence le scénario savamment réglé par des complices astucieusement grimés en duellistes. Quand on veut engager « la gauche » dans ces combats pour rire, on lance un Clavel, un Stéphane, qui sais-je ? On va parfois jusqu'aux socialistes de M. Mollet. Mais ni M. Mendès France, ni M. Depreux, ni M. Daniel Mayer ne sont mis en mesure d'exposer les raisons de ceux qui contestent à la Ve République le droit de se réclamer de la démocratie. Mieux encore : leur thèse sera contrefaite par

(A.P.)
M. François Mitterrand
« *Certes, je suis libre...* »

des commentateurs semblables à ceux qu'avaient coutume d'employer les régimes totalitaires qu'un autre général de Gaulle nous invitait à vaincre.

Système habile

Certes, je suis libre d'écrire ce que je veux dans ce journal. N'est-ce pas la preuve que j'exagère lorsque j'affirme que notre démocratie étouffe peu à peu ?

C'est vrai. La presse ne connaît pas d'autres entraves que celles qu'elle a choisies. Les pressions discrètes exercées sur les annonceurs de publicité n'ont pas jusqu'ici effrayé grand monde. Mais un système habile et sûr est progressivement mis en place qui, le jour où on l'estimera nécessaire, attrapera qui l'on voudra comme dans les mâchoires d'un piège à loup.

Le Parlement est invité à se taire ou à se contenter des bagatelles qu'on lui offre en pâture. S'il s'ébroue, on menace de l'envoyer rouler d'une pichenette dans sa vieille impopularité. S'il mord, on lui tape sur le nez et on désigne au public ce mauvais sujet décidément incorrigible qui ne se contente pas d'être grassement nourri.

Hors du Parlement, le député ou le sénateur se voient interdire les enceintes de justice pour défendre la presse menacée par les pouvoirs : une ordonnance de M. Debré a soigneusement veillé à ce que rien n'échappe au contrôle du Maître. Ajoutons à cela que les procès politiques qui ne se dérouleront pas à huis clos seront tout de même à l'abri de la contestation : un article innocent du nouveau code de la procédure pénale ligote, en cas de besoin, le journaliste visité par un doute sur la sagacité des juges.

Que reste-t-il à la véritable opposition, je veux dire l'opposition S.G.D.G., pour atteindre l'opinion publique ainsi conditionnée ? A peine le droit de se plaindre, ou plutôt à peine la chance d'être plainte. L'affaire est si subtilement menée que des démocrates sourcilleux qui affronteraient vaillamment les rigueurs d'un régime carrément policier se demandent si la méfiance à laquelle on les invite ne procède pas d'un goût maladif de la persécution.

Qui les arrêterait ?

Pendant ce temps, M. de La Malène, pour le compte de M. Debré, et M. Béraudier, homme-lige de M. Soustelle, méditent d'expédier au poteau de Vincennes quiconque attentera au moral et à l'unité de l'Armée. Voilà qui pose tant de questions à la fois que je n'aurai pas l'ambition d'en finir avec elles en dix lignes.

Comment comprendre l'incroyable audace de ces maniaques de la mitraillette, de ces éternels agités qu'on a vus dans un passé récent se jeter d'un complot dans l'autre sans se soucier une seconde de l'unité de notre peuple, qui, au nom de l'intégration, arrachèrent l'Algérie puis la Corse à l'autorité régulière, qui n'ont forcé le consentement populaire que par la menace de la sécession ? Tout simplement : ils ne redoutent pas qu'on les arrête en chemin.

Qui le ferait ? Le premier ministre ? Il fut le doctrinaire, l'inspirateur de leur action. Le gouvernement ? Ils ont investi ses postes de commande et contrôlent sa majorité. Le Parlement ? Il est muselé. Le peuple ? Il ne sait pas encore ce qu'on a fait de lui. Les partis politiques ? Le plus puissant d'entre eux dispose d'un budget illimité, publie des journaux et des revues, forme des cadres, diffuse une idéologie simpliste et exaltante, tient enfin les avenues du vrai pouvoir : ce parti, c'est l'Armée ou, je veux le croire, une faction dans l'Armée. Et de Gaulle ? Oui sans doute il est à la fois le frein qui retient la machine et l'énergie qui l'a poussée à l'endroit où elle se trouve. Mais les événements aussi ont leur logique.

F. M.

ÉCONOMIE

La marche en canard

● *Le gouvernement déclare qu'il a «redressé» l'économie du pays. La gauche dénonce le caractère «réactionnaire» des mesures financières. Tout cela est assez vague, et laisse le public sceptique. Quel est le problème ? Alfred Sauvy répond.*

L'ÉVOLUTION de notre économie peut être suivie mois par mois, analysée, décortiquée, passée au crible des critiques, et soumise à la sagacité des experts en prévision ou supposés tels.

Si nous abandonnons un moment le fil pour prendre un peu de recul, et embrasser l'ensemble du champ, la situation nous apparaît bien différente : nous voyons alors une alternance de périodes appelées d'expansion, pendant lesquelles croissent la production, les salaires, les revenus, la consommation, tandis que se vide la réserve en devises, et des périodes dites de consolidation pendant lesquelles l'activité se ralentit ou même recule, tandis que, avec le retour des capitaux hirondelles, se reconstituent les réserves monétaires.

Il n'est pas d'exemple d'une telle reconstitution financière qui ne voie les impatiences humaines briser la tirelire et les « expansionnistes » renvoyer l'âpre Auvergnat, le père Fouettard, une fois son œuvre accomplie, pour passer à des opérations à la fois plus agréables et plus fécondes ; pas d'exemple non plus que ces phases de progrès ne se terminent par la retraite confuse du père Noël devant la hotte vide.

Il est donc quelque peu puéril de s'affirmer résolument « expansionniste », en opposition avec les sadiques amants de l'austérité. Chacun

joue son rôle en l'aventure ; si ceux-ci sont bien tenus, il n'y a pas de raison de se précipiter à la sortie des artistes, pour faire un sort au traître.

Avec un recul plus large encore, cette marche en canard perdra un peu de sa disgrâce, si bien que l'historien parlera de la « savante alternance » et de la « remarquable continuité des vues » des hommes politiques. Après chaque phase complète, ou cycle, dira-t-il, l'économie se retrouverait à un niveau un peu plus haut, ayant bénéficié des progrès techniques réalisés dans l'intervalle.

En admettant les bienfaits de cette douche écossaise, *encore faut-il savoir si l'on ne pourrait pas faire mieux, c'est-à-dire avoir des progrès plus rapides, moins saccadés et répartis plus équitablement.*

Nous nous retrouvons à chaque fois au point de départ, aux progrès technique près (ceux que l'on n'a pas pu empêcher). Mais le progrès reste trop lent, inférieur à celui des pays socialistes, inférieur aussi aux possibilités qu'ouvre la technique.

Et d'autre part, la répartition des revenus reste à peu près la même entre propriété et salariés.

Que l'on ne s'y trompe pas : *les réformes dites sociales n'ont pas modifié fondamentalement la répartition du revenu national* ; les prestations de la Sécurité sociale ont été prises sur l'ensemble de la masse salariale et non sur les profits. La troisième semaine de congé de Mollet-Gazier qui représente 2 % environ des salaires, a été fort appréciée, mais n'a pas été davantage prise sur les profits ; c'est le progrès technique et la hausse des prix qui ont fait la contrepartie. La fraude fiscale, l'emprunt Pinay, les situations de monopole, le chantage aux investissements, autant de moyens qui permettent de maintenir intactes les positions de la propriété.

Il est même incroyable de penser que les assurés sociaux aient été, en 1959, amputés de 3.000 francs, sans que ni le gouvernement socialiste, ni le gouvernement conservateur aient touché aux privilèges des professions paramédicales (pharmacie, optique, etc.).

Le ressort retourne à zéro

L'insuffisance de notre marche en canard apparaît clairement : dans les périodes d'austérité, on serre la vis, parce qu'il n'y a pas d'argent ; dans les périodes d'expansion, on ne fait rien car le véhicule roule librement. Austérité, facilité, jamais de place pour les changements fondamentaux.

La lutte sociale de tous les instants n'est elle-même pas favorable au progrès social. Absorbés par les revendications ou la défense contre les empiétements, pressés de réaliser au plus vite, les syndicats n'ont pas la latitude de voir loin et de demander les réformes profondes nécessaires. Quant au Parlement, lorsqu'il y en a un, moins libre encore de réfléchir, il va de budget en budget, de projets de « redressement » en prix du blé, sans jamais reprendre son souffle et parvient étourdi au terme de son mandat, juste pour recevoir la marée des doléances d'électeurs bien éloignés des réformes de structure fondamentales.

Tout gouvernement socialiste est carrelé de bonnes intentions. A ses débuts, profitant de la vague populaire qui l'a porté au pouvoir, et du désarroi de ses adversaires, il peut obtenir des avantages pour les salariés, en jouant sur l'élasticité du système. En 1936, avec Léon Blum, comme en 1956 avec G. Mollet, le pouvoir d'achat des salariés a été relevé ; mais faute de changement de fond, ces avantages ont été précaires. Le ressort un moment tendu revient à sa position primitive, sans que l'on ait presque rien à faire !

L'apolitisme a alors beau jeu. S'en prendre aux conservateurs de laisser jouer à leur profit un système qui a fait ses preuves et qui est resté intact, quelle naïveté ! C'est pendant les périodes de pouvoir qu'il faut agir, non pour tendre le ressort, mais pour modifier le mécanisme. Sinon, ce sont les socialistes qui deviennent les véritables conservateurs, puisqu'ils ne changent rien à un système dont tous les manuels, qu'ils soient libéraux ou marxistes, dénoncent l'injustice de base.

« Majorité d'opposition »

Dans le domaine économique, l'insuffisance d'une politique de gauche, voire d'une doctrine de gauche, n'est plus à démontrer. La scission communiste et la prédominance de la revendication immédiate ne l'expliquent que trop. Il est grand temps de retourner aux sources, de balancer pardessus bord préjugés, dogmes, slogans, pour s'entendre sur des objectifs précis et plus encore sur des moyens de les atteindre.

La tâche est d'autant plus urgente que le gouvernement actuel ne peut que perdre en puissance et prestige, malgré sa réussite financière. Si les socialistes sont devenus conservateurs, en revanche ces derniers sont devenus maîtres en démagogie. Les groupes de pression sont plus vivaces que jamais. Jadis la démocratie capitaliste pouvait passer pour un compromis entre le nombre et l'argent. Mais aujourd'hui, le nombre n'est plus décisif. Un référendum parmi les 25 millions de Français mettrait en minorité aussi bien les anciens combattants que les bouilleurs de cru, mais le système actuel, comme le précédent, donne la prépondérance aux groupes qui s'en prévalent. Bien qu'il y ait bien plus de familles lésées par le blocage que d'anciens combattants privés de leur retraite, la pression vient de ceux-ci plus que de celles-là.

(U.P.)
M. PINAY (CONSERVATEUR)
Entre le Père Fouettard...

(Agip.)
M. RAMADIER (SOCIALISTE)
...et le Père Noël

La rénovation de mai 1958 n'a gagné ni tous les domaines ni tous les esprits ; c'est du moins ce que l'on peut conclure en lisant un article paru récemment sous la signature d'un parlementaire, membre du parti majoritaire. Parlant du groupe d'études fiscales, il dit ceci : « *Le groupe d'études a eu l'idée saugrenue de multiplier les mesures permettant de prévenir la fraude* ». Savoir si une telle phrase pourrait être prononcée, dans le sérieux, en un seul autre pays dans le monde peut-être discuté ; peu importe, du reste ; le reste du texte est un condensé de toutes les erreurs admises, de tous les préjugés, de toutes les ignorances.

Placé devant une telle « majorité d'*opposition* », devant une telle masse d'ignorance et de cupidité, le gouvernement est obligé de se dérober, de se retrancher. Ainsi, par un étonnant paradoxe, *la majorité parlementaire la plus compacte depuis le bloc national de 1919 est en même temps la plus éloignée du gouvernement qu'elle a elle-même désigné.*

Deux groupes rivaux

Ici apparaît une autre alternance de notre politique : qu'il soit libre ou non, le Parlement a depuis longtemps perdu le pouvoir. Celui-ci oscille entre les intérêts privés et les fonctionnaires, disons certains fonctionnaires. Lobbys et technocrates sont les deux groupes rivaux qui alternent, un peu comme les conservateurs et les travaillistes en Angleterre, quoique de façon moins nette, et moins heureuse.

Les fonctionnaires en question ne peuvent être naturellement que ceux des Finances ou de l'Economie nationale. Ceux des ministères techniques servent d'intermédiaires entre les deux camps. Si les finances sont mal tenues, il est fatal que les financiers prennent un jour ou l'autre le pouvoir. Si l'hygiène était aussi négligée, maltraitée que les finances l'ont été, le pouvoir passerait vite aux médecins pour combattre les épidémies.

Facilitée, sinon créée par l'ignorance profonde des questions et surtout des faits économiques, la lutte entre groupes de pression et fonctionnaires est dans l'ordre logique des choses. Aucun effort n'a été fait, dans ce domaine, par le gouvernement et c'est là la lacune essentielle de son action. Au lieu d'éclairer, d'instruire, d'élever, il a eu recours à une propagande grossière, propre à endormir les uns et à exaspérer les autres, ce qui n'a pas empêché les chroniqueurs habituels de la radio d'enfoncer, à grands coups de bon sens et de bonnes intentions, l'opinion dans ses erreurs et ses préjugés.

Sans information, pas de démocratie possible.

Capter le torrent

Sur quels principes peut s'appuyer une doctrine d'abord, puis une politique progressiste ?

Avant tout, saisir le réel. La doctrine, l'attitude de gauche pouvait autrefois être presque entièrement sentimentale. Aujourd'hui, comme bien d'autres choses, *elle devient une technique.*

L'ingénieur qui dompte un torrent ne réussit cette conquête qu'en obéissant servilement aux lois de l'hydraulique et non en les ignorant. C'est grâce à cette humble soumission qu'il commande aisément cette grande bêtasse d'eau, parvenant même à utiliser sa propre force pour la subjuguer. Certes les lois économiques n'ont pas le caractère permanent des lois physiques. Mais tout au moins les faits devraient-ils être connus à tout moment.

Si le socialisme n'a triomphé en aucun pays, excepté sous la forme brutale et dictatoriale, c'est parce que les socialistes ont toujours essayé d'appliquer leurs principes en négligeant les réalités, et fait passer les objectifs immédiats avant la transformation profonde. Si le socialisme avait été éclairé, réfléchi, conscient, le capitalisme aurait depuis longtemps volé en éclats. Celui-ci ne dure que par les fautes de son adversaire. Il a beau jeu, après une période d'erreurs et de confusions, à proposer ses vieilles nippes, rajeunies par un rapide coup de fer.

Le capital privé peut avoir sa place dans la société *à condition qu'il soit créateur.* Il faut le condamner moins sur ce qu'il gagne que sur ce qu'il étouffe, ce qu'il empêche, ce qu'il détruit, ce qu'il corrompt.

Mais que peut-on faire, nous dit-on, dans les circonstances actuelles, sans Parlement sans unité, avec une guerre dévorante ? Ce qu'il faut faire pour le socialisme ? Mais, c'est fort simple, le construire.

ALFRED SAUVY.

HOLMES
La classe anglaise et la fantaisie italienne adaptées au bon goût français.
Collection Climatisée
ALPAGA, SHANTUNG, TERGAL, AIRWAY, ultra légers...
22, AV. VICTOR-HUGO - PARIS - PAS. 57-03

Jeune, élégant, dynamique
LE "TONIC" DANS LE TON

Simstonic
le "tonic" dans le ton
Si. 23
Soda aux écorces de quinquina et d'oranges amères
Distribué par Simon Frères Ltd - Paris & Londres

CORRESPONDANCES EXPRESS

On va, au Maroc, débaptiser les rues qui portent des noms français. Il est difficile de dénier aux Marocains le droit de procéder dans leur propre pays à une révision des gloires vicinales. Nous avons nous-mêmes, à certains moments de notre histoire, procédé à des purges analogues.

Il n'y a d'ailleurs pas de quoi en être spécialement fiers. Pourquoi déloger de leur niche en coin de rue de braves gens qui ne connaitront sans doute jamais d'autre sainteté ? Si les autorités du Protectorat couvrirent jadis les murs maghrébins de noms importés, c'est qu'elles savaient que la pierre garde ce que la mémoire bien souvent oublie. A chaque édition, les gloires du « Petit Larousse » tombent comme feuilles d'automne.

Les vraies grandeurs, elles, n'ont pas besoin d'une plaque d'émail. Mes amis marocains ne m'en voudront pas de le leur dire : ce n'est ni en déplaçant des statues ni en débaptisant des rues qu'ils effaceront de leur terre le nom de Lyautey. C'est en faisant les choses autrement et mieux que lui.

Mais ceci est une autre histoire, et le plus simple, si l'on voulait éviter les difficultés, serait de ne jamais donner aux rues de héros éponyme.

Comment les désigner, alors ? Par un chiffre, comme aux Etats-Unis ? Le procédé est bien rébarbatif. Dans certains pays que je connais, les quartiers ont des thèmes — noms de fleurs, noms de femmes, noms d'oiseaux. On croirait quelque poétique jeu à gage pour cour de récréation : cela ne fait pas sérieux. La méthode des dates a ses avantages, ca. elle permet aux enfants d'apprendre leur leçon d'histoire en se rendant à l'école. Malheureusement elle est impraticable pour les villes possédant plus de trois cent soixante-six rues.

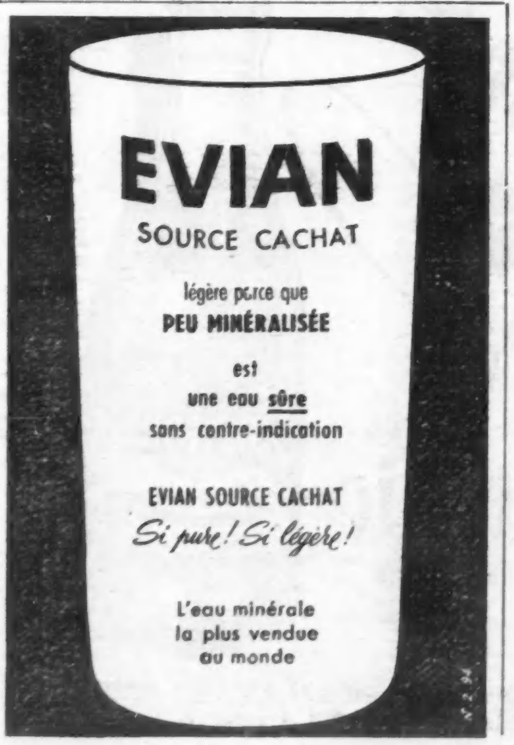
C'EST le hasard, je crois, qui m'a mis sur la voie d'une solution rationnelle. Un jour, en effet, j'arrivai dans une ville où un industriel entreprenant avait collé ses affiches publicitaires sur les plaques, à chaque carrefour. Toutes les rues portaient donc le même nom : celui d'une spécialité pharmaceutique destinée, il m'en souvient, à calmer les migraines.

Jamais je ne me suis mieux dirigé que dans cette ville. Aucun effort de mémoire n'était nécessaire, puisque toutes les adresses se ressemblaient, comme au pays du marquis de Carabas. En revanche, il fallait mettre en œuvre le sens de l'orientation, l'observation et le raisonnement. C'est ainsi que l'esprit vient aux touristes.

L'esprit viendrait-il aux citoyens si en France, demain, toutes les rues s'appelaient de Gaulle et au Maroc Mohammed V ? Personne en tout cas ne pourrait se formaliser de laisser la place à des personnages aussi illustres.

Et puis, le moment venu, cela ne ferait jamais qu'un seul nom à changer.

ROBERT ESCARPIT.



DEMISSIONS A L'U.D.T. : IL N'Y A PAS DE « GAULLISME DE GAUCHE »

● Tirant les conclusions de leur insuccès électoral de novembre 1958, les « gaullistes de gauche » avaient abandonné leur étiquette de Centre de la Réforme Républicaine (C.R.R.) pour créer, le 14 avril dernier, l'Union Démocratique du Travail (U.D.T.).

Un certain nombre d'isolés — MM. Louis Vallon, Gilbert Grandval, Léo Hamon, etc. — avaient adhéré à la nouvelle formation qui tenait, le 2 juin, un grand meeting d'information à la Mutualité.

Cette semaine, dix membres du comité directeur ont décidé, après des discussions approfondies, de quitter l'U.D.T. et d'aller le dire au général de Gaulle personnellement.

Parmi les démissionnaires figurent Roger Barberot, Philippe Dechartre, Gaston Gosselin, membre du cabinet de M. Michelet, Jacques Mercier et le colonel Romans Petit, ancien chef des maquis de l'Ain.

Les démissionnaires tirent honnêtement la conclusion d'un espoir déçu : ils espéraient qu'une politique de gauche était possible au sein du gaullisme.

Ils ont été conduits à leur décision par un certain nombre de constatations :

— L'influence grandissante de l'Armée sur le pouvoir civil.

— L'ingratitude de ce pouvoir à l'égard de nombreux gaullistes authentiques tels que les généraux Méric et de Bollardière et le commandant Vincent Monteil.

— Les pressions du gouvernement sur l'U.D.T. pour obtenir d'elle un serment d'allégeance à M. Debré.

— Les interventions de l'Elysée pour modérer le ton de l'U.D.T., notamment à l'occasion du meeting du 2 juin.

— Le dessein visible de certains membres de l'U.D.T. d'en faire l'aile gauche de l'U.N.R.

Mais ce qui a finalement motivé leur grave décision c'est la conviction que les tortures, les exécutions sommaires, et l'indiscipline à l'égard du pouvoir civil continuent et s'aggravent en Algérie. Ils considèrent aussi que le général de Gaulle, tenu au courant de ces faits par des rapports précis, n'a pas pu intervenir efficacement.

Tout en gardant confiance dans le libéralisme du général de Gaulle lui-même, les démissionnaires entendent proclamer qu'à leurs yeux le gaullisme et le régime sont à droite et seulement à droite.

LA POLOGNE, ENJEU ENTRE MATIGNON ET L'ELYSEE

● Au cours du Conseil des ministres précédant le débat à l'Assemblée nationale sur la résolution de M. Pleven invitant le gouvernement à « maintenir l'entière liberté et l'intégrité de la Bibliothèque polonaise à Paris », le général de Gaulle a déclaré : « C'est une action dirigée contre ma politique envers la Pologne ».

Les ministres U.N.R. se sont donc considérés comme engagés à obtenir le rejet de la motion Pleven et M. Frey a été chargé d'intervenir dans ce sens au cours du débat. Or, par 467 voix contre 10, l'Assemblée nationale a voté en faveur du projet Pleven-Bidault. Le clan « européen » a habilement utilisé l'appréhension des gaullistes de mêler leurs voix avec celles des députés d'extrême gauche et les discussions des couloirs ont prouvé que, dans ce cas au moins, l'anticommunisme de l'U.N.R. était plus fort que sa fidélité au général de Gaulle.

A cette affaire significative on peut ajouter celle du prétendu réseau d'espionnage polonais, elle aussi dirigée contre la politique du général de Gaulle de rapprochement avec la Pologne. Un secrétaire d'attaché militaire polonais, M. Dopierala, a, en effet, été arrêté et son dossier a été divulgué sans que l'Elysée en ait été averti.

Il est une coutume entre les pays maintenant des rapports cordiaux que des infractions de ce genre soient réglées à l'amiable sans la moindre publicité. Mais le conflit a éclaté au grand jour et a provoqué déjà l'expulsion de Varsovie, à titre de représailles, d'un attaché d'ambassade de France.

L'affaire Dopierala est un nouvel épisode de la lutte entre les services de Matignon et ceux de l'Elysée.

M. TRIBOULET : « PAS DE PROBLEME »

● Une délégation de la Fédération Nationale des Anciens d'Algérie a été reçue par le ministre des Anciens Combattants, M. Triboulet.

La délégation venait réclamer pour les jeunes démobilisés de l'Armée d'Algérie la « présomption d'origine sans délai » concernant tous les cas de paludisme ou de dysenterie pouvant se déclarer après le délai d'un mois à partir du jour de retour : ces cas ne sont pas reconnus actuellement, et ils sont très fréquents.

Elle venait réclamer également l'obtention de la carte du combattant. M. Triboulet a décidé de remplacer pour le moment cette carte par une « Croix de la Pacification ».

La délégation a ensuite fait part au ministre de l'inquiétude des jeunes démobilisés d'Algérie sur la prolongation indéfinie du conflit avec toutes les conséquences qu'il entraîne.

M. Triboulet a alors répondu : « Il n'y a plus de problème à ce sujet. Les Français étaient divisés autrefois sur le problème algérien. Depuis l'arrivée du général de Gaulle et le vote massif qui vient d'intervenir à l'Assemblée nationale au terme du débat sur l'Algérie, nous avons tout le monde derrière nous... Donc, ne me parlez pas du problème algérien ».

HOMMAGE AU CANARD

● « Le Canard Enchaîné » a marqué d'une trouvaille le nouveau régime.

Devant tous les noms propres des ministres, il place le préfixe « Mon ».

Selon cette terminologie particulière, le gouvernement de « Mongénéral » est donc présidé par « Mondebré » qui a des conversations avec « Monlouvrier » ou « Montanneur » (M. Pinay) etc.

Hommage au « Canard », la dernière plaisanterie qui court Paris :

— De quel savon se sert le général ?

— Monsavon.

DU NOUVEAU SUR L'ENTREVUE DE GAULLE-MOHAMMED V

● En recevant M. Ferhat Abbas, président du « Gouvernement de la République Algérienne », le Président du Conseil marocain, M. Abdallah Ibrahim, en visite officielle au Caire, a tenu à déclarer publiquement qu'il fallait « convaincre la France d'accorder l'indépendance à l'Algérie ».

Or, M. Ibrahim doit accompagner le Roi du Maroc, le 3 août, à Paris.

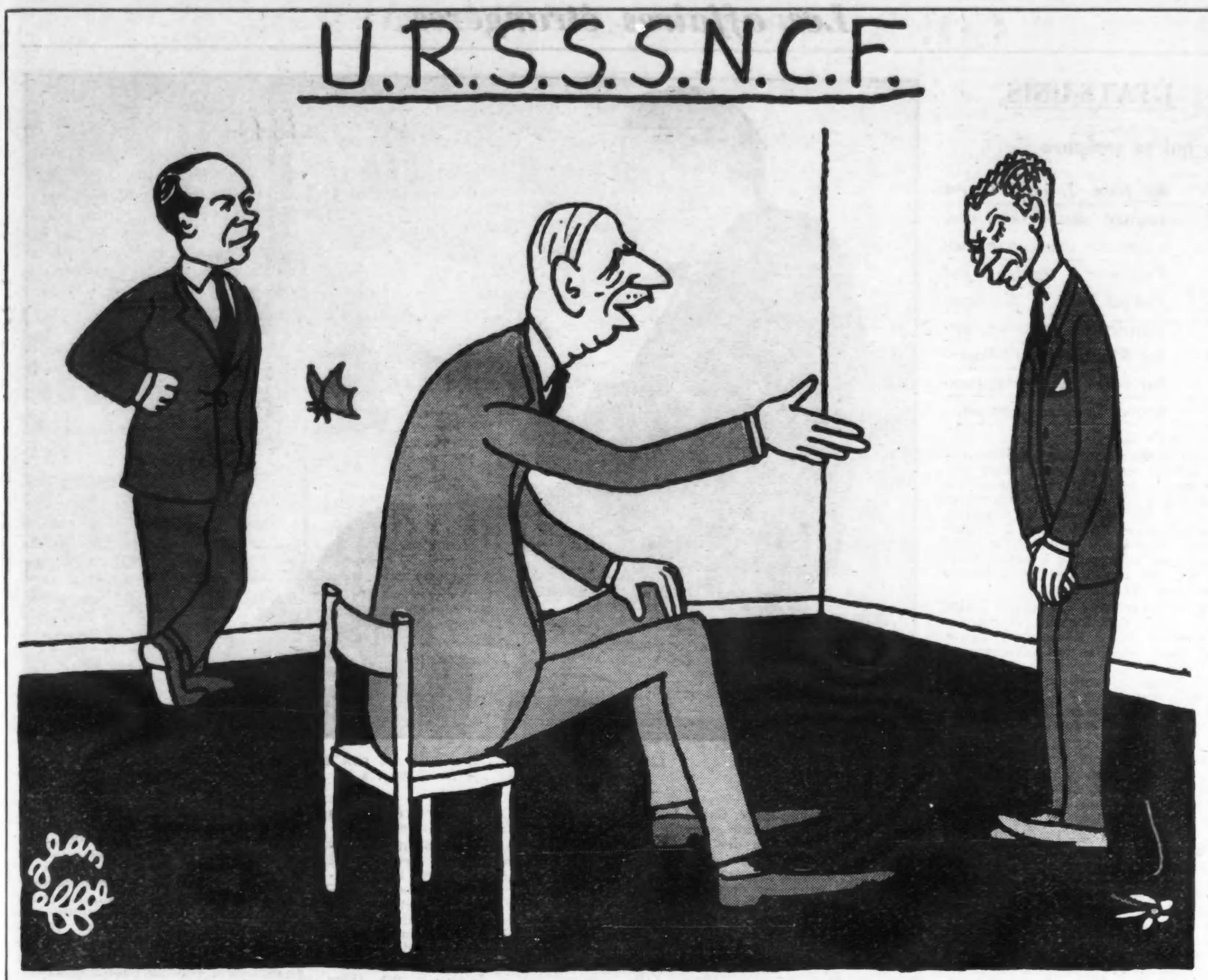
Le chef du gouvernement marocain ne pouvait pas ignorer que de tels propos n'étaient pas de nature à faciliter l'entrevue de Gaulle-Mohammed V. Quelle en est l'explication ?

1°) Une vive opposition a eu lieu au Maroc contre cette rencontre, dans les milieux syndicalistes et de gauche. On déclare qu'à l'aide de quelques concessions françaises, le Palais prétendra augmenter son prestige, et donnera l'impression d'une harmonie franco-marocaine sans que rien de positif soit décidé pour l'Algérie.

2°) Les Marocains sont impressionnés par l'importance de la dernière concession F.L.N. Ce dernier, avant de venir à Paris, pour répondre à l'offre du général de Gaulle, exigeait qu'un ministre rencontre en terrain neutre les leaders algériens. Aujourd'hui, le F.L.N. accepte que cet émissaire soit un militaire, c'est-à-dire qu'une priorité au moins formelle soit donnée aux questions du cessez-le-feu. Si la France ne répond pas à cette offre, disent les Marocains, l'entretien avec Mohammed V ne saurait faire avancer les choses.

M. COUVE DE MURVILLE MARQUE UN POINT SUR M. DEBRE

● La crise provoquée dans les rapports atlantiques par les dernières exigences du gouvernement français a provoqué (de Genève) de très vives réactions de la part de M. Couve de Murville qui juge catas-



— ... et la réquisition des diplomates soviétiques ? Y avez-vous seulement pensé ?

trophiques les discours de M. Debré conditionnant la fidélité de la France à ses alliances, à une déclaration sans équivoque de « solidarité atlantique » dans l'affaire algérienne.

Le ministre des Affaires étrangères est venu pendant le week-end en parler avec le général de Gaulle. A la suite de quoi, M. Debré se serait vu inviter par l'Elysée à ne plus aborder, pour le moment, ces problèmes.

Au palais de Chaillot, dans les organisations atlantiques, on commence à faire circuler des « papiers » envisageant des formules de compromis, comme la création d'une commission franco-anglo-américaine chargée de trouver une solution au problème posé par l'emploi éventuel de la bombe atomique. De son côté, la délégation française a pour instructions de ne plus évoquer la « solidarité en Algérie », ni les communications de secrets nucléaires, pour se concentrer sur les seules revendications stratégiques et politiques du général de Gaulle.

LONDRES ENCOURAGE LE P.S.A. FRANÇAIS

● Les travaillistes anglais « misent » sur le P.S.A. (Parti Socialiste Autonome) comme espoir de la gauche en France.

Deux dirigeants du P.S.A., MM. Depreux et Verdier, viennent d'être reçus par le groupe parlementaire travailliste à la Chambre des Communes. La présidente du parti travailliste, Mme Barbara Castle, est venue les accueillir

Les travaillistes ont pratiquement abandonné l'espoir de voir M. Guy Mollet sauver le socialisme en France. Ils ne voient d'issue que dans les efforts conjugués du P.S.A. et de M. Mendès France (qui est, à leur yeux, le seul homme d'Etat « de gauche » apparu depuis la Libération).

GAILLARD-MOLLET OU GAILLARD-PFLIMLIN ?

● A l'issue de son cinquante-sixième congrès, le parti radical s'est déclaré « prêt à adhérer à un front de défense de la République ». Il a approuvé « l'esprit et le but recherché dans les conversations que son président a eues avec d'autres formations républicaines ».

Une forte tendance « laïque » s'étant manifestée au congrès de Pau, M. Félix Gaillard a préféré passer sous silence dans son discours les contacts qu'il a eus avec M. Pflimlin et a seulement parlé de ses entrevues avec M. Guy Mollet.

De nouvelles rencontres auront lieu entre les deux leaders avant le congrès de la S.F.I.O. qui se réunira du 9 au 12 juillet.

Il y a deux obstacles sur la route de la « confédération » entre radicaux valoisiens et socialistes.

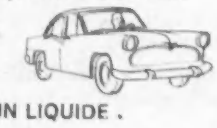
— Du côté radical, l' « ouverture à gauche » est proposée au moment même où le parti revient vers ses électeurs conservateurs. M. Félix Gaillard et ses amis sont favorables à la réintégration des dissidents « moriciens ». Les mendésistes ont quitté le parti.

— Du côté socialiste, on s'apercevra que, sur le conseil formel de M. Gaillard (en accord avec le M.R.P.) le parti radical a refusé de s'engager sur deux points précis : proclamation de l'attachement au libre exercice des droits syndicaux et adhésion à une lutte ouverte et précise pour la défense de la laïcité. Le vote d'une motion spéciale sur la laïcité, demandé par un délégué des Hautes-Pyrénées, a été refusé.

changez-vous de voiture tous les ans ?

NON... ALORS, GARDEZ LA VÔTRE "EN BEAUTÉ" AVEC **JON-WAX**.

JON-WAX NETTOIE, FAIT BRILLER ET PROTÈGE
EN UN SEUL TEMPS CHROMES ET PEINTURES
(DE TOUTE COMPOSITION). PÂTE SOUPLE,
DE FORMULE NOUVELLE,
JON-WAX S'APPLIQUE
AUSSI FACILEMENT QU'UN LIQUIDE.



C'EST UN PRODUIT JOHNSON.

ELVINGER

ÉTATS-UNIS

Ce qui se prépare

● *Jean Daniel, en voyage aux Etats-Unis, vient de découvrir que l'affaire « Algérie » est l'objet d'un dialogue clandestin, et serré, entre Washington et Paris. En voici les protagonistes, et le déroulement.*

(A.P.)

L'AMBASSADEUR CABOT LODGE PRÉPARE SON DOSSIER
En un mot : « Black mail ».

DEPUIS deux semaines, dans la discrétion la plus totale, sans que cela ait fait l'objet d'un communiqué quelconque, la diplomatie française a changé de politique sur l'Algérie. L'ambassadeur de France à Washington, M. Hervé Alphand, a reçu mission de « préparer » activement, sur le plan américain, le prochain débat aux Nations Unies.

Qu'est-il arrivé ? Pourquoi cette attitude à la fois inquiète et réaliste au moment où, à l'Assemblée nationale, dans les discours dominicaux, à l'O.T.A.N., à Genève, le gouvernement français manifeste un nationalisme si ombrageux ? Pourquoi enfin se préoccuper à ce point de l'opinion américaine, plus exactement de celle des Etats-Unis ?

Les réponses sont simples et pénibles. Le prochain débat à l'O.N.U., dans le contexte actuel, s'annonce catastrophique pour la France.

Aux Nations Unies, notre allié le plus fort ce sont les Etats-Unis ; or, cet allié s'est abstenu lors du dernier débat et risque de s'abstenir à nouveau aux prochains. Bien plus, alors que la dernière fois il s'était arrangé pour ne révéler sa décision d'abstention qu'à la fin du vote, cette fois-ci, il pourrait bien l'annoncer bien avant et entraîner de nombreux satellites. Une condamnation de l'O.N.U. pourrait-elle être indifférente au gouvernement français ? Il s'avère que non. Sur le plan intérieur algérien, cela augmenterait considérablement les effets psychologiques de la propagande du F.L.N. Sur le plan extérieur, ce serait le commencement d'un isolement français, isolement incompatible avec une série d'engagements européens et atlantiques.

Des amis « fidèles »

Par cinq fois consécutives, M. Cabot Lodge, délégué des Etats-Unis à l'O.N.U., — et dont on dit volontiers qu'il n'a pas une sympathie spéciale pour la France — a tout simplement sauvé la position française. Il le dit, et les Français des Nations Unies le confirment.

Avant d'arriver aux Etats-Unis, je croyais comme tout le monde à la version de la propagande officielle : les Etats d'Amérique Latine sont sentimentalement si rivés à la France qu'il suffit d'une tournée de M. Soustelle ou de M. Pineau pour obtenir leur vote. Or cela est faux.

MM. Pineau, Pinay et Soustelle connaissent bien tous les cas où, sans l'intervention de M. Cabot Lodge, les Etats sud-américains auraient voté contre la France ou se seraient abstenus. En faisant croire à l'opinion française que la « fidélité » des Etats latins est indéracinable, on trompe l'opinion française pour camoufler une étroite dépendance à l'égard des Etats-Unis.

La vérité est que cette dépendance est quasi absolue. Aux derniers débats, la France ayant refusé de participer malgré l'insistance de M. Cabot Lodge qui aurait voulu pouvoir soutenir un développement public des thèses du général de Gaulle, les Américains ont décidé de s'abstenir. Ils ont néanmoins accepté de voter les derniers. Cette abstention finale fit l'effet d'une bombe. M. Cabot Lodge se vit très vivement reprocher sa discrétion par des Etats sud-américains et asiatiques qui auraient été tout heureux de s'abstenir ou même de voter négativement, s'ils avaient connu à l'avance la position de Washington. Cette année, ces mêmes Etats attendent une certitude sur cette position, à défaut de laquelle ils sont déjà décidés à se prononcer contre la France.

La mission de M. Alphand devient donc plus importante que celle de M. Berard, notre nouveau représentant à l'O.N.U. : *il s'agit d'essayer de convaincre, d'abord, les Etats-Unis.*

Or, où en sont aujourd'hui les rapports franco-américains ? Un mot peut en donner une idée, c'est celui de « blackmail » (chantage) que j'ai constamment entendu au cours de mes entretiens à Washington. Les Français feraient du chantage à l'égard des Etats-Unis.

Dans des cercles inattendus du Sénat américain, ceux-là mêmes qui suivaient fidèlement M. John Foster Dulles, on déclare que le chancelier Adenauer, si admiré qu'il soit (il l'est beaucoup moins depuis les violentes critiques de M. Erhard contre lui à New York), M. Adenauer donc est ou sera l'un des obstacles majeurs à une entente avec les Russes sur Berlin. Dans la mesure où le général de Gaulle fortifie la position intérieure de M. Adenauer, cette position devient donc une difficulté internationale.

A Genève, dans ce qu'on appelle au Pentagone « la vraie conférence », c'est-à-dire celle qui porte sur le contrôle des armes nucléaires, la volonté française d'obtenir le secret de fabrication des bombes atomiques et l'autorisation d'expérimenter une explosion pèse indirectement sur les travaux. Or, le succès de tels travaux pourrait retentir sur la conférence des ministres des Affaires étrangères et sur la conférence au sommet.

Enfin, il y a évidemment les dernières difficultés qui concernent l'O.T.A.N. Le refus de voir les Américains construire des rampes de lancement pour fusées, d'intégrer les défenses aériennes françaises et la flotte dans un commandement international, de constituer des stocks d'armes atomiques pour les escadrilles américaines a provoqué des réactions officieuses dont la violence a surpris tous les observateurs. Le « New York Times » et le « Washington Post », qui montrent à l'égard de la France une compréhension et une patience illimitées, ont publié des éditoriaux inquiets et irrités. Tout cela n'est pas un examen critique du bien-fondé des positions françaises, mais un inventaire des difficultés, dans les rapports franco-américains, au moment où malgré les assurances officielles nous restons dépendants.

Une fascination permanente

Mais ces difficultés seraient, à vrai dire, grossies — m'ont dit plusieurs hauts fonctionnaires américains — en raison même de cette dépendance. C'est là où s'exercerait le vrai chantage. Car au même moment l'Amérique se voit demander un certain nombre de gestes contre le F.L.N.

Au même moment, des représentations sont faites faisant état de rencontres entre les représentants du F.L.N. à New York et des membres du Département d'Etat. Des membres de la délégation américaine à l'O.N.U. ont, en effet, assisté, surtout depuis un an, à plusieurs réceptions organisées en l'honneur des Algériens par la Ligue arabe, le délégué tunisien ou le délégué indien. Et les Algériens qui, il y a quelques années, étaient étroitement surveillés par le F.B.I., et auxquels on faisait comprendre qu'ils seraient refoulés s'ils s'écartaient de New York et surtout s'ils se rendaient à Washington, ces Algériens sont aujourd'hui invités officieusement, font des émissions régulières de télévision et des tournées permanentes de conférences dans les Universités.

Contrairement donc à ce qui est dit en France, les Etats-Unis n'ont pas abandonné le F.L.N. après l'avoir aidé : *ils commencent seulement à s'intéresser à lui après l'avoir ignoré.* Cela, simplement parce que la guerre dure, que le monde arabe est un enjeu international et qu'ils ne savent pas à quoi s'en tenir sur l'efficacité de la politique française. M. Pinay, au temps de M. Edgar Faure, avait eu beaucoup plus de succès auprès de M. Cabot Lodge que n'en ont aujourd'hui les représentants du général de Gaulle.

Où en sont les Américains à l'égard de la personne même du chef de l'Etat français ? Pour un observateur de passage, comme je viens de l'être, les sondages d'opinion peuvent se faire sur trois groupes puissants et distincts de la société américaine : les fonctionnaires, les financiers et les universitaires. En régime républicain comme celui du Président Eisenhower, il y a relativement peu de différence entre le point de vue des financiers et des hauts fonctionnaires. De même qu'en régime démocrate, et surtout à l'époque du « New Deal » de Roosevelt, il y avait peu de différence entre le point de vue des grands universitaires et du gouvernement. Pour l'ensemble, ce qui frappe c'est le manque d'intérêt sur les questions extérieures. Mais ce qui frappe aussi, quand on est là-bas, c'est que ce manque d'intérêt n'est pas tellement choquant : être intéressé par des questions « locales » dans un pays où tout a une dimension gigantesque, c'est être intéressé par une partie du monde. Il faut donc tenir compte de ce que l'opinion dont on se fait l'écho est celle des spécialistes. Une minorité.

Le mythe français a une force démesurée. Le livre qui sert de bible est celui d'un Français dont tout le monde vous dira qu'on n'a jamais rien écrit de plus pénétrant : Tocqueville. La civilisation française exerce une permanente fascination.

Lorsqu'ils s'estiment contraints de mépriser des Français, la majorité des Américains souffrent dans leur amour pour la France. C'est ce qui a eu lieu pendant quelques années où les Américains parlaient à peu près des Français comme on parle des Grecs, indignes héritiers d'une civilisation jadis supérieure, seulement capables d'organiser leur pays comme un musée touristique et des frivolités. Les visites périodiques des « ministres mendiants », toujours changeants, toujours mendiants, achevaient de renforcer ce mépris embarrassé.

Ce n'est que se soumettre à l'objectivité que de constater la joie avec laquelle les Etats-Unis ont salué cette résurrection française que le gouvernement de M. Mendès France a incarnée pour eux. Ce dernier vient d'ailleurs de se rendre compte, au cours de conférences récentes, de l'intensité des sentiments qu'il avait suscités.

Le « désordre des légions »

Pour le général de Gaulle, l'aspect résurrection a été de même célébré. La stabilité ministérielle, l'apparence de l'autorité gouvernementale, la volonté de relance de l'économie, enfin et surtout les intentions nord-africaines prêtées au général de Gaulle, ont triomphé peu à peu de la répugnance profonde que les Américains,

ABONNEMENTS DE VACANCES

Pendant la durée de l'été, « L'EXPRESS » sera naturellement mis en vente dans toutes les stations touristiques

Cependant, si vous voulez être certain de trouver « L'EXPRESS » chaque semaine, vous pourrez souscrire des abonnements spéciaux de vacances au prix de :

125 francs par numéro

Règlement à « L'EXPRESS », 29, rue de Marignan soit par chèque bancaire, soit par virement postal au C.C.P. 7378-19 Paris.

(Keystone.)

L'AMBASSADEUR HERVÉ ALPHAND (A GAUCHE) PRÉPARE SA CAMPAGNE
Changement de tactique.

même les plus réactionnaires, nourrissent à l'égard des hommes issus du « désordre des légions ».

Le fait le plus surprenant, c'est d'ailleurs que les critiques les plus violentes que j'ai entendues contre le général de Gaulle émanent des milieux financiers. Les grands capitalistes américains respectent la démocratie formelle et s'inquiètent de tout ce qui peut bouleverser les formes : ils rejoignent curieusement ainsi le jacobinisme le plus abstrait et le plus intransigeant qui veut que le général de Gaulle, ayant été imposé ou s'étant imposé par le désordre, ne peut que finir dans le désordre. Ce sont des réalistes qui ne sont pas atteints par les troubles de la séduction historique ou intellectuelle. Les universitaires, eux, sont fascinés et font sur lui le même pari que les gaullistes de gauche.

La semaine dernière, une importante émission de télévision était consacrée au général de Gaulle : le défenseur du chef de l'Etat français était Max Lerner, sociologue, journaliste, professeur à l'Université de Columbia et auteur d'un article qui célèbre à la fois de Gaulle et Mendès France.

Un accent de solitude

Ces universitaires sont politiquement importants en ce sens que c'est eux qui sont en train de préparer, pour le parti démocrate, les futures élections aux Etats-Unis. C'est dans les laboratoires de recherche sociologique du grand réseau des Universités américaines que les sénateurs font faire leurs discours, font étudier leurs doctrines et que les candidats organisent la propagande. Or, on commence à entrer aux Etats-Unis dans la période pré-électorale.

Fascinés par le *personnage* du général de Gaulle, les grands universitaires ne sont cependant pas abusés par la situation réelle de la France. Une surprenante coïncidence a fait que j'ai entendu des propos à peu près identiques de la bouche du plus célèbre des éditorialistes américains, M. Walter Lippmann, et du savant Oppenheimer, à l'Université de Princeton. Ces deux hommes, séparés par des activités bien différentes, ne se sont pas vus depuis longtemps, ils m'ont néanmoins tous deux fait part de la même impression.

Ils m'ont dit en substance que les discours du général de Gaulle les remplissaient de satisfaction intellectuelle et les touchaient par la noblesse de la langue et de la pensée. Mais ils ont ajouté qu'il y avait dans ces discours un accent de solitude et d'abstraction, comme si le général était ou en retard ou en avance sur son pays, comme s'il n'avait aucune prise sur le réel et que, finalement, cette voix dans le désert rendait inquiet sur la France.

M. Oppenheimer a dit : « *Le général de Gaulle parle comme s'il n'était pas au gouvernement, comme s'il faisait des vœux inspirés.* »

Quoi qu'il en soit, les élites actives, qu'elles soient républicaines ou démocrates, qu'elles aient ou non de la sympathie pour le général de Gaulle, ont à peu près toutes la même conception sur les pays sous-développés.

Dans l'administration actuelle, celle du Président Eisenhower, d'importants changements d'orientation sont visibles. Le nouveau secrétaire d'Etat adjoint, chargé des Affaires arabes, qui vient d'être nommé depuis quelques jours, est l'ambassadeur Jones qui, jusqu'à maintenant, représentait les Etats-Unis à Tunis. C'est lui qui fut près de Bourguiba, pendant Sakiet, pour les bons offices ; c'est lui qui obtint la livraison d'armes à l'armée tunisienne et les secours aux réfugiés algériens. Chacun s'attendait à Washington à la nomination de M. Hare, ambassadeur au Caire. M. Bourguiba considère cela comme un succès personnel.

Au Département d'Etat, une nouvelle section est créée qui sépare l'Afrique (y compris l'Afrique du Nord) du Moyen-Orient. Les Etats-Unis ont découvert l'Afrique noire. M. David Rockefeller, de retour d'un périple africain de plusieurs semaines, m'a longuement entretenu de l'importance de l'aide que ses sociétés s'apprêtaient à apporter aux gouvernements autonomes de l'Afrique pour éviter la contagion de la mystique chinoise et la concurrence soviétique. Les Américains attachent une grande importance à la conférence projetée en août prochain au Libéria par tous les Etats africains en faveur de l'indépendance de l'Algérie.

Une orientation inéluctable

L'un des candidats les mieux placés pour la présidence des Etats-Unis, le sénateur John Kennedy, dont on connaît les retentissantes positions sur l'Algérie, vient enfin d'être désigné comme président de la sous-commission sénatoriale de l'aide aux pays africains et, en tant que tel, va faire un voyage au début septembre en Tunisie, puis au Maroc, et l'on se demande dans certains milieux français s'il convient ou non de l'inviter en Algérie.

Il n'y a rien dans cette orientation qui révèle un plan plus ou moins machiavélique et destiné à nuire à la France, dont les Américains savent qu'elle détient des atouts majeurs. Mais c'est une orientation inéluctable, dont les événements chaque jour accentuent le caractère décisif et qui prépare de plus en plus l'opinion américaine à se séparer des positions algériennes officielles du gouvernement français.

Il est bien évident que la mission de MM. Hervé Alphand et Bérard n'aura jamais été aussi difficile qu'après les récents débats parlementaires et les déclarations de MM. Michel Debré et Paul Delouvrier.

On sait maintenant que le gouvernement français s'est solennellement engagé à ne pas former de confédération franco-maghrébine, ce qui était le suprême espoir et des gaullistes de gauche et des Américains pro-français. On sait maintenant, après la surprenante déclaration du délégué général en Algérie, qu'il n'est pas question de procéder à une consultation électorale telle que le F.L.N. puisse en sortir vainqueur.

La mystique chinoise

Enfin, les journaux américains ont publié en bonne place les maladroits propos de M. Michel Debré sur le caractère exclusif de l'aide portée par les communistes au F.L.N. C'est le plus beau cadeau que l'on pouvait faire aux communistes pour augmenter leur prestige dans les milieux nord-africains et c'est en même temps la meilleure façon de favoriser l'immixtion des nations occidentales dans les affaires françaises : les Américains n'aiment pas que les communistes soient seuls à aider un mouvement nationaliste.

D'autant qu'on parle évidemment beaucoup de la Chine à Washington. M. Kennedy m'a déclaré qu'il considérait qu'il ne s'agissait pour le moment que d'une manœuvre psychologique, mais qu'en soi cela constituait déjà un facteur politique. Il n'est pas besoin, dit-il, que des volontaires ou des avions chinois soient présents en Algérie pour que le problème soit posé. La mystique chinoise est déjà assez considérable dans les pays africains. Avec ce facteur politique, déjà, nous nous sentons, nous Américains, concernés.

Je lui ai demandé quels étaient ses vœux pour l'Algérie :

> *« La violence des réactions françaises à mon égard m'a surpris. Mes amis français sont innombrables, ma femme est d'origine française, elle a fait ses études en Sorbonne et, dans l'Etat dont je suis le sénateur, le Massachusetts, la culture française prévaut. Mais le monde libre a des devoirs en Afrique et il faudrait que les Français ou bien règlent l'affaire algérienne le plus tôt possible, ou bien se résignent à ne pas traiter en ennemis ceux qui se préoccupent du sort de l'Afrique du Nord.*
>
> *« Ce que je me permets de souhaiter pour l'Algérie ? C'est très simple : je ne suis pas un propagandiste du F.L.N., je ne suis pas en faveur de tel ou tel secteur d'opinion algérien, je ne suis pas un fanatique de l'indépendance immédiate, abstraite et économiquement désastreuse. Je souhaite un statut comme celui de Porto-Rico par exemple. Une démocratie complète, une aide complète, un gouvernement autonome et un droit de choisir la forme d'association convenable.*
>
> *« Les Porto-Ricains savent, pour le moment, qu'ils ont intérêt à être citoyens américains. Peut-être qu'un jour ils ne pourront plus trouver de travail à New York et ils réclameront leur indépendance. Mais comme nous savons cela, nous luttons pour qu'ils aient du travail sans leur fermer la porte à une option future. En somme, c'est un peu le plan de de Gaulle, au moins dans ce qu'il dit... »*

Un univers clos

Autrement dit, les répercussions de la guerre d'Algérie conduisent les Américains à résister au « chantage ». En ce cas quelle peut être la réaction française ? Dans certains milieux français et américains de New York, j'ai entendu parler de la nouvelle arme secrète diplomatique : on va déclarer la paix. Un beau jour, après une victoire militaire locale, quelques ralliements spectaculaires, il sera proclamé *urbi et orbi* que la guerre d'Algérie est terminée et qu'il n'y a plus que des opérations de police comme il peut y en avoir à Broadway, à Picadilly ou à Pigalle. Plus de guerre, donc plus de problème. Plus de débats aux Nations Unies, plus de conférences internationales.

La difficulté ne serait pas résolue : elle serait niée. Les troupes en Algérie empêchent la France d'assumer ses responsabilités à l'intérieur de l'O.T.A.N. ? Pas du tout, l'Algérie est une position française et atlantique importante et il vaut mieux que le maximum de troupes y soit présent. Cela coûte cher à l'économie française ? Oui, mais Porto-Rico, l'Alaska et Hawaï coûtent cher à l'économie américaine, ce sont des Etats qu'il faut prendre en charge. Cela est incompatible avec la possibilité d'avoir la bombe atomique ? D'abord cela ne regarde que les Français : ils se priveront pour être grands et ensuite l'appartenance de la France à l'O.T.A.N. en dépend. C'est à prendre ou à laisser,

Je n'ai aucune certitude, après mon séjour aux Etats-Unis, sur les chances d'adoption d'une telle position. Tout ce que je puis dire, c'est que des conseillers diplomatiques bien placés y pensent et qu'ils ne paraissent pas avoir été découragés par le chef de l'Etat. Tout cela peut accorder un sursis, un répit... et nous enfoncer davantage dans la guerre en Algérie, dans l'hostilité en Afrique, dans l'isolement dans le monde.

Pendant ce mois passé aux Etats-Unis je me suis évidemment bien peu consacré au problème algérien. Tout ce que j'ai noté plus haut n'est venu qu'en incidence dans des entretiens qui avaient un autre objet. La seule personnalité qui m'ait parlé uniquement de l'Algérie est le secrétaire général des Nations Unies, M. Hammarskjoeld, qui paraît très désireux de rencontrer le général de Gaulle.

Mais retrouvant ce problème, en rentrant à Paris, j'ai eu soudain l'impression que l'on vivait en France dans un univers clos, sans aucune conscience de tout ce qui se prépare dans le monde.

JEAN DANIEL.

jack Romoli
EXCLUSIVITES MASCULINES
VACANCES
« VITRINES
SUGGESTIONS »
38, av. Victor-Hugo - POI. 36-72

•MONDE-EXPRESS • די'עות־אקספרס • *WORLD-EXPRESS*•

Des correspondants de « L'Express » dans le monde

U. R. S. S.

● Les Russes demandent : « Comment peut-on travailler dans une robe de Dior ? ».

MOSCOU. — (*De notre correspondant particulier Philippe Tusince.*)

ONZE mille billets vendus en quelques heures, avant même que les affiches à bordure tricolore aient été apposées dans les rues de Moscou, 30.000 demandes non satisfaites émanant pourtant de candidats « pistonnés » par des administrations influentes : les Soviétiques n'ont pas boudé la première présentation de la collection Dior en U.R.S.S. Et les deux cents robes présentées pendant cinq jours par douze mannequins au club « Les Ailes des Soviets », à deux pas de l'austère immeuble de la « Pravda », n'ont pas déçu leur attente.

Ce n'était pas le premier contact des Moscovites avec la « haute couture ».

Le grand magasin de la place Rouge, le Goum, organise fréquemment, sur fond de musique légère (de jeunes « fans » aux cheveux longs s'y rendent souvent pour le seul plaisir d'entendre un peu de jazz), des présentations de mode au cours desquelles les Soviétiques ont déjà pu voir des collections italiennes, polonaises et tchèques. Les revues de mode de Riga, très cotées à Moscou, présentent régulièrement à leurs lectrices les nouvelles collections de Paris.

Pour les grandes occasions, la haute couture soviétique descend dans la rue avec des actrices célèbres, des femmes de ministres ou même de fonctionnaires plus modestes, qui, au parterre du théâtre Bolchoï, font souvent bonne figure au côté des ambassadrices étrangères.

COUKA, MANNEQUIN DIOR, A MOSCOU
« Toutes aussi maigres ? »

A la « première » de Dior, on reconnaissait quelques-unes des personnalités les plus connues du « gratin » moscovite : Tamara Makareva, « artiste du peuple », Mmes Pechkova, belle-fille de Gorki, Ivanova, traductrice d'Aragon et d'Elsa Triolet, et Smyslova, épouse de l'ancien champion du monde d'échecs. Côté hommes : Serge Guérassimov, metteur en scène du « Don paisible », les plus célèbres caricaturistes de Moscou, les Koukrinitski, et M. Nestorov, président de la Chambre de Commerce soviétique.

Si les robes du soir ont été unanimement appréciées, les modèles d'après-midi ont été souvent jugés trop compliqués, malcommodes et « importables ».

« Comment peut-on travailler avec des robes pareilles ? », a demandé un journaliste soviétique. *« Et comment se fait-il que cette collection ne comporte aucun vêtement de travail ? ».*

Autre sujet d'étonnement : la minceur des mannequins. *« Nous voulons bien admettre que vos femmes sont plus fluettes que les nôtres, mais n'essayez pas de nous faire croire qu'elles sont toutes aussi maigres que celles-ci. »*

La visite de Dior à Moscou offrait également pour la première fois à un « exploiteur capitaliste » l'occasion de plaider sa cause devant la presse soviétique. C'est ce qu'a fait le directeur de la maison, M. Rouet, dans une brochure en russe où il exposait les avantages sociaux accordés par Dior à son personnel, en précisant : *« Nous ne faisons pas les profits fabuleux qu'une certaine presse nous prête ».* Certaines phrases du texte étaient cependant malheureuses. Les journalistes soviétiques ont pu lire avec surprise que la maison Dior trouvait son budget *« démesurément grevé par les charges sociales »* et s'estimait *« injustement pénalisée »* par les impôts que lui coûte son personnel.

Derrière la façade élégante et mondaine des défilés de mannequins, les hommes d'affaires étudient les possibilités du marché soviétique.

A Noël dernier, les Soviétiques avaient acheté à Lancôme pour une centaine de millions de francs de parfum. Dior espère obtenir une commande analogue. Mais, en attendant, les douze mille flacons de parfum Dior destinés à des distributions publicitaires sont toujours bloqués à la douane de Moscou, leur dimension et leur poids excédant les normes en usage pour les échantillons.

LES PLUS RÉPUTÉES DES CIGARETTES ANGLAISES

ESPAGNE

● Pour la première fois, des policiers tortionnaires sont dénoncés.

MADRID. — (*D'un correspondant particulier.*)

POUR la première fois depuis vingt ans, en pleine vague de répression policière, une plainte pour tortures a été déposée officiellement devant un juge de Barcelone contre la célèbre « Brigade sociale », responsable de la sécurité politique intérieure. Inconcevable il y a quelques mois seulement, le fait qu'une telle plainte ait été déposée et reçue témoigne du malaise qui s'empare de toutes les couches sociales espagnoles devant le durcissement de la dictature franquiste.

Depuis plusieurs mois, le mot « *Protestacion* » est apparu sur les murs de toutes les grandes villes du pays et des milliers de tracts ont été distribués, invitant les Espagnols, pour le 18 juin, à une *« grève nationale pacifique »* de vingt-quatre heures organisée par tous les groupes et partis clandestins d'opposition, unis pour la première fois depuis la guerre civile.

Pour tenter de faire échec à cette manifestation nationale, la police franquiste a entrepris de décapiter les organisations clandestines en arrêtant des centaines de personnes à Madrid, Barcelone, San Sebastian, Valence, Salamanque, etc.

Le 27 mai, les policiers de Barcelone arrêtaient deux étudiants d'une vingtaine d'années, Maria-Rosa Borras et Helios Babiano, surpris en train de distribuer des tracts contenant un appel à la grève. Quelques heures plus tard, le père et la mère de Helios Babiano étaient également arrêtés et conduits dans les locaux de la préfecture où ils furent aussitôt séparés. L'inspecteur Creix — tortionnaire connu par des centaines d'ouvriers et d'étudiants de Barcelone — conduisit Mme Babiano en présence de Maria-Rosa Borras et lui déclara qu'elle serait responsable des tortures qu'allait subir la jeune fille si elle ne révélait pas l'origine des tracts. Mme Babiano déclara qu'elle ignorait tout de l'affaire. Elle fut alors confrontée avec son fils à qui l'on affirma que sa mère serait envoyée dans une prison pour prostituées s'il ne parlait pas.

M. et Mme Babiano furent gardés deux jours dans les cachots de la préfecture. Trois fois par jour, ils virent leur fils emmené vers la salle d'interrogatoire pour en revenir quelques heures plus tard, porté par ses gardiens et le visage tuméfié par les coups. Pendant leur séjour, un autre étudiant torturé tenta de se suicider en se tailladant les veines.

Dès leur libération, ils prirent contact avec un avocat, enregistrèrent le récit de ce qu'ils avaient vu devant notaire, et allèrent déposer une plainte contre la police au Palais de justice. On les a assurés *« qu'une enquête serait ouverte ».*

HELIOS BABIANO
Sous les yeux de sa mère.

ISRAËL

● Les Juifs pourront-ils prendre le métro le samedi ?

TEL AVIV. — (*De notre correspondant particulier Maurice Politi.*)

LA construction d'un métro souterrain à Haïfa pose au Conseil municipal de la ville de graves difficultés qui ne sont pas techniques ou financières, mais religieuses. Les conseillers municipaux religieux et le rabbinat s'opposent, en effet, à ce que les rames circulent le samedi, jour du sabbat où tout travail et tout déplacement sont interdits aux croyants.

Dans un effort de compromis, la direction de l'entreprise gestionnaire a accepté de n'employer le samedi que des employés arabes. Mais cette concession a été jugée insuffisante par le rabbinat qui exige maintenant que l'usage du métro ne soit autorisé, les jours du sabbat, qu'aux Israéliens n'étant pas de confession juive. Si cette formule était adoptée, remarquent les partisans de la libre circulation tous les jours, Israël serait le seul Etat occidental qui pratique une discrimination à l'égard de ses citoyens juifs et leur interdise l'accès d'un train.

Des correspondants de « L'Express » dans le monde

JAPON

● Les pilotes japonais ont-ils vraiment les jambes trop courtes ?

TOKYO. — (*De notre correspondant particulier Pierre Guillery.*)

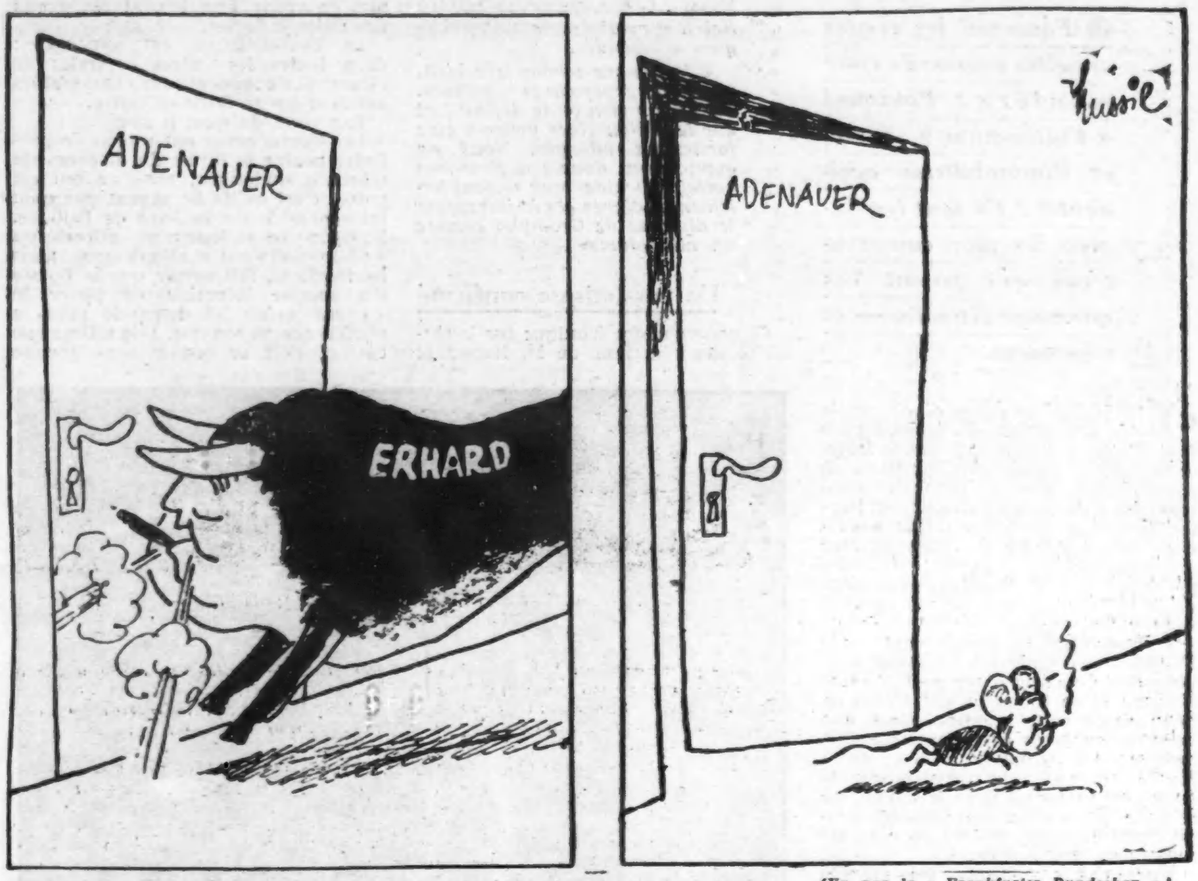
CE que les Japonais appellent la « guerre des avions de chasse » vient de reprendre avec la présentation à l'armée nippone par la firme Lockheed de son dernier modèle de chasseur à réaction, le F. 104-G, plus rapide et moitié moins cher que le « Super-Tigre » Grumman adopté jusqu'ici par les forces aériennes japonaises.

Il y a un an, lorsque le Conseil de la Défense nationale avait préféré le « Super-Tigre » Grumman aux modèles proposés par les firmes concurrentes Lockheed et Northrop, plusieurs députés crièrent au scandale et demandèrent au gouvernement pourquoi le Japon avait choisi « *l'appareil le moins rapide et le plus coûteux de tous ceux qui étaient proposés* ».

Sommés de s'expliquer, les experts déclarèrent que le « Grumman », chasseur « embarqué », n'exigeait pas de pistes très longues et convenait donc parfaitement au terrain montagneux du Japon. D'autre part, le petit « Super-Tigre » était le seul appareil dont les pilotes nippons (très petits eux-mêmes) pouvaient atteindre facilement du pied toutes les commandes — ce qui n'était pas le cas sur les grands « Sabrejets » et « Starfighters » offerts par les rivaux de « Grumman ». Les partisans du « Super-Tigre » affirmèrent même que trente pilotes japonais seulement avaient les jambes assez longues pour piloter les appareils livrés jusque-là au titre de l'aide militaire américaine.

Les adversaires politiques du gouvernement Kishi jugèrent ces explications « grotesques » (« *Il suffit d'avancer les sièges* ») et affirmèrent que les pots-de-vin avaient eu plus d'influence sur la décision finale que la taille des pilotes japonais.

Oubliée pendant la crise de politique intérieure de l'hiver dernier, l'affaire vient de rebondir avec les nouvelles propositions de Lockheed. Mais la firme Grumman dispose d'arguments solides pour conserver le marché japonais. Elle a proposé aux Japonais de fabriquer le « Super-Tigre » sous licence, et leur fait valoir que, si les Canadiens ou les Suisses décident de le faire avant eux, le Japon perdra un avantage appréciable : le gouvernement des Etats-Unis s'est, en effet, engagé à fournir gratuitement tout l'outillage nécessaire (représentant plusieurs centaines de millions de dollars) au premier pays qui accepterait cette fabrication sous licence.



(*Vu par la « Frankfurter Rundschau ».*)

LE CONFLIT ADENAUER-ERHARD

L'entrée. — *La sortie.*

BELGIQUE

● Au Congo : Pour le ministre belge, les tomates de M. Guy Mollet

BRUXELLES. — (*D'un correspondant particulier.*)

DÈS son arrivée à Léopoldville, il y a dix jours, le ministre du Congo belge, M. Van Hemelryck a pu comprendre que son voyage allait prendre le caractère d'une épreuve de force entre le gouvernement de la métropole et les « colons » congolais. L'atmosphère était déjà donnée sur l'aéroport : les Africains l'acclamaient et peu d'Européens s'étaient déplacés pour l'accueillir.

Pour les treize millions d'Africains, M. Van Hemelryck est l' « homme de l'indépendance », celui qui souhaite appliquer la politique définie le 13 janvier dernier, après les émeutes de Léopoldville, et qui prévoit, dès 1962, l'élection d'un embryon de Parlement congolais. Pour les 120.000 Européens du Congo belge, il est le « bradeur », l'homme qui menace leurs privilèges et risque d'obtenir le rappel de « leur » gouverneur, M. Cornelis.

Au fil des étapes, la tension devint plus violente entre le ministre et la population européenne. A Stanleyville, il fut hué par la foule. A Bukavu (35.000 habitants et fief des colons « ultras »), son cortège officiel fut arrêté sur la route de l'aéroport par des barrages de voitures et une centaine d'Européens le bombardèrent de tomates en criant : « Vendu ! », « Négrophile ! », « Traître ! ».

Quelques heures plus tard, au cours d'une réception, une femme africaine s'approcha de lui en lui tendant un bouquet, M. Van Hemelryck l'embrassa sur les deux joues, se tourna vers un groupe de Blancs qui se trouvaient là et leur dit : « *Que cela vous serve d'exemple !* ».

Indignés par l'attitude du ministre, les fonctionnaires coloniaux ont décidé de lui manifester leur désapprobation pendant tout son voyage.

A Bruxelles, M. Van Hemelryck n'a pas que des partisans et la partie décisive risque de se jouer à son retour. Inquiets de la tournure que prennent les événements du Congo, beaucoup de députés de la majorité réclament un ralentissement du programme « d'accession à l'indépendance » et la démission de M. Van Hemelryck. Celle-ci est cependant devenue difficile, car les Africains n'accepteront sans doute plus sans réagir violemment le départ de celui qu'ils viennent d'accueillir aux cris de « Vive l'indépendance ! » et qu'ils ont vu recevoir sans broncher les tomates des ultras.

EGYPTE

● Nasser redevient belliqueux ; pourquoi ?

LE CAIRE. — (*De notre correspondant particulier.*)

DEVANT le refus du capitaine du cargo danois Inge Toft de débarquer à Port-Saïd les 500 tonnes de marchandises israéliennes qu'il devait livrer dans différents ports d'Extrême-Orient, le gouvernement du Caire a demandé au Conseil des prises de guerre de la R. A. U. de prendre une décision autorisant la saisie de la cargaison.

Se considérant toujours en état de guerre avec Israël, le gouvernement égyptien soutient qu'il est en droit de confisquer toutes les marchandises israéliennes transitant dans le canal de Suez.

Au cours de l'année dernière cependant, conformément aux promesses faites à M. Hammarskjoeld, plusieurs centaines de cargaisons à destination ou en provenance d'Israël avaient reçu l'autorisation de transit.

La mission de M. Ralph Bunche, envoyé il y a deux semaines au Caire pour tenter de régler l'affaire, ayant échoué, M. Hammarskjoeld envisage de venir lui-même rencontrer le président Nasser. Les observateurs de l'O. N. U. sont, en effet, pessimistes, et n'excluent pas la reprise des hostilités israélo-égyptiennes.

Selon eux, le changement d'attitude des Egyptiens s'expliquerait ainsi :

1° Les événements d'Irak ont été ressentis au Caire et dans tout le Moyen-Orient comme une défaite complète du leader égyptien. Le colonel Nasser sait qu'il mettra les Irakiens en difficulté en relançant la guerre froide contre Israël, d'autant que, jusqu'à maintenant, les Russes ont été favorables à l'universalité du droit de passage dans le canal de Suez.

2° Les Egyptiens exercent un chantage sur les Américains pour obtenir une aide économique : ils s'attendaient à ce que la rupture avec les Russes aboutisse à une réconciliation complète avec les Etats-Unis. Or, jusqu'ici, rien de concret n'est arrivé.

3° Le développement considérable des échanges techniques et économiques entre Israël et certains pays africains comme le Ghana, la Guinée, la Nigeria, le Libéria, l'Ethiopie, et certains pays asiatiques comme la Birmanie, met en difficulté les projets commerciaux et politiques du colonel Nasser.

4° On évolue de plus en plus, dans certains pays arabes, comme dans certains milieux internationaux, vers une reconnaissance de fait d'Israël. M. Hammarskjoeld qui passait, il n'y a pas longtemps, pour anti-israélien, s'est « résigné » à l'existence de l'Etat juif. Le président Nasser, lui, juge « tactique » de durcir au contraire son attitude.

Vos enfants ont eu une année difficile...

pour vous aider à résoudre leurs problèmes d'adaptation scolaire *(orthographe, écriture, raisonnement, mathématiques)*, de caractère, d'orientation professionnelle, etc..., vous avez maintenant à votre disposition le

CENTRE DE TECHNIQUES PSYCHOLOGIQUES

23, rue du Cherche-Midi - PARIS

Tél. : BABylone 06-41

GENÈVE

Le poker et le revolver

● ***Pourquoi les choses ont-elles tourné de cette manière ? Pourquoi « l'ultimatum » russe, et l'immobilisme occidental ? Ce sont les Anglais les plus conservateurs qui posent ces questions gênantes — et répondent.***

« LORSQUE, *au cours d'une partie de poker, l'un des joueurs pose tout à coup son revolver sur la table, nous autres Américains quittons le jeu immédiatement* ». Tel fut le commentaire d'un collaborateur de M. Herter lorsque le secrétaire d'Etat américain donna l'ordre de faire affréter son avion personnel après le discours prononcé par M. Gromyko, au cours de la session privée de mercredi à Genève.

En déclarant brutalement que l'U.R.S.S. n'accepterait jamais la perpétuation du statut d'occupation alliée à Berlin et en fixant un délai d'un an pour régler cette question, ainsi que celle des rapports entre les deux Allemagnes, M. Gromyko avait, selon M. Herter, « mis son revolver sur la table » et introduit dans le débat une menace qui anéantissait tous les progrès péniblement réalisés en cinq semaines de discussions.

Dans ces conditions, les experts américains et français, sans parler des Allemands de l'Ouest, ne cachaient pas leur scepticisme sur l'utilité de poursuivre les négociations si M. Gromyko n'acceptait pas les dernières propositions de compromis présentées mardi dernier pour éviter la rupture.

L'obsession des dates

Selon eux, la soudaine intransigeance soviétique s'expliquait par le désir de M. Kroutchev d'exploiter les difficultés créées dans le camp occidental par le conflit Adenauer-Erhard et par la crise franco-américaine au sujet de l'OTAN. Mais pouvait-on envisager sérieusement un accord avec un pays capable de remettre tout en cause pour profiter des conflits intérieurs qui surgissaient dans le camp opposé ?

Ces arguments eussent peut-être suffi à confondre les partisans d'une rencontre au sommet si, dans un pays occidental, et non le moindre, d'autres hommes aussi bien informés et aussi compétents n'avaient donné une interprétation très différente de la crise genevoise.

En Angleterre, en effet, l'indignation et le pessimisme de MM. Herter, Couve de Murville et von Brentano ont paru au moins aussi surprenants que les exigences soudaines de M. Gromyko.

« *Quand M. Kroutchev était très jeune, et travaillait dans les mines* — écrit un quotidien anglais — *ses employeurs avaient l'habitude de calmer l'impatience de leurs ouvriers en leur promettant qu'ils seraient payés à la fin du mois. Mais le mois terminé, la paie n'arrivait toujours pas. C'est que les employeurs se gardaient de préciser de quel mois ils voulaient parler !*

« *De cette expérience pénible, M. Kroutchev a tiré une leçon pour sa diplomatie et il a maintenant l'obsession des dates. Au début de l'année dernière, il proposait une conférence* « pas plus tard que dans les trois mois à venir ». *Pendant la crise du Liban, il envoyait une note sommant les chefs d'Etat de se réunir le 22 juillet. En ouvrant le dossier de Berlin, il fixait un délai de six mois pour la négociation. Aujourd'hui, il nous donne un an pour régler les problèmes de l'ancienne capitale du Reich et celui des deux Républiques allemandes.*

« *Mais nous savons très bien, par nos expériences passées, qu'il n'y a rien là de définitif et que les délais fixés peuvent être facilement allongés. Nous ne comprenons donc pas pourquoi certains Occidentaux se sont tellement indignés et ont interprété le discours de Gromyko comme un ultimatum.* »

Un pessimisme confirmé

Ce commentaire ironique sur la sincérité des réactions de M. Herter et de ses amis n'est pas celui d'un journal « de gauche ». Il est paru dans les colonnes du très conservateur et très antisoviétique « Times » de Londres. Et il ne s'agit pas là d'une opinion isolée.

L' « Economist », qui a mis tout son prestige séculaire au service de l'unité européenne et de l'inclusion de l'Allemagne occidentale dans le Pacte Atlantique, écrit cette semaine :

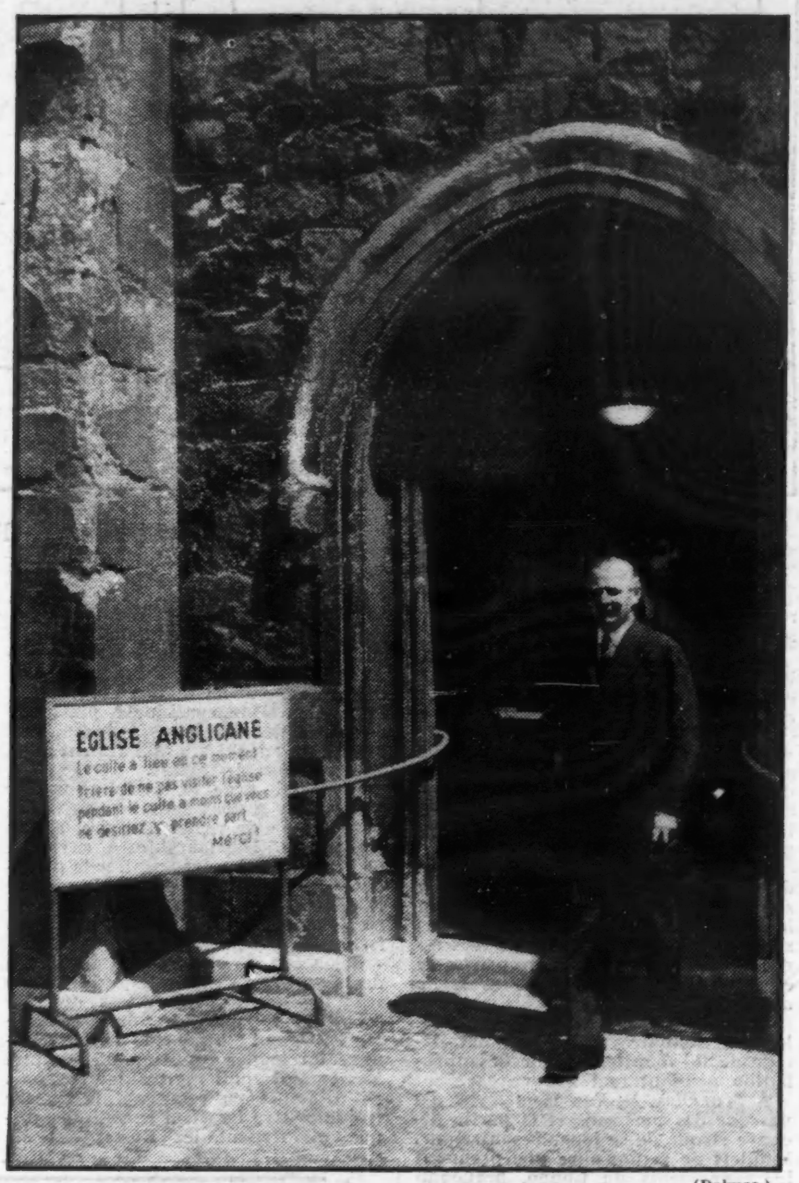
« *Dès la victoire du Dr Adenauer aux élections de septembre 1957, ses méthodes ont semé un doute dans nos esprits. La construction de l'unité européenne n'était de toute évidence, qu'un objectif temporaire pour les Allemands, préoccupés avant tout par le problème de la réunification et celui de leur frontière orientale. Le danger d'une divergence d'intérêts entre la République fédérale et les autres pays occidentaux était donc contenu en germe dans la situation de 1957. Les événements des deux dernières années et le geste récent du Dr Adenauer ont confirmé, d'une façon éclatante, ces prévisions pessimistes. Notre solidarité avec l'Allemagne de l'Ouest ôte aujourd'hui toute souplesse et toute possibilité de manœuvre diplomatique aux Anglo-Saxons.* »

Il peut paraître surprenant que les deux piliers de la tradition britannique adressent des critiques si acerbes aux Occidentaux quand M. Gromyko met en cause brutalement les droits des alliés à Berlin.

La contradiction est apparente ; dans toutes les autres capitales de l'Ouest des commentaires comparables auraient pu se faire entendre.

Car voici de quoi il s'agit :

Les Occidentaux ont raison de protester contre la forme du discours du ministre soviétique, mais ce qui est grave, c'est qu'ils ne savent pas quoi lui répondre sur le fond de l'affaire. M. Gromyko ne leur a pas adressé un « ultimatum ». Il a simplement, mais brutalement, fait savoir que la Russie n'a aucune intention de payer le « prix » qu'on lui demande pour la conférence au sommet. Elle estime que celle-ci doit se réunir sans aucune condition préalable et qu'il appartiendra aux chefs d'Etat de régler l'affaire de Berlin et la question des deux Allemagnes.



(Dalmas.)

LE DÉLÉGUÉ BRITANNIQUE A GENÈVE, M. LLOYD
« Quand M. Kroutchev était jeune... »

Or, si les Russes n'abandonnent pas leur atout berlinois au cours d'une pré-négociation, les Occidentaux ne voient pas très bien quelle carte ils pourraient lui opposer au cours de la conférence au sommet. Le principe de la diplomatie consiste, lorsqu'on ne peut contraindre l'adversaire à céder par la force, à lui offrir quelque chose en échange des concessions que l'on veut obtenir.

Les Occidentaux, liés par leur alliance avec Adenauer, ne peuvent faire ni l'un ni l'autre, et leur présence à la table de conférence a mis en évidence la crise de l'Ouest.

Un premier pas

Voilà pourquoi l' « Economist » ou le « Times », sans parler de la presse populaire anglaise, sonnent l'alarme et dénoncent la rigidité de la diplomatie anglo-saxonne. Ils soulignent que la reconnaissance de l'Allemagne de l'Est ne porterait pas un préjudice particulier aux intérêts britanniques ou américains et que, de toute façon, elle est inévitable à terme. La présence de M. Bolz, ministre des Affaires étrangères de l'Allemagne de l'Est, à la conférence de Genève, a constitué déjà un premier pas dans cette direction. Ce n'est sûrement pas un prix trop élevé pour obtenir des Russes des garanties à Berlin et peut-être d'autres concessions.

Mais, contrairement à ce que les Russes croient, ce ne sont pas des liaisons occultes ni la solidarité de l'Internationale capitaliste qui empêchent les Anglo-Saxons de « sacrifier » leurs alliés de l'Allemagne occidentale. Ils ont simplement peur que le Chancelier Adenauer ne réagisse contre une telle trahison en essayant, à son tour, de négocier directement avec l'U.R.S.S. La réorientation dramatique de sa politique étrangère constituerait pour lui la seule chance de survivre, aux élections de 1961.

A côté de cette crainte de « perdre » l'Allemagne de l'Ouest, le gouvernement de Londres a d'autres raisons encore d'être pessimiste : à la fin du mois de juin, M. Kozlov, l'homme n° 2 de l'U.R.S.S., le « coming man » de l'équipe kroutchevienne, se rendra aux Etats-Unis. Au mois de juillet, le vice-président Nixon sera l'hôte de M. Kroutchev au Kremlin. Le voyage récent de M. Mikoyan a déjà tellement dégelé l'opinion américaine qu'une tentative de négociation directe U.S.S.S. - U.S.A. ne choquerait plus personne en Amérique. Or, un tel rapprochement ne risque-t-il pas de se faire au détriment de certains alliés des U.S.A. ?

La faute de Gromyko

La fausse solidarité entre les alliés et leur méfiance réciproque résultent évidemment de la crainte et de l'incompréhension des intentions russes. Tant que les Occidentaux resteront persuadés que l'objectif principal de la diplomatie soviétique est d'exploiter leurs divergences pour les chasser de leurs postes avancés, comme Berlin ou le Moyen-Orient, ils continueront à chercher toutes les raisons possibles pour éviter la conférence au sommet tout en se surveillant les uns les autres. Dans la mesure où il a ravivé ces appréhensions, M. Gromyko a rendu un sérieux service aux adversaires de la conférence au sommet.

Mais certains Occidentaux refusent d'entretenir un tel complexe d'infériorité vis-à-vis des Russes et ne croient pas au machiavélisme total de M. Kroutchev. M. Bevan, leader du parti travailliste dans le domaine de la politique étrangère, a parlé dans ce sens dimanche dernier devant 50.000 mineurs à Cardiff. Selon lui, le meilleur moyen dont les Occidentaux disposent pour déjouer les éventuelles intrigues et manœuvres de division soviétiques est, précisément, d'aller tous ensemble à cette conférence au sommet à laquelle M. Kroutchev invite les pays occidentaux avec tant de persistance.

La « Windmill girl »

Ce n'est pas seulement le point de vue de l'opposition anglaise. Des personnalités proches de M. Macmillan lui-même sont en réalité favorables à une conférence au sommet sans conditions préalables. Mais ils n'ont pas réussi à convaincre les Américains et moins encore les Français qui restent solidaires du gouvernement de Bonn. M. Malcom Muggeridge, un des commentateurs les plus avertis de Grande-Bretagne, a constaté avec amertume que les efforts de conciliation de la diplomatie anglaise ont été stoppés à Genève et que celle-ci se trouve aujourd'hui dans la situation d'une « Windmill girl ».

C'est ainsi qu'on appelle en Angleterre (du nom du théâtre de variétés Windmill), les figurantes des revues à grand spectacle que les lois britanniques autorisent à paraître nues sur la scène à condition qu'elles demeurent rigoureusement immobiles.

MM. Macmillan et Selwyn Lloyd ont fait beaucoup, notamment en allant à Moscou, pour se montrer aux yeux des Russes « nus comme la vérité ». Mais, depuis, leurs alliés les obligent à garder la pose et les empêchent d'exploiter les avantages qu'ils s'étaient acquis, en particulier dans la voie d'un désengagement en Europe.

Pourtant, l'ajournement de la conférence de Genève et le retard apporté à une rencontre au sommet ne seraient pas une solution aux problèmes mondiaux. Tôt ou tard, les Anglais devront persuader leurs alliés qu'ils sont fatigués de jouer les « Windmill girls », car après tout, leur position sur la conférence au sommet n'équivaut nullement à une capitulation. Elle fournit au contraire le seul moyen de sortir de l'impasse actuelle.

K. S. KAROL.

A l'occasion du deuxième anniversaire de la « disparition » de Maurice AUDIN
LA LIGUE DES DROITS DE L'HOMME, le comité Maurice AUDIN et le CENTRE DU LANDY organisent
JEUDI 25 JUIN à 20 h. 45
SALLE DE LA MUTUALITE
UNE ASSEMBLEE
POUR LA DEFENSE DES DROITS DE L'HOMME EN ALGERIE ET EN FRANCE
avec la participation de MM. Daniel MAYER, Louis MARTIN-CHAUFFIER, Paul RICŒUR, Louis ARAGON, J.-P. SARTRE et de Mmes Henri ALLEG et Maurice AUDIN
Communiqué.

MADAME EXPRESS

Supplément 8 pages pratique

Cette semaine

Mme Express a :

● ***Découvert*** pour l'ouverture de la pêche (samedi 20 juin, à 3 h. 49) un S.V. Pêche qui propose son aide aux quatre millions de gaulistes français désireux de résoudre le problème du « petit coin tranquille ». De son mieux, Jérôme Nadaud, pêcheur et chasseur impénitent, leur ouvre ses fichiers pour répondre à deux genres de questions :

1) Je vais à X... en vacances. Qu'y trouverai-je comme poisson ? Comment m'équiper ?

2) Je veux pêcher telle espèce, où aller ?

L'Orchape (Organisation de chasse et de pêche) organise aussi pour les vrais pêcheurs rebutés par la disparition des poissons en France, des pêches sportives dans tous les pays du monde. A vous le requin ou le thon en Floride, l'espadon en Australie, mais aussi des pêches en mer avec garantie de poisson « noble » pris à la canne (200 à 300 livres par jour) pour moins de 2.000 F par jour. (Orchape, 10, avenue de Verzy, Paris (17e). ETO 09-00.)

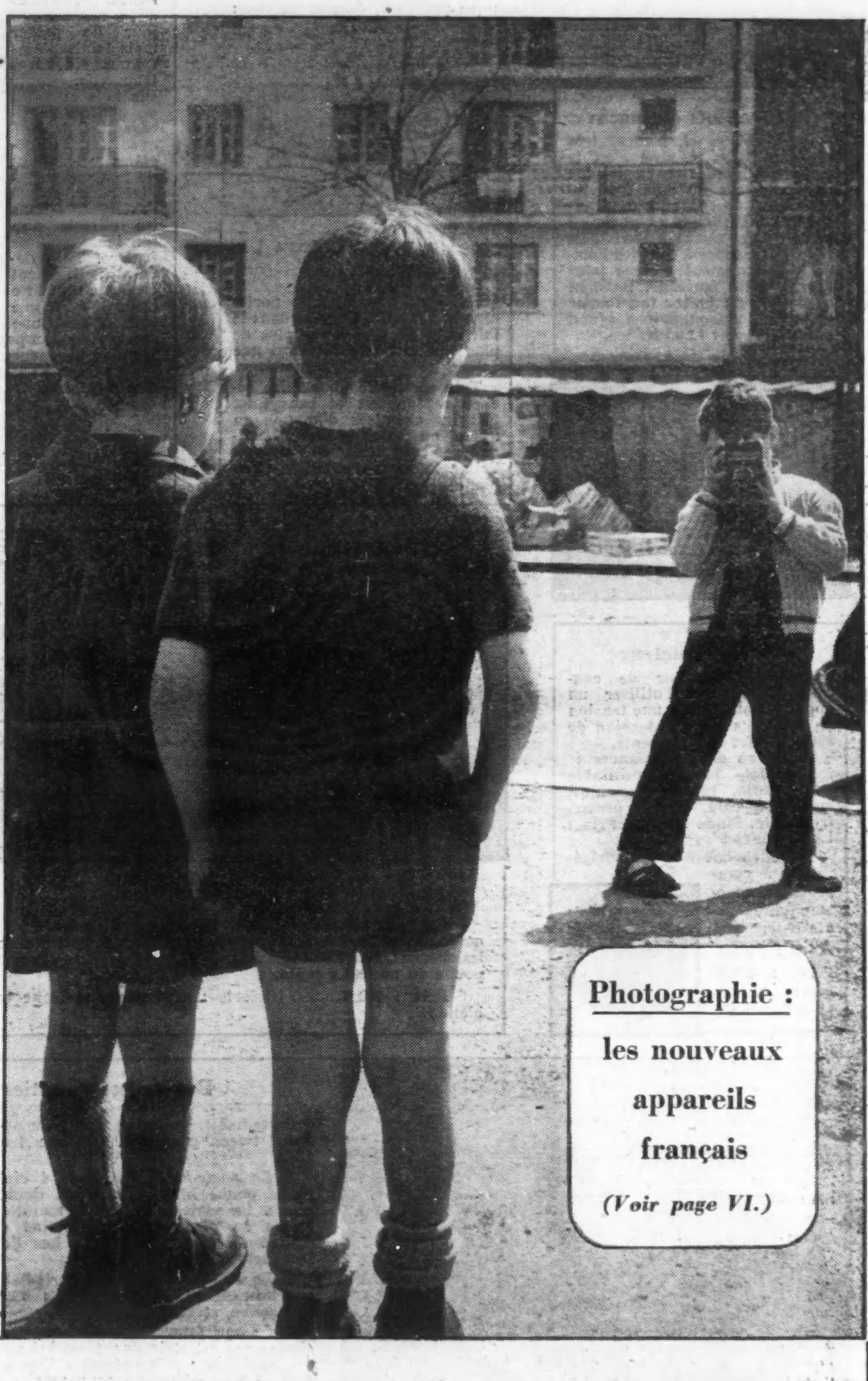
● ***Appris*** qu'il est possible, pour la première fois cette année, de passer des vacances sur une plage de la mer Noire, à Yalta et à Sotchi. Les prix dans les hôtels varient de 28 à 70 roubles par jour selon les catégories (1). Les touristes partageront la vie et les repas des vacanciers soviétiques. Renseignements à l'Intourist, 49, rue de la Faisanderie, KLE 09-00.

● ***Redonné*** de la largeur à un pantalon de coton qui avait beaucoup rétréci au lavage (ce qui arrive très souvent) en le repassant à la pattemouille très humide et en l'étirant fortement au fer dans le sens de la longueur et de la largeur. Avec ce système, même les cotons très épais retrouvent à peu près leurs dimensions premières.

● ***Parcouru*** le premier numéro d'un nouveau « quotidien » : Le Carnet de Paris. Voici citées textuellement les raisons qui font que la presse française compte un journal de plus :

« Il faut que vous sachiez que Mme X... vient d'avoir un enfant, que M. Y... marie sa fille et que ce pauvre M. Z... est mort... Il faut aussi que vous sachiez que M. X... est nommé premier secrétaire d'ambassade à Rio, que le capitaine de vaisseau Y... vient d'avoir ses étoiles, et que votre ami le Dr Z... a été élu à l'Académie de médecine », etc.

Il le faut, en effet !...



Photographie : les nouveaux appareils français

(Voir page VI.)

● ***Vu*** la nouvelle carte groupe sanguin-état de santé lancée récemment en Moselle par le laboratoire de psychologie appliquée de Metz et l'Automobile Club régional. Cette carte permet aux médecins d'agir en toute connaissance de cause en cas d'accident et d'éviter les erreurs de transfusion ou d'injection de sérum par exemple. Initiative fort utile et qui s'étendra probablement aux autres départements. Rappelons que depuis le 1er janvier 1959 les centres agréés de transfusion sanguine peuvent délivrer la carte nationale des groupes sanguins. Enfin, pour les automobilistes prévoyants ou pessimistes, il existe des porte-clefs indiquant le groupe sanguin, en métal doré ou argenté. 1.000 F (Galeries Lafayette).

● ***Embelli*** une paillasse d'évier aux carreaux de faïence blanche, banale et un peu triste, en remplaçant quelques-uns de ces carreaux — descellés — par d'autres carreaux, de mêmes dimensions, mais en porcelaine décorée de bateaux et de poissons multicolores. Attention : il faut bien prendre les mesures, et il est préférable de faire sceller les nouveaux carreaux par un « bricoleur ». Pour un prix modique (450 F pièce, chez Françoise Hatinguais, 11, rue Royale), le résultat est joli et amusant.

● ***Utilisé*** le service rapide de réparation des talons de chaussures, situé au sous-sol des Grands Magasins du Printemps.

Un grand comptoir, des sièges confortables, un travail rapide et bien fait, excellente occasion de se reposer de ses courses en attendant un quart d'heure que les chaussures que l'on portait aux pieds soient remises en état.

Les prix pratiqués sont les mêmes que ceux des cordonniers parisiens, qu'il s'agisse de talons de chaussures de femme ou d'homme.

---

(1) Au cours officiel le rouble vaut 123 F français, mais des conditions spéciales sont prévues pour les touristes, qui mettent le rouble à 60 F environ.

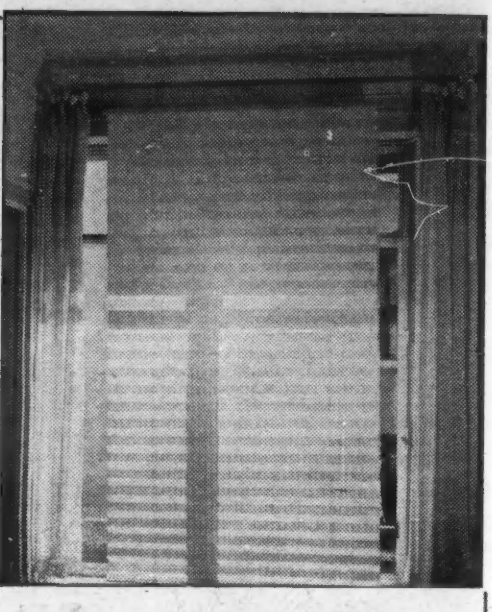
SERVICE « ACHATS-DIRECTS »

SEPT IDÉES VACANCES

CETTE semaine, le « Service Achats-directs » est consacré aux vacances. Voici, sélectionnés par l'équipe de Madame Express, sept objets particulièrement commodes pendant les mois d'été.

Pour vous éviter des courses inutiles, et des recherches fatigantes, ces objets pourront vous être directement livrés, ou expédiés à domicile par les magasins qui les vendent, les règlements se faisant soit au livreur (dans Paris) soit contre remboursement. (Aucun règlement ne doit être fait, par chèque ou mandat, directement à Madame Express). Il vous suffira, pour vous les procurer, de téléphoner à ELY. 88-61 (de 15 h. 30 à 18 h., tous les jours sauf le samedi et le dimanche) ou d'écrire à Madame Express « Service Achats-directs », 29, rue de Marignan (en précisant, suivant les cas : la taille, le coloris ou la dimension désirés).

Un store solaire



Ce store de papier très fort, plié en accordéon, est percé de petites fentes permettant à la lumière du jour de passer mais tamisant les rayons solaires trop vifs. Monté sur bois et muni de cordon de tirage, il est livré avec des vis spéciales permettant de le fixer soit à l'intérieur, soit à l'extérieur (dans les climats non pluvieux) d'une fenêtre. Très décoratif, il peut également être utilisé comme cloison dans une maison de campagne pour dissimuler un lavabo, un lit, etc., ou partager en deux une chambre d'enfants.

Un seul coloris : crème.

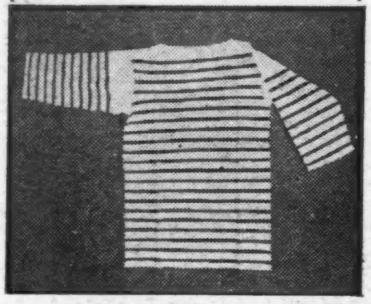
Trois largeurs « standard » : 90 cm : 1.830 francs. 100 cm : 1.980 francs. 110 cm : 2.130 francs.

Et sur commande (3 semaines de déail) : 23 largeurs de 40 cm à 200 cm (de 10 cm en 10 cm). Prix variant selon la largeur.

Une seule hauteur standard pour toutes les largeurs : 2 m 10.

Les maillots de marin

Rayés bleus et blancs, très réglementaires puisque c'est le modèle adopté par la Marine nationale, ces maillots font fureur sur toute la côte méditerranéenne. Difficiles à trouver en province (et même à Paris), ils rendront service à tous les hommes suffisamment minces pour s'offrir cette fantaisie. Existent en 4 tailles : junior (ou femme 42-44), 1/2 patron, patron, grand patron. Prix : 1.580 francs.



Un portemanteau gonflable

Le grand avantage du portemanteau gonflable réside dans le fait qu'il ne prend pas plus de place qu'un mouchoir dans une valise, lorsqu'il est dégonflé.

Très commode pour faire sécher rapidement et sans faux plis les chemises d'homme en nylon, ou les chemisiers. Particulièrement utile en voyage. Prix : 450 francs (n'existe qu'en blanc).

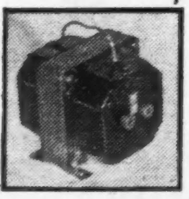
Transformateur

Autotransformateur de courant permettant d'utiliser un appareil conçu pour une tension de 110 volts sur une tension de 220 volts (et inversement).

Existe en deux puissances :

1° Modèle 110 W. utilisable pour radio, rasoir électrique, moulin à café, mixer, presse-fruits, etc. Poids : 1 kilo. Prix : 1.680 francs ;

2° Modèle 300 W. pour réfrigérateur à compression, électrophone, aspirateur, etc. Poids : 3 kilos. Prix : 2.520 francs. N'existe qu'en noir.



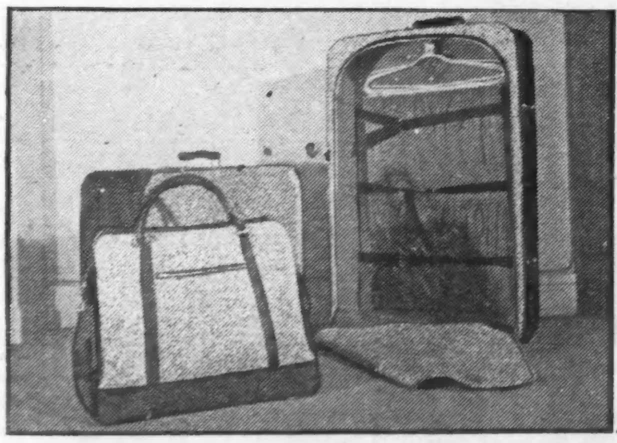
Un repose-tête

Ce petit pliant miniature est destiné à soutenir la tête lorsqu'on est allongé sur le sable ou sur l'herbe. Il évite de se salir les cheveux, facilite la relaxation, et... se transporte dans une grande poche ou un sac à main.

Prix : 400 francs. (Coloris : rayé rouge et blanc ou vert et blanc.)

Un sac bain de soleil

Ce sac en matière plastique matelassée de très belle qualité devient un matelas de plage une fois déplié. (Le matelas mesure 1 m 50 de long sur 60 cm de large). Particulièrement confortable grâce à son oreiller gonflable en vinylite, il est en outre équipé d'une grande poche à soufflets et fermeture à glissières pour le maillot de bain, huile solaire, cigarettes, peigne, etc. Bord ganses, poignées piquées sellier. Prix : en plastique uni : 4.450 francs. (Coloris : vert absinthe, jaune poussin, parme, rose pâle, mandarine). En plastique fleuri : 5.950 francs (voir dessins sur notre photo). (A gauche : fleurs stylisées absinthe, bleu et rouge sur fond blanc ; à droite : fleurs des champs coquelicots, marguerites et bleuets sur fond blanc.)



Des valises assorties

Porte-habit, valise et sac fourre-tout en Cordoual tweed gris, noir et blanc avec entourage noir.

1° *Le porte-habit* comporte 4 cintres, et une petite poche intérieure. Il est doublé de moire rouge. Le plateau destiné à maintenir les vêtements en place également gainé de moire et équipé de deux grandes poches pour le linge. Dimensions : 85×55 cm.

2° *La valise*, assortie au porte-habit, est vaste et semi-rigide. Dimensions : 65×50 cm, fermeture à glissière, serrure ;

3° *Le sac fourre-tout* très commode pour les chaussures est strictement assorti aux valises.

L'ensemble : prix spécial « Express » : 18.000 francs. (Ces valises ne peuvent pas être vendues séparément.)

Le plus grand choix de FIL D'ÉCOSSE
FOR YOU
TRICOTS DE LUXE
EXCLUSIVITES ITALIENNES
380, rue Saint-Honoré, PARIS
Angle rue Cambon - OPE. 46-41

TALMA
10, rue des Saints-Pères
SOLDES
18 - 19 juin
PORCELAINE - VERRERIE
10 heures - 12 h. 30 - 14 heures - 19 h. 30

En exclusivité pour Paris
MESSIDOR
35, boulevard des Capucines (2e)
vous propose :
le pull Saint-Tropez
17 coloris
2.500 fr.

E. Oxeda
recherche beaux bijoux anciens et modernes et tabatières en or
334 Rue Saint-Honoré, PARIS-1er
OPERA : 46-40 - RICHELIEU : 81-00

HYGIÈNE

Pitié pour vos dents

● *Les dentistes déclarent : attention aux dentifrices.*

DENTISTES et stomatologues, réunis la semaine dernière à la maison de l'Unesco pour la 4e journée d'hygiène bucco-dentaire, ont constaté que beaucoup de Français négligeaient leurs dents, les uns par paresse, les autres par ignorance.

Aux premiers nous répéterons une fois de plus :

● Une belle denture est un don du ciel, mais les techniques modernes permettent aisément de corriger la nature dans ce domaine. Un sourire ébréché ou irrégulier dépare le visage le plus attrayant (voir nos photos). L'argument prix intervient, bien entendu, mais combien y a-t-il d'hommes et de femmes qui arborent un costume ou une robe neuve sous une dent noire... ou dorée au lieu de songer à habiller d'abord leur sourire de blanc ?

● Les maux de dents ne sont jamais subits. Une carie décelée à temps évite un abcès. Prenez rendez-vous chez le dentiste avant de partir en vacances, pour une visite de contrôle. Août est à la fois le mois des catastrophes et des vacances de dentistes.

● Une petite malformation se redresse parfaitement chez les enfants, et devient souvent irréparable passé 12 ans. Faites vérifier régulièrement chaque année la mâchoire de vos enfants. S'il n'y a rien, tant mieux.

Mais, même bien soignées, les dents exigent un bon entretien quotidien. Les spécialistes réunis la semaine dernière ont donné, à ce sujet, quelques conseils utiles :

● LES DENTIFRICES que nous utilisons sont plus souvent nocifs qu'utiles. Les savons qu'ils contiennent forment avec la chaux des précipités insolubles qui pénètrent dans les gencives et les encrassent au lieu de les nettoyer. Leurs « mouillants » font gonfler les muqueuses dans lesquelles ils pénètrent comme dans du papier buvard — et aussi l'émail des dents qui contient des tissus organiques vivants, favorisant l'action des bacilles acidophiles générateurs de caries. Ils modifient la tension superficielle de la salive (barrière naturelle contre les infections). L'addition d'antibiotique ou autres produits désinfectants n'améliore pas les dentifrices, au contraire. Donc : consultez votre dentiste sur le produit qu'il vous convient d'employer.

● LE SEL MARIN est à la fois un remarquable traitement des gingivites (94 % de bons résultats grâce aux pâtes salées contre 15,9 % avec les autres méthodes) et un excellent agent de nettoyage : il provoque un afflux salivaire (les enzymes de la salive maintiennent l'équilibre biologique du milieu buccal). Il nettoie les muqueuses, le sel fait sortir l'eau des tissus, éliminant les impuretés qu'ils contiennent, tout en provoquant un afflux de sang qui remplace immédiatement le liquide éliminé. Il faut se rincer fréquemment la bouche avec de l'eau très salée (15 %, une grosse pincée dans un verre d'eau).

● LA MASTICATION est indispensable au bon entretien des dents : les habitants d'un village suisse situé au-delà du Rhône qui se nourrissaient de pain complet et viande durcie par séchage à l'air, avant 1912, n'avaient pas de caries. La nourriture moderne, grasse et molle (pain blanc) est peu favorable à la santé des dents. Pour compenser, *il faut manger beaucoup de crudités. Croquer une pomme* (ou une carotte crue) à la fin d'un repas est un excellent moyen de se nettoyer les dents.

● LES MASSAGES des gencives sont plus importants que le brossage des dents : ils activent la circulation sanguine, condition indispensable à un bon équilibre dentaire et défense contre l'infection. Ils peuvent se faire avec une brosse souple en caoutchouc ou du bout des doigts. Il existe des appareils spéciaux pour masser les gencives.

(Agip.)

LE VRAI SOURIRE DE KIM NOVAK... ...REVU ET ABIMÉ PAR NOTRE RETOUCHEUR

Il n'y a pas de beau visage avec de vilaines dents.

MODE

La grande saison du blanc

● *Le coton et les fibres synthétiques s'entretiennent parfaitement, à condition d'être seuls.*

SI le blanc était une couleur, il serait celle de l'été. Toujours flatteur, facile à harmoniser avec tous les éléments d'une garde-robe, aussi lumineux et plus raffiné que les coloris vifs ou pastels, donnant une impression de fraîcheur à celles qui le portent comme à ceux qui le regardent, il n'a qu'un défaut... c'est d'être blanc. Il n'est portable qu'immaculé. La moindre tache sur une tenue blanche attire aussi irrésistiblement l'œil qu'un bouton sur le nez d'un ravissant visage, sans parler du blanc jauni ou grisâtre.

Mais aujourd'hui, que vous vous laissiez tenter par une jupe, un chandail, une robe, ou un pantalon blancs, vous pouvez trouver un article lavable. Faute de quoi, non seulement vous vous ruineriez en teinturier, mais encore vous ne pourriez pas profiter de votre achat qui, par un malheureux hasard, se trouvera systématiquement au nettoyage le jour où le soleil vous permettra (enfin !) de le porter.

Attention cependant : il ne suffit pas que la vendeuse vous assure qu'un tissu peut se laver, pour que vous soyez à l'abri du teinturier. Surtout pour les robes lingerie (très à la mode cette année), les confectionneurs ont souvent la mauvaise habitude d'employer de charmantes doublures en taffetas ou en faille cousues à la taille et prises dans l'ourlet, et malheur à celles qui les laveront. Assurez-vous donc que *tout* le vêtement peut se tremper dans de l'eau savonneuse, et méfiez-vous des ceintures rigides, des cols ou des passants de couleur, des doublures de pantalon. En furetant dans les boutiques, Madame Express a beaucoup surpris une vendeuse qui lui présentait une robe en broderie anglaise de coton garantie « lavable », en lui déclarant : « *Mais ce serait une folie de conseiller une robe pareille* ». La vendeuse avait oublié, dans son enthousiasme que le devant était entièrement souligné de ruban de satin bleu passé en trou-trou dans le dessin. Il aurait fallu une heure au minimum à une femme habile pour le remettre en place après chaque lavage !

Le coton et les fibres synthétiques, textiles d'été par excellence, s'entretiennent très facilement, et vous permettront de participer, sans arrière-pensée, à la grande saison du blanc.

Pour que le blanc reste blanc

Deux conditions : d'abord ne pas faire d'erreur au lavage ; ensuite redonner l'éclat du neuf lorsque les tissus ont un peu jauni. Les méthodes et les produits varient selon la nature du tissu à traiter :

● COTON ET FIL BLANC : laver à l'eau tiède. Rincer à l'eau javellisée puis à l'eau ammoniacale (sauf pour le linge de bébé). Proportion d'eau de Javel : 1 cuillerée à café pour 1 litre d'eau.

Pour reblanchir : Katuli-blanc : 190 francs le flacon ou Blantex-liquide : 300 francs.

En principe le coton se lave à l'eau très chaude. Mais s'il s'agit d'un vêtement, celui-ci peut rétrécir alors qu'il restera intact si vous le lavez à l'eau froide.

● NYLON, ORLON, RHOVYL : laver avec du savon pur à l'eau tiède. Rincer plusieurs fois. Ne jamais faire détacher à la benzine ou au trichloréthylène.

Pour reblanchir : Fresh-nyl : 260 fr.

● TERGAL : laver à l'eau froide savonneuse ou à la poudre Soli-Soie : 150 francs le paquet, ou Baby-Blanc nylon : 275 francs.

Pour reblanchir : Blantex tous tissus : 300 francs.

● SOIE : laver à l'eau de savon tiède vinaigrée. Rincer jusqu'à ce que l'eau soit claire. Verser dans le dernier bain un peu d'eau oxygénée à 10 volumes (2 cuillerées à bouche par litre). On peut aussi employer Soli-Soie.

Pour reblanchir : Floss-Neige : 100 francs le petit flacon ou Baby-Blanc.

● LAINAGES : laisser macérer toute une nuit dans une décoction de saponaire refroidie (40 gr. de racines par litre d'eau) ou bien employer Panamousse : 125 francs le paquet.

Pour reblanchir : Baby-Blanc, Floss-Neige, Blantex.

Vu à Paris

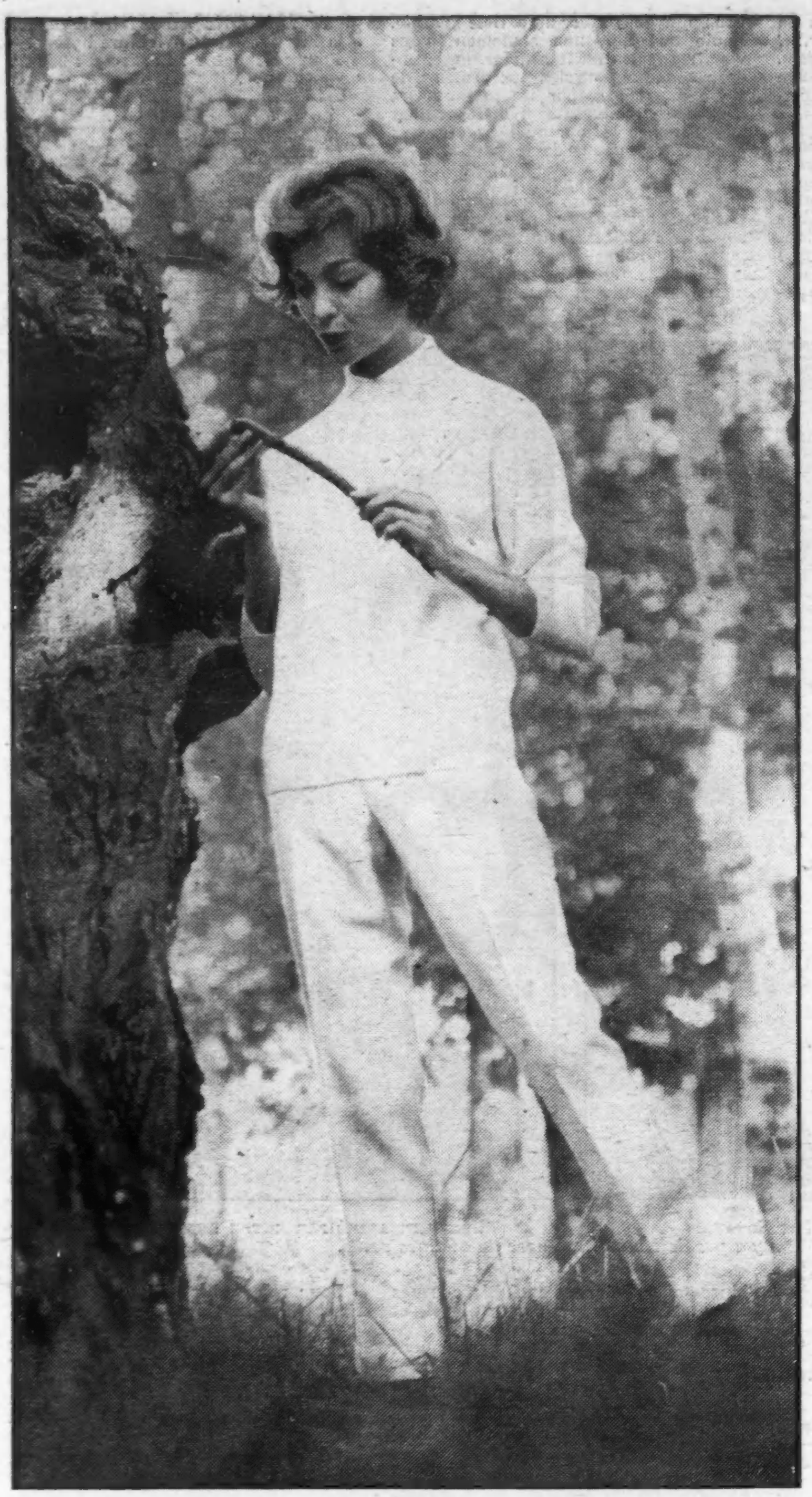
Quelques bons modèles blancs que vous pourrez laver sans arrière-pensée :

→

OLD ENGLAND
12, boulevard des Capucines - Paris
DAMES
Blazers 15.000 Fr.
Jupes 8.500 Fr.

Mériwal
MAROQUINIER - BAGAGISTE
Existe en 4 tailles
la 55 cm 7.400 F
Dans la poche, le nécessaire sous la main sans ouvrir la valise.
30, rue La Boétie - Métro Miromesnil

INSTITUT D'ÉTUDES SUPÉRIEURES
COURS DENIS HUISMAN
Baccalauréats
M. Denis HUISMAN, Directeur, vous signale qu'il lui reste encore quelques places pour la PREPARATION ACCELEREE A L'ORAL (toutes sections) **du 22 juin au 2 juillet 1959** avec la prestigieuse collaboration de MM. J. FUSTER, Inspecteur Général Honoraire de l'Instruction Publique, J. CARTON, Maître de Conférences de Français à l'Ecole Polytechnique et à l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts, M. DEVEZE, Professeur à la Faculté des Lettres de Nancy, et de nombreux Agrégés de l'Université. Groupes de douze élèves MAXIMUM.
COURS DE VACANCES
du 3 août au 6 septembre
TOUS RENSEIGNEMENTS :
76, rue d'Assas, PARIS (6e) - LIT. 20-18



TERGAL ET FIL
Blanc sport

→

● CARDIGANS : ras-du-cou en crylor (duveteux) manches longues diminuées : 4.700 francs. (Marque Vitos - *tous dépositaires dont : « Corolles », 7, rue de Sèvres. « Corely », 8, av. Victor-Hugo et Galeries Lafayette.*)

● Décolleté en pointe (forme gilet) en laine et dralon. Manches longues diminuées : 5.100 francs. (Marque Rodier - *tous dépositaires dont Galeries Lafayette.*)

● Veste avec col tailleur bordé en crylor mousse. Manches longues montées : 7.500 francs. (Marque Even, *Galeries Lafayette.*)

● CHANDAILS : en coton à côtes, décolleté en V, manches longues montées, forme marinière : 2.550 fr. (*Marque Bess-Art - tous dépositaires dont « Corot » et Galeries Lafayette.*)

● Polo en fil d'Écosse, trois boutons, manches longues, forme marinière : 4.700 francs. (Marque Eram, *chez Raymonde Lescur, 125, rue de Sèvres.*) (Voir photo.)

● CHEMISIERS : en tergal (*non transparent*), col chemisier classique, manches longues avec poignets mousquetaires. (Modèle « Venezuela » : 4.900 francs. (*Franck et Fils, 80, rue de Passy.*)

● En nylon (*non transparent*), manches trois-quarts montées. Col chemisier fermé, boutonné. Boutons en tissu assorti : 5.250 francs. (*Galeries Lafayette.*)

● En broderie anglaise. Grand col mode chemisier décolleté, manches courtes montées. Se fait en différentes broderies anglaises de 5.300 à 8.900 francs. (*Franck et Fils, 80, rue de Passy.*)

● JUPES : jupe droite en lin avec deux poches intérieures hanches : 5.300 francs. (*Sigma, 66, r. de la Pompe.*)

● En tergal plissé, elles se trouvent dans toutes les boutiques de 4.000 à 18.900 francs, suivant la qualité.

● SHORTS : en satin de coton avec une poche verticale : 1.990 fr. (*Galeries Lafayette.*)

● En ottoman de coton (tissu « qui se tient »). Grandes poches coupées en diagonale décollées sur hanches : 2.900 francs. (Marque « Henry Ours », *chez Sigma, 66, rue de la Pompe.*)

● ROBES : en mélange coton et nylon (ce tissu a l'aspect d'une gaze aléoutienne très épaisse). Grand col chemisier décollé, manches trois-quarts, haute ceinture garnie d'une rose en même tissu. Vendue avec un jupon en tulle apprêté : 15.900 francs. (*Dorothée, 21, avenue Mozart.*) (A gauche sur notre photo.)

● En broderie anglaise, tout coton. Petit col chemisier, manches trois-quarts avec larges poignets, ceinture drapée et popeline. Vendue avec un jupon en coton apprêté : 15.900 francs. (*Lerys, 99, rue de Passy.*) (A droite sur notre photo.)

● PANTALONS : en étamine de toile-coton : 2.750 francs. (*Galeries Lafayette.*)

● En côtes de cheval (genre piqué côtelé) : 2.950 francs. (*Galeries Lafayette.*)

● En lin avec deux poches en biais : 4.500 francs. (*Sigma, 66, rue de la Pompe.*)

● En tergal lourd, dessin d…
toile. Fermeture sur le devant, …
ches : 10.500 francs. (*Marque Hen…*
chez Raymonde Lescur, 125, *ru…*
vres.) (Voir photo.)

PHOTOGRAPHI…

La couleur triomphe

● Les perfec… ments techniqu… multiplient, aux… teurs de savoir e…

LA plus grande marque franç…
matériel photographique a …
plé, en 3 ans, ses ventes d'a…
24×36 (format le plus commo…
plus économique pour la couleu…
production de films en couleurs…
menté de 16 % en un an. L'empl…
couleur a multiplié le nombre de…
graphes et des cinéastes amateu…

En vacances, ceux-ci se divi…
deux grandes catégories :

1. Ceux qui « mitraillent » sa…
au hasard, à n'importe quelle heu…
porte quel sujet (de préférence la…
qui les accompagne dans une rob…
sang ou vert cru !)

2. Ceux qui, possédant quelqu…
rience doublée de patience, con…
l'heure à laquelle il convient d…
l'ouverture de l'objectif, le temps …
et la meilleure façon de pren…
contre-jour.

Les uns comme les autres doive…
tout posséder un appareil, et le…
cants français ont fait cette an…
très grand effort de perfection…
pour tenter les néophytes. Nous …
gnalons à la fin de cet article l…
veautés les plus intéressantes.

Mais si l'appareil est nécessaire…
plus suffisant, pour ne pas gâch…
de pellicule. Et les amateurs con…
(souvent plus tatillons que les …
sionnels eux-mêmes) savent bien…
temps de pose ne s'invente pas.

Indispensables ou simplement…
certains accessoires permettent …
ment de « faire de la photo » …
simplement de « prendre des ph…
Les voici :

Le photo…

Le photomètre (ou posomètre)…
lule photo-électrique permet de d…
ner quelles sont, en fonction de…
mière, les expositions les plus …
donc les ouvertures à utiliser p…
pressionner correctement l'émulsi…

Les indications du photomètre …
grande valeur, quelles que soient …
constances, mais en particulier …
la prise de vue en couleurs à l'ex…

Le…

Le flash, auxiliaire indispensab…
les photographies d'intérieur, r…

Vacances, affaires, voyages,
filmez partout
avec la plus complète des caméras 16 mm :
LA H16 REFLEX
obturateur variable
la caméra des champions.
PAILLARD
Démonstration et vente
chez les Concessionnaires
Paillard Bolex.

LECTEURS DE « L'EXPRESS » …
Le PHOTO…
L'ORGANISATION LA PLUS MODERNE
ET LA PLUS IMPORTANTE DE FRANCE
6, Bou… Sébasto…
Métro … 3…

Vous êtes accueillis en amis par des techniciens que leur métier passionne.

Vous êtes conseillés réellement, au mieux de votre intérêt, et non dans le but de vous vendre les articles qui laissent le plus de bénéfice.

Vous choisissez parmi les meilleures marques, car le Club présente tous les modèles valables, sans aucune exception.

Vous avez droit **gratuitement** à un service après-vente d'une envergure jusqu'alors inconnue en France (conseils techniques, réunions éducatives, séances de projections, revues, catalogues, etc.).

LE PLUS GRAND CHOIX - TOU…

…nds services à l'extérieur également. …permet de réaliser des contre-jour tels …l'œil les voit mais que l'émulsion …urait pu enregistrer sans cet apport … lumière.

…Tout appareil de photo doit comporter … dispositif de synchronisation qui per…t de déclencher automatiquement …clair au moment précis où l'obturateur … ouvert.

…Il existe deux sortes de lampes à …lair :

…1. Les flashes au magnésium qui ne …vent qu'une fois, et sont surtout desti…s aux appareils bon marché. La syn…ronisation pour ces lampes est indi…ée sur l'appareil par la lettre M.

…2. Les lampes électroniques qui ser…nt pratiquement indéfiniment, que l'on …anche sur secteur ou sur piles.

…La synchronisation pour l'électronique … indiquée par la lettre X sur l'appa…il.

Le télémètre

…En fonction de la distance qui sépare …sujet de l'appareil, il est nécessaire de …gler la distance qui sépare l'optique de …paroi arrière de l'appareil, si l'on veut …iter des images floues.

…Le télémètre permet de connaître cette …stance de façon précise. Dans les appa…ils très perfectionnés le télémètre est …uplé avec l'objectif, de telle sorte qu'en …urnant ce dernier on influe sur l'image …e dans le télémètre. Le sujet sera net …rsque cette image l'est aussi.

Le parasoleil

…Le parasoleil est un filtre destiné à …otéger l'objectif des rayons lumineux …rects. Cet accessoire est particulière…ent utile pour les prises de vues en …ontagne dans la neige, et au bord de …mer.

Ce qu'il faut savoir

…Un arrêté publié au «Journal officiel» …u 9 juillet 1958 étend aux appareils …e photo et caméras les dispositifs de …article 215 du Code des douanes qui …ermet la saisie sur tout le territoire …ançais des marchandises n'ayant pas …ayé les droits de douane, ce qui corres…ond à dire que les Français s'exposent … tous moments et sur n'importe quel …oint du territoire qu'ils se trouvent …ême à Paris) à la saisie de leur appa…eil et à de fortes pénalités.

Les nouveaux appareils

● FOCA SPORT IB (24×36). Appareil à viseur col…maté permettant un cadrage facile et …rfait, rare sur un petit format.

…Objectif 2,8 très lumineux spécial pour … couleur. Prise synchro-flash, arme…ent par levier. Pose B et 8 vitesses, de … seconde au 1/300.

…Prix : 29.000 francs (cet appareil a …çu le Grand Prix de l'Exposition uni…erselle de Bruxelles 1958).

● FOCA SPORT ID. Mêmes caractéristiques que le précé…ent, mais possède en outre une cellule photo-électrique (photomètre) incorporée. Prix : 42.000 francs.

● SAVOYFLEX III. Premier appareil français entièrement automatique, comportant une cellule photo-électrique incorporée qui règle le diaphragme en fonction de l'éclairage du sujet. Viseur reflex dans lequel on voit l'image telle qu'elle sera impressionnée. Objectif Berthiot 2,8 à mise au point hélicoïdale corrigée pour la couleur (format 24×36). Prix : 80.000 francs (cet appareil ne sera en vente qu'à partir du 15 juillet prochain).

● LUCABLITZ 50. Flash électronique d'une conception toute nouvelle particulièrement peu encombrant et léger en fonction de sa puissance (dimensions : hauteur 18 cm.; largeur 10 cm.; épaisseur 5 cm.; poids 1 kg).

Le Lucablitz est enfermé dans un boitier de matière plastique gris argent. Le réflecteur oblongue coiffe ce boitier, l'ensemble est donc parfaitement compact. La lampe est de forme rectiligne. Il fonctionne sur secteur 110 à 135 volts alternatif (et 220 volts continu à l'aide d'un adapteur).

Ce flash fonctionne également sur accumulateur Voltabloc incorporé, qui se recharge indéfiniment sur secteur, et ne nécessite aucun entretien.

Prix : 29.900 francs.

● CAMÉRA PAILLARD B/8L 8 mm. Très révolutionnaire, car elle est équipée d'un posomètre incorporé. Cette cellule photoélectrique est placée derrière l'objectif de prise de vues, et mesure la quantité exacte de lumière qui traverse l'objectif et impressionne la pellicule.

Tous les objectifs peuvent être utilisés sur la B/8L. Elle est munie d'un obturateur à secteur variable de 7 cadences de prises de vues. Prix : 81.243 francs.

● CAMÉRA PAILLARD D 8/L 8 mm. Possède les mêmes caractéristiques que la précédente, mais est équipée de 3 objectifs sur tourelles. Prix : 150.000 francs.

● CAMÉRA BEAULIEU R.16 8 mm. Seule caméra française à 3 tourelles équipées de 3 objectifs reflex. Prix : 120.000 francs (en vente fin juillet seulement).

NYLON ET BRODERIE ANGLAISE
Blanc flou

(Dambier.)

ÉTUDIANTS

Vacances laborieuses

● *Où trouver du travail pendant les mois d'été...*

PAR obligation matérielle, le plus souvent, parfois aussi pour connaître d'autres horizons que celui de la vieille dame Université, un certain nombre d'étudiants et d'étudiantes cherchent chaque année du travail pendant les vacances.

L'idéal serait évidemment de trouver une occupation peu astreignante et bien rémunérée sous un climat enchanteur. Soyons francs, les occasions de ce genre sont rares : mais parmi toutes les possibilités, certaines demeurent intéressantes. →

…RADIO-CLUB
…, Bou… Sébastopol - PARIS (4e)
Métro … Turbigo 33-70 (lignes groupées)
VOUS EST OUVERT (1)

Et vous bénéficier de remises réelles de 20 à 30 %, car quelle que soit la conjoncture, les prix Club restent les plus bas, qu'il s'agisse d'appareils de photo, caméras, projecteurs, lanternes de projection, accessoires, films, transistors, radio, téléviseurs, électrophones, magnétophones.

(1) *En nous rendant visite, vous serez renseignés sur tous les avantages qui vous seront offerts et vous pourrez, si vous le désirez, faire vos achats immédiatement.*

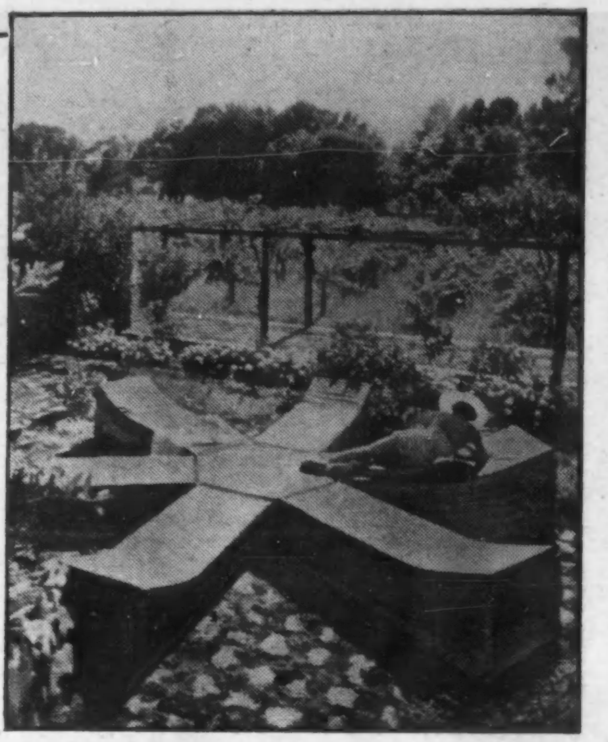
TOUT… GRANDES MARQUES
…ES REMISES REELLES DE 20 à 30 %

ENCADREMENTS SOUS VERRE

"BANDES GOMMÉES DELTA "Multipli"
un pli, une pression des doigts, c'est fait!
En vente chez les Papetiers, Photographes, Marchands de couleurs, Grands Magasins.
La Maison du Papier Gommé
Ste L. CHAPPELLIER & A. GRAND
Capital de 60.000.000 de francs
78, RUE DE WATTIGNIES - PARIS XIIe - DID. 93-53

—OH !—

Sous le titre « Petites idées pour grand soleil» ,un magazine de mode fait, cette suggestion à ses lectrices. « Afin de pouvoir être toujours dans la bonne orientation, c'est-à-dire de ne pas avoir le soleil dans les yeux, aménagez dans un coin du jardin un solarium en forme d'étoile. » A édifier de préférence, dans la partie du jardin où se trouve la piscine, bien sûr...



→

Chaque année, les directeurs de colonies de vacances ont un fort pourcentage de leur personnel d'encadrement constitué par des étudiants et des étudiantes.

A l'heure actuelle, les listes de personnel sont à peu près constituées, mais des jeunes gens ou jeunes filles peuvent encore se faire inscrire ; il n'est pas rare qu'il y ait des défections de dernière heure et ils figureront sur la liste des remplaçants éventuels. Ils peuvent se faire connaître auprès du service colonies de vacances de la préfecture de la Seine, 50, rue de Turbigo, Paris (9e), auprès des services sociaux de la Préfecture de leur département, auprès de divers groupements chargés de former les moniteurs comme le Centre d'études des méthodes actives, 6, rue Anatole-de-La-Forge.

Guides et interprètes

Les étudiants en lettres et en langues peuvent chercher une place de guide saisonnier. Celui-ci est engagé à la journée, soit pour des circuits variés, soit pour la visite d'un centre touristique donné. La rémunération est d'environ 2.800 francs par jour et de 1.800 francs par demi-journée.

Ils peuvent s'adresser soit à la Direction générale du Tourisme, 8, avenue de l'Opéra, qui organise des cours de formation (le soir durant quelques semaines), soit au Syndicat national des Agences de tourisme, 83, rue Taitbout, Paris.

Administration

La S.N.C.F. recrute directement auprès des grandes écoles des candidats pour des stages payés dans les divers services de chemins de fer, afin de faire connaître à de brillants sujets la vie d'une administration dans laquelle ils entreront peut-être par la suite. Quant au personnel provisoire, il peut être recruté directement par les secrétariats généraux des grandes gares suivant les besoins, pendant les périodes de pointe des vacances.

Plus stables sont les véritables « situations » offertes par les P.T.T., la Direction générale des P.T.T., 140, bd du Montparnasse, de même que le Service des ambulants (direction du personnel), 7, rue du Charolais, recrutent dès maintenant des jeunes gens et des jeunes filles de dix-sept à trente-cinq ans, d'un niveau égal ou supérieur au brevet.

Priorité est donnée à ceux qui s'engagent à travailler durant deux mois consécutifs. Une visite médicale a lieu après les inscriptions ; les jeunes gens sont affectés au tri, les jeunes filles aux guichets s'il y a lieu. Le salaire est d'environ 35.000 francs dans la région parisienne pour les services de jour, de 39.000 francs pour les services de nuit (celui-ci prend seize nuits par mois, deux nuits consécutives sur quatre). Il existe également des services de demi-nuit (de 17 à 24 heures).

Emplois divers

Depuis quelques années, certains organismes s'efforcent de recenser auprès des entreprises les postes qui pourraient être temporairement remplis par des étudiants, main-d'œuvre provisoire dont ils sous-estimaient parfois le sérieux, mais à laquelle ils font, depuis, régulièrement appel.

● Le Centre de liaison étudiants-entreprise, 5, rue des Ursulines, Paris (5e), a reçu mission de répartir les offres des entreprises en fonction des besoins des étudiants. Le nombre des placements dépend évidemment de l'état du marché du travail ; en 1957, qui fut une année de plein emploi, 1.800 jeunes étudiants ou étudiantes ont pu travailler dans des entreprises très variées, comme pompiste ou spécialiste des calculs opérationnels. Les rémunérations sont celles versées habituellement aux titulaires des postes.

● Le B.U.I.C., 5, place Saint-Michel, Paris (5e), parmi d'autres attributions, s'occupe également d'adresser à des entreprises ou des familles des étudiants ou étudiantes cherchant du travail, répétiteurs, employés de bureau, réceptionnistes, aides familiales, etc. Certains centres régionaux remplissent les mêmes offices pour la province.

● Le service social de l'Institut catholique, 21, rue d'Assas, centralise également les demandes et les offres d'emploi ; il n'est pas nécessaire, pour s'y inscrire, de faire partie de l'Institut, mais de très sérieuses garanties de moralité sont exigées. Entre autres, peuvent y trouver un emploi celles qui voudraient se placer au pair ou comme garde d'enfants dans une famille.

● Le Centre pour étudiants, 69, quai d'Orsay, de même que l'Alliance française, 101, bd Raspail, rendent les mêmes services mais aux étudiants de nationalité étrangère.

EXPOSITIONS

Formes et présentations d'aujourd'hui

● ***Les grands décorateurs ont des idées noires.***

LE 41e Salon des Artistes Décorateurs, intitulé : « Formes et Présentations d'aujourd'hui », dégage dans son ensemble une impression de grande tristesse.

Dans la galerie courbe et noire d'Olivier Adnet, admirablement réussie du point de vue architectural, les stands devraient être brillamment éclairés pour contraster avec l'ensemble. Il n'en est rien, et le visiteur sort oppressé par tout ce noir. Les « formes nouvelles » sont quelquefois d'une cocasserie navrante, surtout lorsqu'elles sont dues à des créateurs considérés comme étant les maîtres de l'Art décoratif français.

Cela dit, certains décorateurs ont su très habilement utiliser les matériaux nouveaux que les techniques modernes mettent à leur disposition. Grâce à eux, le Salon 1959 ne manque pas d'intérêt.

Pour ceux qui ont des problèmes d'installation, une visite vaut la peine (1).

Nous avons noté, en particulier :

● Une grande table basse en Formica, combinant table, échiquier et jardinière pour plantes vertes. (*Jacques Dumond.*)

● Un meuble de living-room en plastique stratifié gris clair. Il se compose de trois coffres montés sur piètement de fer noir, respectivement destinés à recevoir :

1) un téléviseur pivotant ;
2) un électrophone et des disques ;
3) un bar d'appartement.

Les trois coffres peuvent être utilisés en ligne, sous la forme d'une longue table basse, ou séparément (*J. A. Motte*).

● Un fauteuil de relaxation transformable en banquette-lit de secours. Commode, confortable, joli de ligne. (*Bernard de Swarte.*)

● Des tissus de lin pour ameublement : tissage « crin » tramé noir et jaune d'or (*Geneviève Duppeux*), très gros pois dégradés bleu et jaune. (*Françoise Leleu, fabrication Agache.*)

(1) Grand - Palais, jusqu'au 28 juin.

RECETTES

● CORDON BLEU

Nids d'hirondelles

4 *petites escalopes très minces.*
4 *tranches très minces de jambon (ou 2 tranches larges).*
4 *œufs.*
75 *gr. de beurre.*
2 *échalotes.*
100 *gr. d'olives vertes.*
1 *verre de bouillon.*
3 *cuillerées à bouche de madère (ou plus selon les goûts).*
Sel, poivre, muscade.

Vous faites durcir les œufs, puis vous les pelez. Vous roulez chacun d'eux dans la tranche de jambon, puis dans l'escalope. Vous ficelez.

Vous faites chauffer le beurre dans la cocotte, vous y jetez les échalotes bien émincées. Puis vous faites légèrement colorer les escalopes sur toutes les faces. Vous baissez alors la flamme, vous ajoutez le bouillon, les olives dénoyautées. Salez, poivrez et mettez une pincée de noix muscade.

Couvrez et laissez cuire à petit feu pendant environ 50 minutes.

Au moment de servir, vous disposez les nids d'hirondelles sur un plat creux et vous les déficelez. Vous ajoutez le madère au jus de cuisson, vous chauffez bien pendant quelques secondes, vous vérifiez l'assaisonnement et vous versez très chaud sur le plat.

On peut présenter les nids d'hirondelles accompagnés de riz blanc.

● CORDON BLANC

Les bettes cardes

1 *botte de bettes.*
Un reste de purée de pommes de terre.
3 *tomates.*
Une béchamel.
50 *gr. de gruyère râpé.*

C'est un légume méconnu qui peut être accommodé de plusieurs façons fort agréables.

Après avoir enlevé la mince membrane qui couvre le blanc, vous coupez grossièrement chaque bette en quatre, vert et blanc. Puis vous faites cuire à l'eau bouillante salée pendant environ 35 minutes. Vous égouttez ensuite, et vous hachez. Cela fait, vous incorporez aux bettes hachées la moitié de la béchamel. Vous disposez dans un plat à gratin.

Sur les bettes, vous étendez une couche de purée de pommes de terre, et, dessus, des rondelles de tomates. Vous recouvrez avec le reste de la sauce béchamel ; vous saupoudrez de gruyère râpé et vous mettez au four pendant environ 15 minutes.

SUZANNE ET HENRIETTE.

pour la Fête des Pères le 21 juin vous lui offrirez

Eau de Cologne 1500 F
After Shaving 700 F
Fixateur 350 F

FÊTE DES PÈRES 21 JUIN 1959

SYNERGIE

...et toute la gamme des produits de toilette de l'homme d'action 1959.

les produits de toilette qui ont été élaborés d'après une vaste enquête effectuée auprès des hommes (voir l'Express du 2 Avril)

H pour homme

NUITS CHAUDES, DRAPS LÉGERS

DORMIRIEZ-VOUS avec un poids de trois kilos sur le corps ? Non. Pourtant c'est à peu près ce que pesaient les draps de nos grand-mères qui choisissaient toujours la toile la plus lourde, croyant ainsi acheter la plus solide. Nous-mêmes, dès les premières vraies chaleurs, nous nous plaignons souvent de ne pouvoir pas même supporter un drap pour dormir. En fait, les Françaises, qui achètent rituellement leur « blanc » en janvier, oublient que les draps sont faits pour

DEUX FOIS PLUS LÉGER QU'UN DRAP CLASSIQUE
Le métis léger « spécial machine à laver »

servir aussi l'été. Heureusement, les fabricants y ont pensé pour elles et les progrès accomplis pour alléger les toiles à draps sont spectaculaires.

Un lit bien frais

Voici un an déjà que la grande marque française Agalys a lancé cette nouveauté révolutionnaire : le lin et

EN MÉTIS ET IMPRIMÉ
« Fontenay » (Agalys), bouquet des champs sur fond blanc

le métis léger. Toutes les femmes connaissaient déjà les draps de coton, mais beaucoup sont traditionnellement attachées au lin, plus « riche » d'aspect et plus résistant. Un procédé moderne a permis d'obtenir une fibre de lin plus fine, mais tout aussi résistante. Le lin et le métis léger concilient ainsi la tradition, la qualité, le goût du beau et les impératifs de la vie moderne.

Dès le départ, les draps légers Agalys ont remporté un immense succès. Succès facile à expliquer puisqu'ils répondent à des besoins réels :

● POUR LES NUITS CHAUDES : ils font les lits frais et toujours impeccables.

● POUR LES VACANCES : ils ne surchargent plus les bagages de ceux qui ont loué une maison et qui doivent emporter leur linge.

● POUR LE MOIS D'AOUT : quand les blanchisseurs prennent leurs vacances sans nous, la légèreté de ces draps permet de les laver dans une machine à laver et de les faire sécher rapidement sur n'importe quel séchoir.

● POUR LES PETITS APPARTEMENTS : leur faible encombrement fait gagner de la place dans les placards les plus exigus.

Cependant, c'est dans le domaine de la couleur — et Dieu sait si le blanc nous en fai. voir aujourd'hui de toutes les couleurs — que le lin est inimitable. Prenant facilement à la teinture, il permet de raffiner et de multiplier à l'infini les coloris qu'il adopte. Subtil dans les pastels, il est somptueux dans les tons lumineux.

Un vrai décor

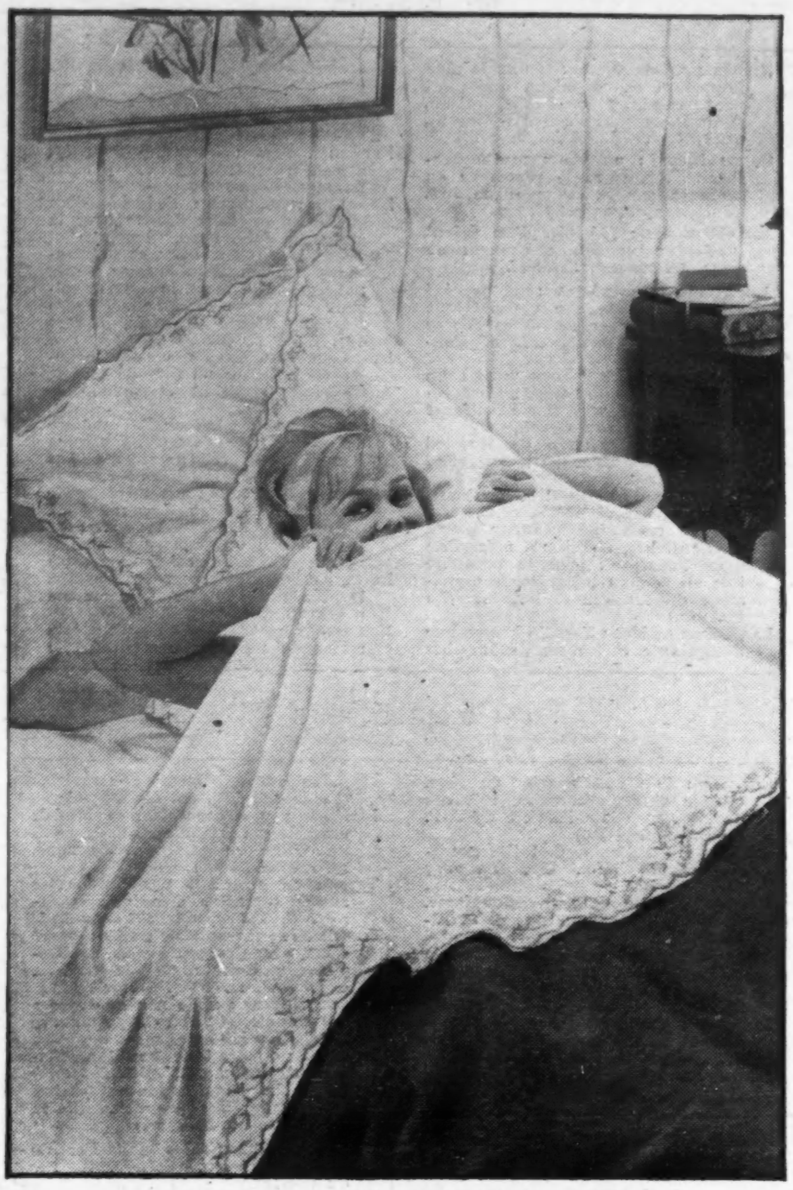
Jadis réservée aux précieux draps de soie qui, dans les familles riches, servaient trois ou quatre fois par génération pour les « visites de naissance », la couleur, de nos jours, n'est plus un luxe. Ce n'est plus pour « parader » que l'on se couche en rose ou en bleu, mais pour sa petite satisfaction personnelle. En été, ce plaisir esthétique devient presque une nécessité quand les maris sont seuls à la maison. Il y a bien peu de chances pour qu'ils consentent seulement à « baptiser » leur lit. Les draps de couleur, eux, sauvent tout. Même froissés, ils sont gais. Même sans dessus de lit, ils n'ont jamais le côté un peu indécent du blanc à l'air libre, et les « maris célibataires » rentrent le soir chez eux avec plus de plaisir.

C'est en 1954 que la couleur gagna ses premières victoires avec des ciels, des roses bonbon, des verts nil encore timides et quelques pois, fleurettes et rayures qui parurent alors des audaces. En 1959, c'est un véritable triomphe que la couleur a remporté.

La grande marque « 600 », spécialiste des draps fins et jeunes, a vu ses ventes « couleur » atteindre 60 % de sa production. Dans ses ateliers, comme dans ceux d'Agalys, des artistes spécialisés travaillent sans relâche à créer des modèles qui s'harmoniseront avec chaque style d'intérieur. On peut voir actuellement au Salon des Artistes décorateurs quelques-unes de leurs très belles réalisations.

En fait, Agalys cherche non seulement à sortir des sentiers battus, mais aussi à être toujours dans le « courant ». Très au fait de la couture et de la mode, il est le premier à lancer des draps capucine ou framboise qui rehaussent le teint, des draps parme ou des torchons « anis », couleur de l'été 59. Il vient même de mettre au point deux nouveautés de grand style :

● L'IMPRESSION BLANCHE SUR FOND COULEUR, très joli « trompe-l'œil » et en somme, traduction moderne de la broderie, passe-temps favori des dames de jadis, aujourd'hui détrônée par la télévision.



« MUGUETTE » (« VANTONA » - AGALYS) AVEC VOLANT ET MOTIF
En broderie anglaise sur fond « 600 » longfibre.

● LA BRODERIE ANGLAISE : beaucoup plus précieuse, c'est une vraie broderie, spécialité de la maison Vantona. Elle est exécutée sur des métiers spéciaux et par des ouvrières de grande compétence. La broderie, traitée à plat ou en volants, est ensuite appliquée sur des draps qui ont, soit la garantie Agalys (lin), soit la garantie « 600 » (coton).

Et la qualité ?

Qu'est-ce donc qu'une garantie de ce genre ? Nos mères, elles, choisissaient leurs draps en palpant la toile ; aujourd'hui nous sommes sans doute expertes, mais l'apparition des marques autant que des labels de qualité nous a ôté bien des soucis.

Les marques ont gagné la confiance de la clientèle en faisant connaitre ces avantages de qualité que présente chacun de leurs articles. Et pour reprendre notre exemple, si les acheteuses ignorent parfois que la marque Agalys est une des productions des Etablissements Agache, qui sont plus que centenaires, elles savent l'essentiel : chaque paire de draps Agalys qu'elles achètent a bénéficié de 17 contrôles rigoureux en cours de fabrication. Ce qui représente la mise en œuvre de moyens techniques puissants et de laboratoires de vérification et d'études ultra-modernes.

La perfection technique atteinte, la création peut donner libre cours à la fantaisie, en toute sécurité. Et la maîtresse de maison n'a plus qu'à harmoniser les parures de son lit à la décoration de sa chambre. Détail qui a son importance, si l'on songe qu'au moins un tiers de la vie humaine se passe dans un lit.

(Photos Claude Anger.)

EN PUR FIL LÉGER ET « TROMPE-L'ŒIL »
« Epis » blancs sur fond parme, capucine ou framboise

Ce reportage est présenté par les Etablissements Agache, 12, rue du Vieux-Faubourg à Lille.

A voir, écouter, lire, savoir...

● cinéma

Hiroshima, mon amour : le film le plus important de la saison mais qui peut conduire à l'exaspération. (Voir la critique de Denis Vincent, page 36.) (*Vendôme, George-V.*)

Orfeu Negro : un vieux mythe ressuscité à travers le reportage en couleurs sur le carnaval de Rio. (*Marignan, Français.*)

Les 400 Coups : l'histoire d'un enfant inadapté; un film qui vient du cœur. (*Marivaux, Colisée.*)

Aventures fantastiques : un procédé fabuleux donne une vie poétique aux personnages de Jules Verne (*Broadway, Cinéma d'Essai Caumartin.*)

Les chemins de la haute ville : un film anglais audacieux et libre. Simone Signoret y est une amoureuse émouvante. (*Lord Byron.*)

Rio Bravo : un western de Howard Hawks qui vous emporte au grand galop. (*Elysées Cinéma.*)

Goha : un conte oriental en couleurs, humoristique et poétique. Un film qui ne ressemble à aucun autre. (*Agriculteurs, Ursulines, v. arabe.*)

Ivan le Terrible : pour la première fois en version intégrale, le monument d'Eisenstein (3 heures). (*La Pagode.*)

La Blonde et Moi : Tashlin brosse une désopilante caricature des mythes américains; avec Jayne Mansfield. (*Quartier Latin.*)

Tueurs de Dames : Alec Guinness assassine avec humour. (*Studio République.*)

Faibles Femmes : beaucoup de goût, d'entrain et trois jolies (jeunes) femmes. (*Domremy.*)

L'Homme tranquille : l'odyssée d'un champion de boxe décrite avec la sûreté de John Ford. (*Acacias.*)

Au Seuil de la Vie, Les Fraises sauvages, Le Septième Sceau : de la naissance à la mort, les quatre saisons d'Ingmar Bergman. (*Studio Raspail, Studio Publicis, Studio* 43).

Les Cousins : une « vie de bohème 59 », le second film de Claude Chabrol, imparfait et savoureux. (*Raimu.*)

Les Amants : la plus vieille histoire du monde racontée par un homme jeune et heureux qui n'a pas peur des images. (*Plaza.*)

La Grande Illusion : un message de fraternité. (*Suffren, Lecourbe.*)

Les Rendez-vous du Diable : dans le cratère des volcans « comme si vous y étiez ». (*Royal Haussmann.*)

Le Cuirassé Potemkine : d'Eisenstein, le plus grand classique du cinéma russe. (*Studio Bertrand.*)

Mon Oncle : Tati fait en pointillé la satire du modernisme. (*Marbeuf.*)

● télévision

Jeudi 18 juin a 20 h. 35 : « Vol de Nuit ». Pierre Badel mettra en scène l'œuvre célèbre de Saint-Exupéry.

Vendredi 19 juin a 22 h. 30 : « Concert de l'Orchestre National », L'Orchestre National de la R.T.F., qui vient de rentrer d'une tournée en U.R.S.S., interprétera, sous la direction d'André Cluytens, le « Premier concerto pour piano » de Tchaïkowsky avec le concours du grand pianiste soviétique Emile Guillels.

Dimanche 21 juin a 15 h. : « Meeting aérien du Bourget ».

Lundi 22 juin a 21 h. 55 : « Les mystères de la vie ». Jean-Marie Coldefy et Etienne Lalou posent les éternelles et passionnantes questions : « A quand remonte l'apparition du premier être vivant sur la terre ? Existe-t-il un chaînon intermédiaire entre le singe et l'homme ? »

Mardi 23 juin a 20 h. 35 : « Le Mouchoir rouge ». Jean Prat réalisera cette émission dramatique écrite par Jean-Louis Curtis d'après une nouvelle de Gobineau.

Mercredi 24 juin a 20 h. 35 : « La vie des animaux », émission de Frédéric Rossif.

● siné-sélection

« Excusez-nous, mais nous sommes obligés d'interrompre notre émission quelques instants... »

● concerts

Jeudi 25 juin a 21 h. : la « Suite lyrique » d'Alban Berg, une des plus belles partitions de la musique contemporaine, sera interprétée par le Quatuor Parrenin. Au même programme, les « Visions de l'Amen » d'Olivier Messiaen. (*Ecole Normale de Musique.*)

Mardi 30 juin a 21 h. : dernier concert donné par le Groupe de Recherches Musicales R.T.F. avec des œuvres de musique concrète et électronique. (*Salle Gaveau.*)

FESTIVAL DE LYON

Du 26 au 30 juin : représentations de « La Belle Hélène », d'Offenbach. (*Théâtre romain de Fourvière.*)

● expositions

Chagall : le grand imagier du rêve. (*Musée d'Arts décoratifs*, 107, *rue de Rivoli.*) (Voir l'article de J.-F. Chabrun page 39.)

Chardin : une dizaine de toiles exceptionnelles. (*Heim*, 109, *faubourg Saint-Honoré.*)

Monet: actualité de l'impressionnisme. (*Durand-Ruel*, 37, *avenue de Friedland.*)

Villon : des gravures de la classe de celles de Rembrandt ou de Goya. (*Bibliothèque Nationale, Galerie Mazarine*, 58, *rue de Richelieu.*)

Lipchitz : 40 ans de sculpture moderne. (*Musée d'Art moderne*, 11, *avenue de Président-Wilson.*)

Germaine Richier : de nouvelles, étranges et fascinantes sculptures polychromes. (Dernière semaine.) (*Grenzevault*, 9, *av. Matignon.*)

Lanskoy : une conception à la fois musclée et harmonieuse de la peinture (dernière semaine). (*Cazenave*, 12, *rue de Berri.*)

Tatin : un « naïf » pas comme les autres (dernière semaine). (*Galerie A G*, 32, *rue de l'Université.*)

Subes: de la ferronnerie comme œuvre d'art, avec les tapisseries de Despierre et Rohner. (*Musée Galliéra, avenue Pierre-Ier-de-Serbie.*)

Yvonne Mottet : un « néo-classique » qui compte. (*Galerie* 140, *faubourg Saint-Honoré.*)

Le Moal : abstrait de bon ton. (*Galerie de France*, 3, *fg St-Honoré.*)

Duthoo : des compositions abstraites d'une singulière grandeur. (*Ariel*, 1, *avenue de Messine.*)

Eakin : les harmonies nouvelles du monde nouveau. (*Colisée*, 40, *rue du Colisée.*)

Mathieu : automatisme heureusement dirigé. Gouaches. (*Dubourg*, 126, *bd Haussmann.*)

Luce : une époque néo-impressionniste, 1836-1901. (*Benezit*, 20, *rue de Miromesnil.*)

Vasarely : des tapisseries linéaires d'un style éprouvé. (*La Demeure*, 20, *rue Cambacérès.*)

Palmeiro : rudesse d'une palette espagnole et goût français de la composition. (*Drouet*, 104, *faubourg Saint-Honoré.*)

Seiler : un très grand « compositeur » de tableaux. (*Roques*, 92, *boulevard Raspail.*)

Kœnig : plénitude et dépouillement de toiles peintes dans l'esprit de certaines périodes orientales. (*Arnaud*, 34, *rue du Four.*)

Chelimsky : un lyrique à la recherche de la rigueur. (*Jeanne Bucher*, 9 *ter, boulevard du Montparnasse.*)

Klein : après les panneaux, les bas-reliefs monochromes. (*Iris Clerc*, 3, *rue des Beaux-Arts.*)

Iene : romantisme remis à l'honneur. (*Galerie Furstenberg*, 4, *rue Furstenberg.*)

Shedlin : un remarquable « analyste » du paysage et des objets. (*Galerie Saint-Placide*, 41, *r. Saint-Placide.*)

● théâtre

Spectacle Jean Tardieu : très intéressante tentative de théâtre expérimental par Jacques Polieri (voir la critique de Robert Kanters, page 38). (*Alliance Française.*)

Oncle Vania : Sacha Pitoëff sur les traces de son père. Une belle et émouvante représentation. (*Studio des Champs-Elysées.*)

Les Mal-Aimés : tragédie de la pitié dans un cadre bourgeois. (*Comédie-Française, salle Luxembourg.*)

Paris qui rit, Paris qui pleure : un des meilleurs spectacles de la Compagnie du mime Marceau : la poésie de Paris à la manière de René Clair. (*Ambigu.*)

Tueur sans gage : Ionesco médite sur le problème du mal. (*Récamier.*)

Tchin-Tchin : une bonne soirée (*Poche-Montparnasse.*)

L'Hurluberlu : Alceste 1959 ou le « Réactionnaire amoureux ». Un Anouilh drôle et douloureux. (*Comédie des Champs-Elysées.*).

La Vie Parisienne : le Paris d'Offenbach et des demi-mondaines, déchaîné par la Compagnie Renaud-Barrault. (*Palais-Royal.*)

● dimanche

Voici une suggestion de randonnée dominicale :

Paris-Ouest : porte de Neuilly. Au rond-point de la Défense prendre la N. 192 jusqu'à La Frette, puis gagner Andrésy par la D. 48. A Andrésy se diriger sur Chanteloup et là, prendre la direction de Pissefontaine puis de Cheverchemont pour parcourir ainsi les « Hauteurs de l'Hautil ». A Cheverchemont le « chemin des Beaux-Regards » permet de découvrir un vaste panorama sur la vallée de la Seine. De Cheverchemont continuer la route de crête en prenant la D. 2 jusqu'à Hautil, puis la D. 22 jusqu'à Boisemont, enfin la N. 322 jusqu'à Meulan.

A Meulan, emprunter la N. 190 jusqu'à Limay, puis la N. 183 jusqu'à Magny-en-Vexin (église, vieux quartiers) d'où l'on descend ensuite la jolie vallée de l'Aubette (D. 86). A Ambleville, visiter le château et faire un petit crochet par Ormeville. Continuer la vallée de l'Aubette jusqu'à Bray-Lu. A Bray-Lu prendre la D. 5 pour atteindre La Roche-Guyon (sur la place du village halles du XVIIIe et jolie fontaine Louis XV). Emprunter ensuite la N. 313 pour arriver à Vétheuil, dont l'église contient d'intéressantes statues polychromes.

● occasions

Je propose

- 4 CV **Renault** 1955. Moteur, freins, radiat., embrayage, 2 pneus neufs. 220.000 frs. Visible le samedi, garage Bourgeois, 156, rue Marcadet. Mon. 34-42.
- **Machine a tricoter** « Knittax, médaille d'or », 45.000 fr. (neuf 65.900). Téléphoner entre 19 h. 30 et 21 h. à GAL. 14-27.
- **Beau bahut** ancien, bon état, 2 portes. Tél. NORD 37-79 ou VOL 80-43, M. Brandchaft.
- **Moto Jawa** 250 cc. 1952, 33.000 km. Bon état, accessoires. 40.000 fr. S'adresser au gardien du 14, rue Volney, Paris-2e, ou écrire CORVIN, Lycée de Douai.
- **Frigélux** taille moyenne, modèle récent, aspect et fonctionnement parfaits. 70.000 fr. Tél OPE. 96-17.
- **Vitrine Louis XV**, glace anglaise formant étagère. Tél. MIR. 88-74, M. Klein.

Ce supplément pratique a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Jean-François Chabrun, Djénane Chappat, Martine Fell, André Gobert, Danièle Heymann, Ariane Misrachi, Rosie Maurel, Suzanne et Henriette.
(*Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.*)

AVEZ-VOUS VU
Les nouveaux tissus d'ameublement
au salon des artistes décorateurs
GRAND PALAIS DES CHAMPS-ÉLYSÉES
Porte Clemenceau, de 10 h. à 18 h. 30

GALERIE RENE DROUET
104, Faubourg-Saint-Honoré
PALMEIRO

GALERIE DE FRANCE
3, Faubourg-Saint-Honoré (8e)
LE MOAL
PEINTURES

Galerie ROQUE
92, boulevard Raspail, Paris-6e - LIT. 21-76
SEILER
PEINTURES RECENTES
Du 5 juin au 5 juillet 1959

GALERIE ARNAUD
34, rue du Four - LIT. 40-26
EXPOSITION
JOHN KOENIG

ART VIVANT - 72, bd Raspail
CLAUDE MONET
et le NATURALISME ABSTRAIT

Jacques DUBOURG, 126, bd Haussmann
MATHIEU
GOUACHES RECENTES
Jusqu'au 30 juin

GALERIE LOUISE LEIRIS
47, rue de Monceau, PARIS (8e)
PICASSO
« LES MENINES » 1957
Jusqu'au 27 juin

Galerie André Schoeller Jr
31, rue de Miromesnil - PARIS - ANJ. 16-08
PEINTURES
HOMMAGES A CLAUDE MONET
A partir du 17 juin 1959
AQUARELLES ET GOUACHES
Galerie Saint-Germain
202, boulevard Saint-Germain - PARIS - LIT. 01-87

Gal. Paul Facchetti
17, rue de Lille
Joseph SIMA
Vernissage vendredi 19 juin à 17 heures

22 PEINTRES CHANTES PAR
KATIA GRANOFF
présentés 13, quai de Conti
Juin - Juillet

Adrien MAEGHT, 42, rue du Bac-7e
FERNAND LEGER
« CONTRASTES » - Album de 13 planches
Présentation jeudi 18 juin à 17 heures

GALERIE CHARPENTIER
76, Faubourg-Saint-Honoré
Exposition CENT TABLEAUX de SOUTINE
Vernissage le jeudi 25 juin à 16 heures

« SYNTHESE »
66, boulevard Raspail - LIT. 47-32
ALIX - BOURDIL - J. COUY - DAYEZ
LEROY - LOMBARD - OLSEN - PELAYO
RAVEL - SARTHOU, etc.

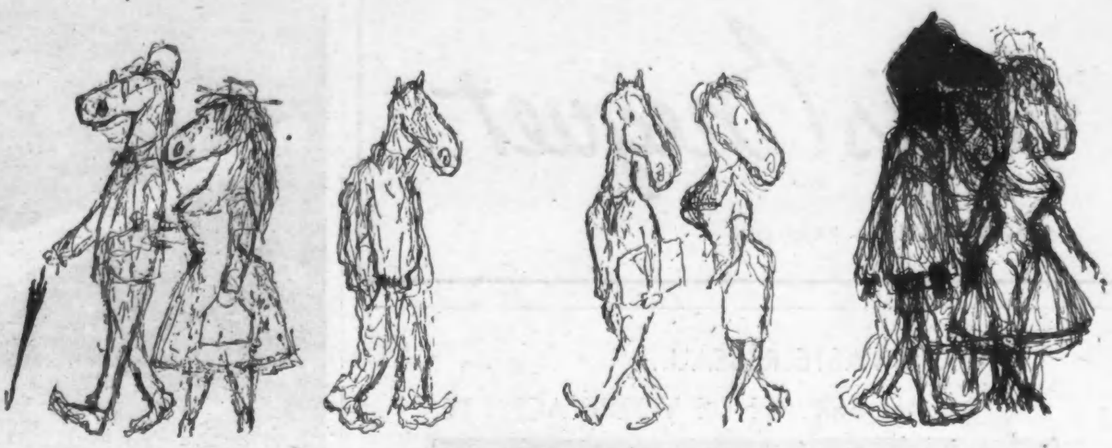
GALERIE MAEGHT
BRAQUE
Œuvres récentes
Vernissage vendredi 19 juin

DENISE RENE - 124, rue La Boétie
Michel SEUPHOR
Vernissage 19 juin

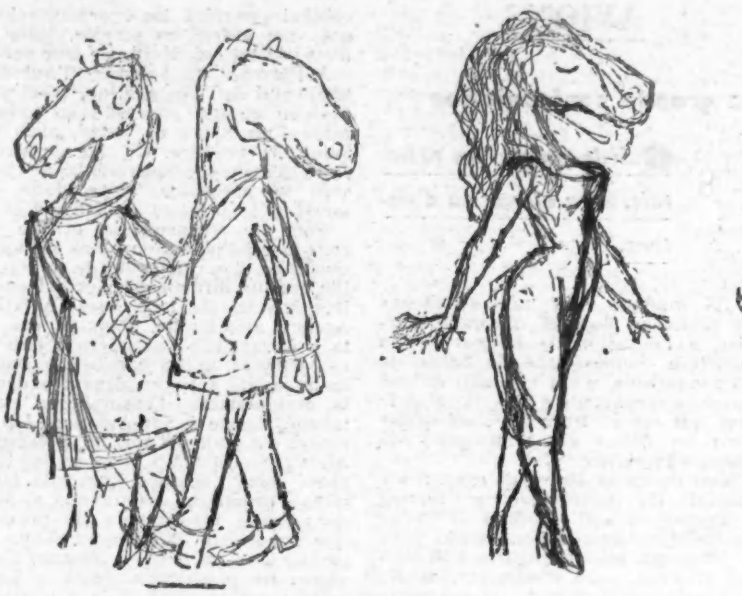
TIM A CHEVAL

La Fête Mondiale du cheval se déroule cette semaine au Parc des Princes. Onze pays parmi lesquels, pour la première fois, l'Union soviétique, participent aux épreuves sportives de jumping et de concours hippiques auxquelles s'ajoutent chaque soir de grandes parades de cavalerie et de musique.

Tim a eu une conversation avec quelques-uns des chevaux engagés dans la compétition. Voici ce qu'il en a retenu :

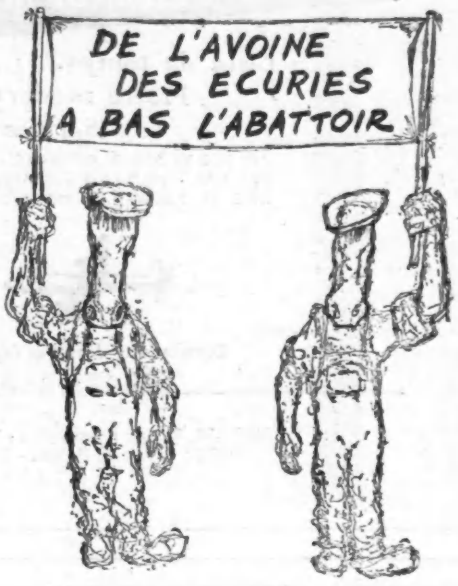


CELLE QUI SORT AVEC UN NOIR



DEJA COUREUR

CHEVAL ARABE



CHEVAUX DE LABOUR

FIEVRE DE CHEVAL

LA FETE DES PERES

CHEVAL DE COURSE

CHEVAL DE BATAILLE

AVIONS

Louis Breguet

24, rue Georges-Bizet - PARIS (16e)

UN VASTE RÉSEAU...
...AU SERVICE DE VOTRE ACTIVITÉ

ALITALIA
Ligne de la Courtoisie

Gain de temps,
Flotte moderne,
Service de qualité,

AFRIQUE DU SUD ET ORIENTALE - ARGENTINE - BRESIL
URUGUAY - ETATS-UNIS - GRANDE-BRETAGNE - ITALIE
INDE ET PAKISTAN - MOYEN-ORIENT - VENEZUELA

Consultez votre Agence de Voyage ou
ALITALIA

PARIS : 30, Rue du 4-Septembre - Tél. : RIC. 45-59
NICE : 2, Rue de Paradis - Tél. : 899.53

LE BOEING 707.
Paris-New York : 10 heures.

AVIONS

La grande confrontation

● ***Si le public les achetait, il en aurait vu d'autres.***

LES quelque cent mille visiteurs venus au Bourget dimanche dernier, à l'occasion de la journée de l'aviation commerciale du Salon de l'Aéronautique, n'ont recueilli qu'une image approximative de la grande mue qui est en train de s'accomplir dans les flottes des compagnies de transports aériens.

Sans doute on -ils vu un exemplaire spécial du quadriréacteur Boeing « Stratoliner » (Colombine IV) venu au Bourget apparemment moins pour le Salon que pour permettre à M. Herter et à sa suite d'effectuer, si les circonstances l'exigent, un spectaculaire départ de Genève. La « Caravelle » de Sud-Aviation, première de série livrée à Air France, a remporté un légitime succès. Les Tupolev 104 B et Illiouchine 18, soviétiques, ont sans doute été les vedettes du jour. Mais on ne peut prétendre que cette présentation assez disparate ait permis la grande confrontation à laquelle on s'attendait dans le cadre de ce 23e Salon de l'Aéronautique.

En fait, les constructeurs étrangers n'ont pas boudé le Salon. Mais ils sont engagés dans une concurrence très âpre, exigeant des prototypes et têtes de série une utilisation serrée. Ces essais intensifs n'ont pas permis de distraire des appareils pour une exposition destinée avant tout au grand public. Sans doute on espère que celui-ci remplira les énormes avions qui vont entrer en service. Mais ce n'est pas lui qui décide de leur achat.

A l'inverse du Salon de l'Automobile, celui de l'Aéronautique n'est pas, sauf en ce qui concerne les avions privés, un Salon de vente, mais un Salon le prestige. Or, les constructeurs d'avions commerciaux ne peuvent se permettre, à ce stade, de sacrifier le prestige à l'efficacité.

Pour le moment, le critère de celle-ci est l'obtention, dans quelques semaines, des certificats de navigabilité rendue difficile par les exigences très strictes de la Federal Aviation Agency américaine. Dans le cas de la « Caravelle », première à obtenir ce certificat, le test consiste en outre, maintenant, à livrer dans les délais la cinquantaine d'exemplaires commandés ferme à Sud-Aviation. L'opération est, *aujourd'hui*, bien engagée. Air France et S.A.S. disposeront chacune, dans quelques jours, de leurs quatre premières « Caravelle ». Mais ce premier résultat n'a été possible que grâce à un effort dont même les techniciens ont peine à mesurer l'ampleur. La production de la « Caravelle » est une opération à la limite — à la limite supérieure, s'entend — d'une industrie aéronautique comme la nôtre. Sans Georges Hereil et son équipe, il est peu probable que cette opération aurait pu être menée à bien.

La partie n'est pas gagnée pour autant. L'industrie aéronautique est particulièrement ingrate. Elle s'attaque, dans le domaine civil, à un marché relativement très restreint, où les clients sont — légitimement — exigeants, leurs desiderata changeant quasiment à vue d'œil à mesure que la technique évolue en fonction des progrès suivant les commandes de l'aviation militaire.

Malgré les lacunes du Salon, il est intéressant, à l'occasion de celui-ci, de faire le point de cette évolution

GÉNÉRALE AÉRONAUTIQUE MARCEL DASSAULT

Comme les Passagers
d'AIR FRANCE
et du S.A.S.
volez dès aujourd'hui
sur l'avion de demain

CARAVELLE

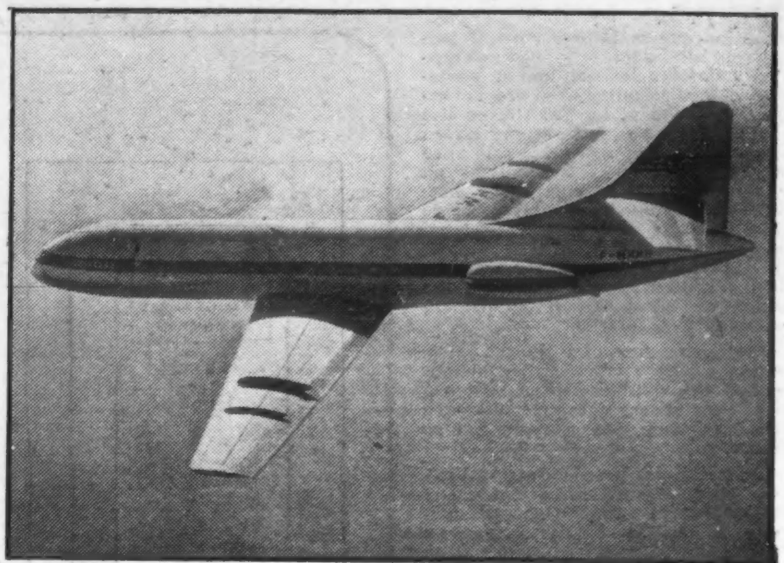
SUD AVIATION

37, bd de Montmorency - PARIS (16e) - Tél. BAG. 84-00
Sud Aviation Corp. 500 Fifth Av. - New-York 36 N.Y. USA

CARAVELLE - marque déposée propriété de SUD-AVIATION

(A.D.P.)

LE TUPOLEV 104
Paris-Moscou : 3 h. 15.



(Sud-Av.)

LA CARAVELLE
Paris-Rome : 2 heures.

et de montrer que, quels que soient les efforts de l'industrie aéronautique, l'ouverture du difficile marché civil n'est pas suffisante pour lui permettre de résoudre l'impossible problème du maintien de son niveau actuel d'activité.

Le marché est saturé

L'opération de renouvellement de la flotte de long-courriers commerciaux a été lancée dès la fin de 1955. Deux types d'appareils se partagèrent la faveur de la clientèle : le Boeing 707 « Stratoliner » et le Douglas D.C.8. Dans les dernières semaines de 1955, 174 de ces énormes avions furent commandés. A ces achats initiaux ne s'ajoutèrent que 58 exemplaires en 1956, 53 exemplaires en 1957 et 14 exemplaires seulement l'an dernier.

Au moment où la série de ces appareils débouche, on peut parler d'*une saturation pratique du marché.* Des commandes complémentaires interviendront sans doute, qui permettront de continuer la production à un rythme extrêmement ralenti, au cours de la prochaine décennie. Mais, en ce qui concerne les avions de première ligne, et *pour une période d'environ dix ans*, les choix sont définitivement faits et les engagements pris par les compagnies sont tels, par rapport à leur situation financière, que le lancement d'une nouvelle série d'avions lourds subsoniques paraît inconcevable. Les Britanniques, ayant acheté comme nous des Boeing, se sont lancés, avec la construction du Vickers VC 10, qui ne sortira qu'en 1963, dans une opération financière sans issue. Les Russes, bien entendu, développent leurs propres long-courriers. Il n'est pas certain qu'ils arrêtent définitivement leur choix sur le quadriturbopropulseur Tupolev 114, actuellement le plus gros avion commercial du monde. La mise au point de cette machine devrait poser des problèmes si difficiles qu'on s'attend à voir un jour apparaître un appareil à réaction subsonique lourd dont les caractéristiques, sinon les performances, surclasseraient celles des Boeing 707 et Douglas D.C.8.

Donc, sur le plan des long-courriers, la situation est pratiquement engagée en totalité. Il est intéressant que Boeing comme Douglas considèrent que l'opération a été beaucoup plus coûteuse que ne l'avaient laissé prévoir leurs premières estimations. Ces deux grands constructeurs s'estimeront heureux s'ils peuvent équilibrer les opérations 707 et D.C.8.

Douglas contre Caravelle

Dans le domaine des moyen-courriers à long rayon d'action, c'est-à-dire des avions non transatlantiques conçus pour des liaisons comme les vols directs entre l'Europe occidentale et le Moyen et le Proche-Orient, la situation est loin d'être aussi favorable. De Havilland, constructeur britannique, n'a réussi à vendre ferme que 33 de ses « Comet IV » et ne peut espérer améliorer ce chiffre qu'avec des pays dont le choix sera orienté plus par l'état de la balance des comptes avec la Grande-Bretagne que par des raisons techniques. La situation de de Havilland paraît inextricable. Boeing n'a pas vendu 50 de ses quadriréacteurs du type 720. Convair, de son côté, a placé moins de 80 exemplaires de son quadriréacteur type 880/600. Enfin, le statut du quadriréacteur Tupolev 110 soviétique est incertain. Les achats d'avions de ce type marquent sérieusement le pas.

Le premier souci des compagnies paraît être de bien employer les quadriréacteurs lourds. Les chances des moyen-courriers à long rayon d'action sont réduites d'autant.

La « Caravelle » appartient à une catégorie conçue pour des liaisons plus courtes. Elle s'est heurtée longtemps à la concurrence des quadriturbopropulseurs : le Lockheed « Electre » américain et le Vickers « Vanguard » britannique. Mais la formule des quadriturbopropulseurs ne paraît plus en cours auprès des compagnies aériennes. Le fait que Douglas vienne d'annoncer le lancement commercial du quadriréacteur moyen-courrier D.C.9 tend à prouver que la « Caravelle » devra désormais se mesurer exclusivement à des avions à réaction. On note que, sur le plan de la capacité, constructeurs britanniques et américains s'arrêtent, après avoir beaucoup modifié leurs projets, à des volumes sensiblement identiques à celui de la « Caravelle ».

Bien entendu, avec des moteurs plus évolués, on doit arriver à construire des appareils de série plus rapides, ayant un plus grand rayon d'action et des caractéristiques économiques plus favorables que celles de la « Caravelle » qui sortent actuellement en série. L'avantage principal du biréacteur français est d'être livrable à bref délai (1960 pour les commandes passées maintenant). Dans la mesure où certaines compagnies, pressées par des concurrents mieux équipés, peuvent être amenées, pour se défendre, à donner la préférence à un avion rapidement disponible et dont les qualités de confort n'ont pas été surpassées, le risque pris par les pouvoirs publics de lancer la construction de cent « Caravelle », alors que cinquante appareils seulement sont commandés ferme, peut s'expliquer.

On notera que les deux concurrents directs de l'appareil français : D.C.9 et 121, ne sont livrables qu'en 1963 et 1964. Le chiffre indiqué pour que la production des « Caravelle » soit rentable est de cent cinquante appareils. Mais le prestige donné à la France par cette réalisation et le fait qu'elle occupe environ le quart de notre main-d'œuvre aéronautique, constituent des facteurs positifs difficiles à chiffrer.

Notons, pour mémoire, qu'en dehors de leur Tupolev 104, biréacteur qui, même dans sa version B, présentée au Bourget, ne peut se comparer (confort, économie) à la « Caravelle », les Soviétiques produisent pour le moment des quadriturbopropulseurs (Il 18 « Moskva », présenté au Bourget, et An 10 « Ukraina ») qui seront opposés à notre biréacteur.

La reconversion nécessaire

Les matériels que nous venons d'évoquer sont ceux de première ligne. De très loin, ils doivent absorber, à eux seuls, la majeure partie des investissements de l'industrie des transports aériens. Au-dessus de la « Caravelle », on peut estimer que le problème de remplacement du D.C.3 n'a toujours pas été résolu d'une manière qui ait rallié massivement les suffrages des utilisateurs. L'apparition de nouvelles turbines de moyenne puissance peut changer les données de ce problème.

Ici, nous sommes bien placés, à

→

VU PAR LE VOYAGEUR

● **En 1947, New York-Paris prenait 20 heures en D.C.4 ou Constellation et 14 heures en sens inverse. L'an prochain, il faudra 7 et 9 heures en Intercontinental ou D.C.8 pour couvrir le même trajet. Les départs seront aménagés en fonction des fuseaux horaires, de façon à permettre au voyageur de traiter une affaire à 6.000 kilomètres de son bureau en 30 heures de temps, voyage compris. Les avions feront chaque jour un aller et retour complet. Le Convair 600 assurera trois voyages en 24 heures à plus de 1.000 kilomètres à l'heure.**

● **Sur Paris-Moscou, le TU. 104 met 3 h. 15, alors que le même trajet prend 12 heures en D.C.3 ou IL.4.**

● **Rome est à deux heures de Paris en « Caravelle », alors que le parcours en D.C.4 dépassait 6 heures en 1947.**

● **La différence est moins sensible sur les petites distances. Il fallait 1 h. 15 en D.C.3 pour aller de Paris à Londres. Le mois prochain, en « Caravelle », 50 minutes suffiront.**

● **Les tarifs ne seront pas majorés sur les lignes européennes, mais l'aller et retour Paris-New York subira une légère augmentation de 15 à 20 dollars. L'avènement des multiréacteurs n'a pas d'incidence sur le prix du billet, mais sur la disposition des places de transport. La vitesse réduisant la durée du voyage, le passager exige moins de confort. On prévoit déjà l'éclatement de la classe touriste au profit de la classe économique, meilleur marché.**

● **Un problème, celui du « personnel navigant commercial », préoccupe l'ensemble des compagnies. La cadence de travail des hôtesses et stewards évolue en fonction de la vitesse et du nombre de passagers transportés. Sur Paris-Londres en « Caravelle », 76 convives devront déjeuner en un temps record. On étudie des tables roulantes du type « cantine », assurant la distribution des plateaux dans le couloir.**

● **En février, l'avion qui décolle de Dakar par 30° de chaleur atterrit 5 heures plus tard à Orly sur la piste enneigée. On se demande quelles seront les réactions des passagers devant les brusques variations de température, dues aux changements de climat.**

condition que sa fabrication soit lancée très vite, avec le « Super-Broussard » de Max Holste, dont le prototype va être rééquipé avec des Turbomeca « Bestan ». La pénétration des lignes courtes par le transport aérien pourra s'effectuer soit grâce à la mise en ligne d'appareils à décollage ou atterrissage courts, comme le Bréguet 941, formule la plus avancée de son espèce sur le plan mondial et qui exige une exploitation très rapide, soit grâce aux hélicoptères à turbines. Mais ces derniers n'ont pas encore atteint un stade de développement économique suffisant.

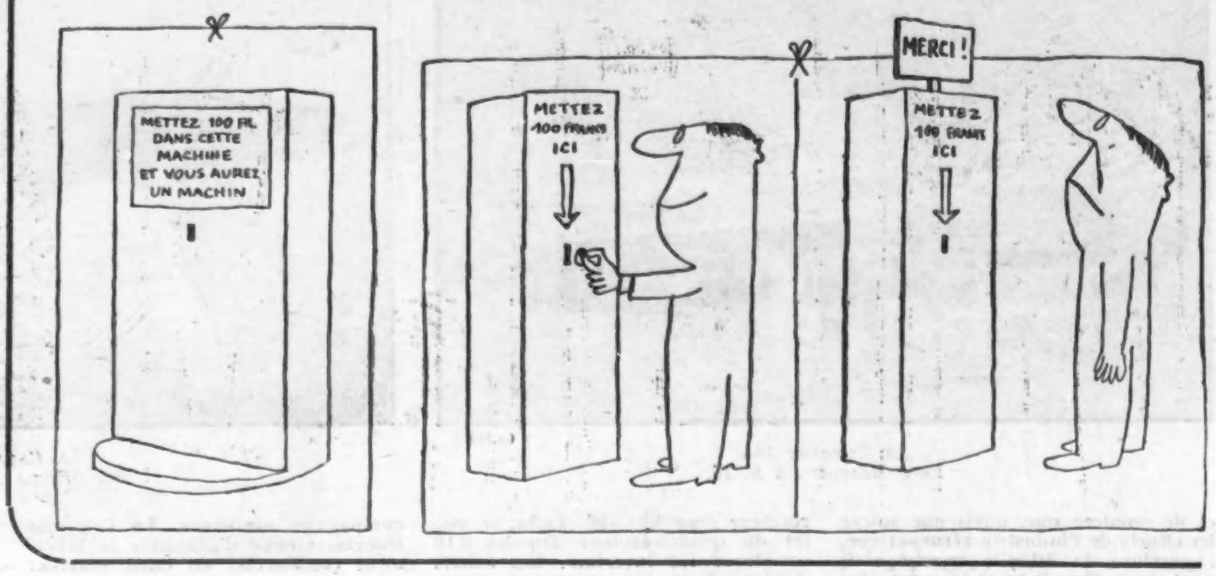
Quant aux formules de décollage vertical (genre « Hovercraft » britannique), elles commencent seulement à déboucher et exigent une puissance très importante par rapport à leur charge utile.

Telles sont les perspectives — limitées — qui s'ouvrent à l'industrie aéronautique mondiale en ce qui concerne la fabrication des avions de transport commerciaux au moment où les fastes du 23e Salon n'arrivent pas à dissimuler les symptômes d'une crise ne pouvant se résoudre que par la reconversion d'une partie des activités de l'industrie. Eu égard aux dimensions de celle-ci, les problèmes posés par cette reconversion sont d'ailleurs plus sérieux aux U.S.A., en U.R.S.S. et en Grande-Bretagne, qu'ils ne le sont chez nous.

JEAN-MARIE RICHE.

ÉLECTRO

Après Electrama voici quelques suggestions



AUTO-MATH

Victoire sur la paperasse

● ***Les machines n'ont pas besoin de s'interrompre pour boire le café, mais elles ne savent que ce que les hommes leur enseignent.***

Sous le patronage de l'Unesco, deux mille mathématiciens et ingénieurs de vingt-trois pays confrontent actuellement à Paris leur toute jeune expérience des « cerveaux électroniques ».

Pour illustrer cette conférence, l'exposition « Automath 59 », présente au Grand-Palais des Champs-Elysées, plusieurs types de ces machines dont les possibilités sont encore mal connues, même de ceux qui les « éduquent ».

Cependant ils leur ont déjà appris à calculer un profil d'aile d'avion et un barrage hydroélectrique, un diagnostic médical et l'organisation la meilleure de n'importe quelle entreprise humaine.

Ces machines « à penser » savent déjà commander des machines-outils, gérer de grandes firmes commerciales et en tenir les comptes.

C'est dans cette dernière activité qu'elles font leur plus visible apparition dans notre société. En voici un exemple :

LE 31 mars dernier, à 21 heures, une procession de quatorze camions déposait, rue de la Victoire, trente et un coffres métalliques de couleur grise, pesant au total 22 tonnes et contenant un très complexe appareillage électro-magnétique, dont le montage avait demandé, à une équipe de spécialistes d'une usine de Corbeil-Essonnes, plusieurs mois d'un minutieux et patient labeur.

Pour recevoir ce précieux ensemble de machines, le conserver à l'abri des poussières et des variations de température, la banque qui en prenait livraison — le Crédit Industriel et Commercial — avait aménagé et climatisé une salle de 300 mètres carrés. Le temps de parachever l'installation, les interconnexions, les vérifications et les derniers essais, le premier ordinateur géant IBM 705, entièrement construit en France, a commencé à fonctionner ces jours derniers.

Le travail du papier

Ce qui signifie tout simplement l'entrée de l'automation dans les techniques de banque, en France, avec quatre ans de retard seulement sur les Etats-Unis.

C'est en effet en octobre 1955 qu'un article de la revue « Fortune » annonçait la mise en service de la calculatrice électronique « Erma » par la Bank of America de San Francisco. « Erma » (dont le nom signifie Electronic Recording Machine Accounting) est un complexe de 25 tonnes, de 17.000 lampes radio et de 300 kilomètres de fil électrique, qui occupe 370 mètres carrés. Placé en un lieu stratégique de travail d'écriture pour tout le groupe de banques de la Californie, il tient par jour 50.000 comptes de clients, calcule les soldes, contrôle les oppositions, garde en mémoire tous les détails des opérations et remplace ainsi cinquante employés avec une productivité accrue de 80 %.

« Erma » annonçait la « *victoire sur la paperasse* » et laissait préfigurer ainsi le bureau de l'avenir : « *Un lieu relativement tranquille, mais cependant terriblement efficace ; les machines n'ont pas besoin de s'interrompre pour boire le café. Le centre nerveux du bureau de demain comprendra probablement une flotte de machines servies par trois ou quatre*

SAS

Économisez
Temps et argent !

★

...Vous propose
"L'ÉTOILE SCANDINAVE"

SERVICE DE NUIT
PARIS-SCANDINAVIE
à
Tarifs réduits

Exemple : PARIS-COPENHAGUE (A. et R. - 23 jours) Frs 44.960

★

Jusqu'au 19 Juillet, au départ de Stockholm et d'Oslo, survolant les paysages arctiques, SAS organise pour vous de nombreux

VOLS AU SOLEIL DE MINUIT

Les belles vacances en Scandinavie

FIRST OVER THE POLE
SAS
SCANDINAVIAN AIRLINES SYSTEM

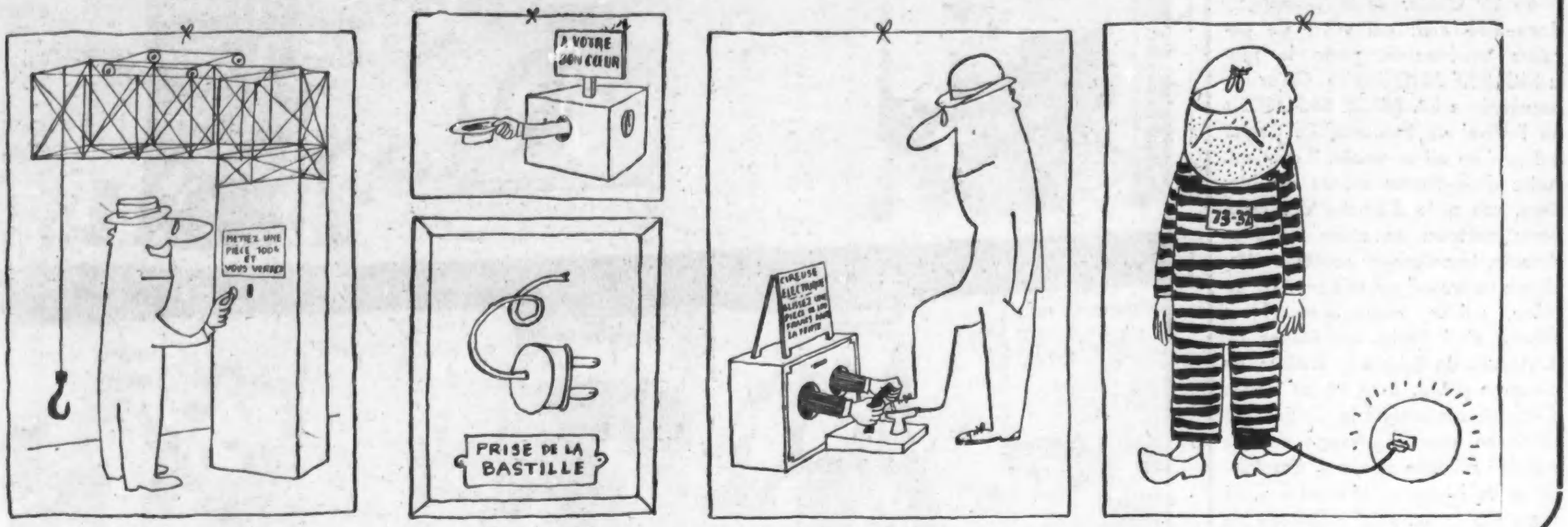
Renseignements et billets :

PARIS - 30, Bd des Capucines - RIC. 53-63
NICE - 3, Avenue Gustave V - Tél. 899-44
LYON - 1, r. Ferrandière - Tél. 37-65-90

ET TOUTES AGENCES DE VOYAGES

SINÉ

pratiques de Siné aux constructeurs français :



personnes et les machines feront tout le travail de papier » (1).

Avec son « 705 », le Crédit Industriel et Commercial n'en est pas encore là. Non plus la Bank of America avec « Erma ».

Pour si efficaces qu'elles soient, ces machines ne pourront jamais faire que ce que les hommes qui en usent leur auront enseigné. Or, la calculatrice électronique de la rue de la Victoire vient tout juste de commencer son âge scolaire.

Elle apprend très vite. Elle sait déjà mettre à jour quotidiennement les « comptes clients », établir des extraits de comptes, des échelles, des listes de débiteurs, des relevés de soldes. Elle saura très bientôt dresser un état descriptif de compte, instantanément, au signal, transmis par des touches sur le tableau de commande. Il lui suffira d'une heure de travail pour analyser et mettre à jour un fichier de 350.000 dossiers-titres, en extraire des relevés par valeur, par client, faire des listes de détachement de coupons, établir des avis d'opération et fournir à la direction toutes les statistiques propres à assurer la meilleure gérance. Une heure aussi pour la mise à jour quotidienne de l'encaisse « portefeuille », des sorties et de leur journalisation.

La machine est certes assez « flexible » pour assurer d'autres services encore. Mais nous arrivons ici au point où l'instrument — méthodes et machines — est en avance sur les données que nous sommes capables de lui fournir. Ce n'est plus la machine, mais l'homme qui doit aller à l'école ou plutôt procéder, dans ses bureaux d'études, à ce *redesign of product and process*, cette « reconception » de l'organisation, tout entière modelée dans une forme nouvelle par le creuset de l'automation.

Une simplification difficile

Les banques anglo-saxonnes se sont mises à l'ouvrage. Leur premier objectif — et le plus spectaculaire — est l'introduction des automatismes électroniques dans les opérations de chèques. Rien n'est actuellement plus artisanal.

Ce chèque barré que vous remettez au guichet de votre banque, entre le temps où le montant en est crédité à votre compte et celui où il est débité au compte du tireur, parcourt un circuit qui le fait passer en chambre de compensation des banquiers. De société à société, les chèques sont échangés non pas individuellement, mais par paquets, ce qui implique, avant et après, beaucoup de manipulations, de classements, d'établissements de bordereaux et d'opérations comptables.

La procédure est lourde, mais souffre difficilement la simplification. Chaque chèque doit en effet parcourir tout le cycle, car il est la seule pièce écrite qui puisse autoriser un mouvement de fonds. Au surplus, chaque étape de ce processus implique la lecture et le relevé d'une certaine combinaison de données que seul le chèque mentionne toutes.

Si l'on veut introduire des automatismes dans ce circuit, il faut donc que les chèques soient porteurs des mêmes indications et moyens d'identification en un langage lisible par des machines et que ce code soit le même pour tous les établissements bancaires en rapport.

C'est à cette normalisation, extrêmement précise, que sont parvenues les associations de banquiers américains et britanniques.

Un processus de travail intégré

Le degré d'automation auquel peut ou doit recourir un établissement bancaire est, dans chaque cas particulier, un problème spécifique posé et résolu en termes de recherche opérationnelle. Comme il comporte plusieurs variables, la solution peut n'être pas aujourd'hui ce qu'elle sera demain, mais, bien entendu, la tendance ne saurait être renversée.

Il faut ici prendre garde de faire un pas avant d'avoir calculé le suivant. La substitution d'un processus de travail intégré à ce qui était la veille une série de travaux très compartimentés exige de longues et minutieuses études. Il peut suffire de laisser subsister une intervention humaine à un stade quelconque pour réduire la vitesse de production de l'ensemble du système à un niveau qui ne justifie plus les dépenses engagées.

Cela ne signifie en aucune façon qu'il soit impossible de procéder par étapes. Les trieuses électroniques de chèques bancaires par exemple sont économiquement viables sans faire nécessairement partie d'un système intégré.

S'il est vrai, comme dit le professeur Guilbaud, que la recherche opérationnelle, faute de s'être étudiée elle-même, ne sait pas exactement ce qu'elle est, ses spécialistes ont, en revanche, si souvent recours, pour leurs calculs complexes, aux « cerveaux électroniques » qu'ils ont éprouvé le besoin d'en définir précisément les conditions d'usage.

« *Le calcul électronique*, disent-ils dans leur langage quelque peu hermétique, *est d'autant plus économiquement profitable que le taux des instructions par rapport aux opérations est plus élevé.* »

Traduisons : il faut que des séries identiques d'opérations simples soient répétées un grand nombre de fois.

Or, tel est précisément le cas de l'activité comptable dans les grandes firmes. Et l'industrie bancaire doit réserver aux grands ordinateurs un accueil d'autant plus favorable que le temps passé à effectuer des additions, des consultations d'archives, des reports d'écritures des milliers de fois répétés, compte pour une part très importante dans ses coûts de production.

A la mesure de leur voracité

L'expansion constante de ses activités rend au surplus la banque très attentive à tout ce qui peut augmenter sa productivité. Enfin, l'usage d'un ordinateur donne à la direction d'un établissement financier le moyen d'une gestion plus souple, d'une information plus rapide, d'une statistique permanente, et elle y trouve des avantages.

Cela dit, il n'est pas besoin d'avoir la tête mathématique et d'aligner des théories d'équations algébriques pour comprendre que des machines comme « Erma », qui a coûté un million de dollars, ou l'IBM 705 qui vaut près d'un milliard de francs, ne sont valablement utilisables qu'au niveau des grands ensembles. Il faut, pour justifier leurs coûts élevés de fonctionnement horaire, leur fournir du travail à la mesure de leur voracité.

Leur apparition ne peut donc qu'accentuer la tendance, déjà sensible avec les équipements semi-automatiques, à la centralisation au siège social des opérations comptables de toutes les succursales d'un groupe. Les seize banques associées qui constituent le Crédit Industriel et Commercial exploitent 1.200 établissements. La prochaine banque équipée d'un « 705 » sera la B.N.C.I.

Le Comptoir National d'Escompte et deux grandes compagnies d'assurances ont commandé des « Gamma 60 », équipements d'une semblable puissance, dont le premier groupe sera livré à la S.N.C.F. par la Compagnies française des machines Bull dès la fin de cette année.

La démarche sera-t-elle ensuite lente ou rapide jusqu'à ce que les miraculeux esclaves électroniques conçus par l'homme pour assister son cerveau aient pris la relève du clerc, en tout ce que son emploi comporte de travail mécanique, répétitif et fastidieux ? Il est trop tôt pour le dire. De même l'on ne sait encore si le corps social pourra assumer la transformation sans trop de troubles. Cela dépend d'un certain nombre de facteurs divers, parmi lesquels la conscience que nous avons de vivre dans un monde qui change et notre aptitude à y consentir.

THOMAS LENOIR.

(1) Collier's Magazine.

ELECTRAMA

Deux cent mille emplois nouveaux

● ***En deux ans, la France a colonisé l'électronique.***

ELECTRAMA est la deuxième exposition nationale d'électricité jamais organisée en France. La première date de 1881. Celle d'aujourd'hui a l'allure d'un gigantesque supermarket, où, d'un seul coup, l'ossature véritable du monde s'étale en un prodigieux spectacle.

Nous n'y pensons pas. Nous vivons dans de vieilles habitudes. Mais le monde bouge, le maquillage craque : les machines envahissent l'avant-scène.

Au Palais de la Défense, ce nouveau monde accueille une nouvelle sorte de touristes : le techno-touriste, à qui 180.000 ouvriers, 80.000 cadres et techniciens, ceux des industries de la construction électrique et des applications de l'électricité dans le monde moderne ont donné rendez-vous. Ces 260.000 personnes participent à une industrie française en pleine expansion, qui réalise 780 milliards de chiffre d'affaires par an. En dix ans, la France a « colonisé » l'électronique. Electrama le manifeste. C'est un tableau d'honneur où 500 constructeurs ont coopéré à des grands ensembles, qui fonctionnent sous nos yeux, affichent leurs œuvres.

● Les locomotives électriques, les B.B. record du monde, et les fameuses monophasées vendues des deux côtés du rideau de fer offrent leurs dernières innovations : le freinage par récupération, durant lequel la motrice « réinjecte » du courant dans la ligne, le boggie monomoteur avec son véritable changement de vitesse.

● Les Charbonnages de France exposent la galerie même où à présent, à des centaines de mètres de fond, des ensembles de machines automatiques remplacent le mineur, avancent, arrachent le charbon et le ramènent vers la sortie du puits.

● Dans l'industrie de la production et du transport du courant, les nouveautés abondent : le stator du premier turbo-alternateur de 250.000 kilowatts, un alternateur hydraulique, un poste de 400.000 volts et le disjoncteur destiné à la ligne Caspienne-Moscou de 525.000 volts (la plus grande tension jamais atteinte), attribué aux Français, après un concours international.

● Les industries d'électricité exposent aussi un nouveau disjoncteur, à coupure sèche, l'Isoval, aux performances absolument révolutionnaires, un groupe-bulbe pour transformer l'énergie des marées, auquel tous les pays du monde s'intéressent et que, faute de crédits, nous ne pouvons installer dans le barrage de la Rance, continuellement remis aux prochains exercices budgétaires.

● Il faudrait tout dire : le microscope protonique qui multiplie par six la plongée dans l'infiniment petit, le télescope électronique qui ramène au monde de la connaissance humaine des univers prodigieusement éloignés, les faisceaux hertziens qui jouent au billard avec leurs ondes envoyées en ligne droite, les faisant se réfléchir sur l'ionosphère pour déjouer la rotondité terrestre, la télévision sur canaux téléphoniques, les appareillages pour avions, fusées et satellites, le déjà fameux appareil à électro-érosion du C.N.R.S. qui coupe et sculpte l'acier le plus dur par arrachage de matière !

● Au stand des structures humaines, une table d'orientation professionnelle indique et explique les débouchés extraordinaires de professions de l'électricité et de l'électronique : près de 200.000 emplois nouveaux devront être créés dans les dix ans à venir. Alors, les appareillages géants ou minuscules qui voisinent ici auront totalement envahi notre existence. Nous serons dans un monde automatisé dont Electrama nous donne l'avant-goût.

G. L.

RJ
Vient de paraître...
JULLIARD

Le 26ᵉ Cahier de la Compagnie Renaud-Barrault, qui vient de paraître en librairie, porte le titre « MOLIERE-ANOUILH ». On sait le succès de « LA PETITE MOLIERE » au Festival de Bordeaux, ce Cahier est aussi en soi un succès. Il contient, outre d'excellentes études sur Molière, une série d'articles des différents metteurs en scène de Jean Anouilh, témoignages combien attachants du travail qui unit metteur en scène, auteur, décorateur... Nous suivons ainsi toutes les étapes de J. Anouilh de théâtre en théâtre, de pièce en pièce. Deux textes inédits d'Anouilh complètent le Cahier. Ce sont, une nouvelle étrange dans la manière d'Edgar Poe : « Les Histoires de Monsieur Mauvette », et une pièce en un acte « Episode de la vie d'un auteur ».

Voilà un Cahier intéressant et vivant, piqué de quelques sourires ironiques sous forme de citations de Molière.

JULLIARD

SERGE MORANCY

L'INSTANCE ALLEMANDE

suivie d'un
Essai sur la paix

En étudiant les divers aspects du problème allemand, l'auteur démontre l'énorme influence des doctrines spirituelles, philosophiques et politiques sur les destinées de l'Allemagne. Parmi les conclusions de l'ouvrage, on remarquera une solution nouvelle de la question allemande, ainsi qu'un plan général de paix qui attirera, nous n'en doutons pas, l'attention des hommes politiques et du grand public.

Quelques commentaires :

REVUE D'HISTOIRE DIPLOMATIQUE, M. René Roux :
M. Morancy a réalisé une sorte de somme des problèmes germaniques... C'est un riche sujet de méditation pour tous ceux que préoccupe l'instante présence des facteurs allemands dans les complexités politiques en cours.

MERCURE DE FRANCE, M. J.-F. Angelloz :
S. Morancy ne veut pas être un simple historien, encore moins un polémiste ; il l'indique en faisant suivre son étude analytique d'essais de synthèse qui sont un « essai sur la paix » ; il envisage les possibilités d'une solution du problème allemand qui soit valable pour tous.

L'ANNEE POLITIQUE ET ECONOMIQUE :
Etude présentée avec clarté, fortement documentée... Analyse lucide des éléments principaux du problème allemand.

10 cartes et 11 portraits
1 fort volume de 504 pages, 990 francs

DOMINIQUE WAPLER, Editeur
113, avenue Victor-Hugo, PARIS (16ᵉ)
Egalement chez **HACHETTE** et **M.L.F.**

QUELQUES TITRES DE « LIVRES DE POCHE »...
Jamais, mes clients...

ENQUÊTE

L'aventure du « Pocket Book »

● ***Trois cents titres, six milliards de chiffres d'affaires.***

HENRI FILIPACCHI a installé son « Livre de poche » dans un calme et bourgeois appartement du XVIᵉ arrondissement, avec vue sur les arbres et les nurses du square Galliéra, loin des hauts-lieux de la puissance Hachette. Ces hauts-lieux qui se nomment, pour les initiés, «le boulevard» ou « les Cévennes ». Le boulevard, c'est-à-dire l'immeuble du 79, boulevard Saint-Germain, c'est la bureaucratie exemplaire et centralisée de cet Empire ; des « Guides bleus » aux « Classiques Vaubourdolle », des « scolaire » aux Daninos, des « Annales » à « La Vie à la campagne » : tout est là. Quant aux entrepôts de la rue des Cévennes, c'est quelque chose comme les magasins généraux ; la littérature s'y comptabilise au poids ; on y contemple les mètres cubes de Saint-Exupéry ou de Margaret Mitchell comme du sucre ou du coton. Henri Filipacchi, qui gère pourtant tonnes et millions, a préféré la discrète rue Galliéra et le quasi-anonymat. (Son fils Daniel s'est fait connaitre plus que lui en commentant les disques de jazz à Europe N° 1.) Levons un peu le voile sur cette discrétion.

L'avenir en France du livre de poche, sous son aspect le plus spectaculaire, peut se mettre ainsi en équation : le texte intégral d' « A la recherche du temps perdu », demain, en six volumes, pour 1.800 francs, alors qu'il en coûte aujourd'hui 10.585 francs dans la collection de la Pléiade et quelque 7.800 francs dans l'édition courante...

La Pléiade, c'est l'édition noble ; les volumes à couverture blanche c'est la tradition, l'habitude, tout le drame du livre français qui est coûteux sans être beau ; le livre de poche, qu'est-ce que c'est ?

De la méfiance à l'euphorie

D'abord, première surprise, son aventure en France est récente. Alors que le pocket-book a bouleversé l'édition d'outre-Atlantique et s'est solidement implanté en Allemagne ou en Italie, il ne connaît le succès, chez nous, sous sa forme actuelle, que depuis moins de six années. Des collections populaires l'ont précédé, certes, mais n'ont pas su conquérir et tenir comme lui le marché ; « Livre de demain » d'Arthème Fayard, « Collection Pourpre » et même un éphémère livre de poche chez Plon, ont fait place au quasi-monopole du « Livre de poche » de la librairie Hachette. Celui-ci comptait, au début de 1959, 300 titres parus en 385 volumes répartis en plusieurs séries : romanesque, classique, histoire, encyclopédie, exploration. En 1956 doivent sortir 86 volumes. Comment ont réagi à ce phénomène les différents intéressés : libraires, éditeurs, auteurs, lecteurs ?

Le libraire, par réflexe, a d'abord « été contre ». Pour lui, vendre dans un « emballage » de 180 francs l'œuvre qu'il offrait la veille à 500 ou 600 francs, apparaissait comme un non-sens, la ruine de son négoce ; il gagnait 60 francs au lieu de 200 : pas à sortir de là. Et puis, à qui étaient destinés, au juste, ces petites livres d'aspect inusuel, à tranche colorée, à couverture illustrée et brillante ? Au libraire traditionaliste, le « Livre de poche » apparaissait un peu comme un « sous-livre », une tentative qui dérogeait à la noblesse des règles en vigueur. « *Jamais* mes *clients ne voudront de ça !* ». « *Je les ai fourrés tout au fond du magasin.* » Tels étaient les commentaires les plus courants. Le libraire ne songeait pas à se poser les vraies questions : ces petits volumes étaient-ils bien destinés à *ses* clients ? Et *tous* ses clients eux-mêmes étaient-ils satisfaits de payer leurs livres trop cher ?

L'éditeur, lui, eut tendance à résister à ce qui lui apparaissait comme une exploitation, par d'autres, trop facile et sans risques, de ses propres réussites. Il avait joué une partie, subi des pertes, fait son métier ; était-ce pour voir une autre firme venir tirer les marrons du feu ? Le livre de poche n'allait-il pas épuiser rapidement sa rafle de succès, fausser le marché, puis, tenté à son tour par l'aventure de l'édition *directe*, s'y jeter avec des méthodes et des moyens insoupçonnables ? Bref : « casser » le métier ?

C'est ici qu'intervient la double réaction des écrivains et des lecteurs. Comment convaincre, en effet, un auteur de refuser, « pour son bien », des droits de plusieurs centaines de milliers de francs et l'apport d'un public nouveau ? La pression devint donc insoutenable sur le front des auteurs. Quant aux lecteurs du « Livre de poche », ils donnèrent rapidement cette double démonstration : 1° ils ne boudaient pas forcément les titres réputés plus difficiles ; 2° la vente d'un titre en livre de poche, loin de bloquer ou d'épuiser sa vente en édition ordinaire (c'est-à-dire plus coûteuse), la stimulait parfois, en tout cas ne la freinait nullement. Ainsi considéré, le « Livre de poche » devenait donc, pour les éditeurs, une exploitation supplémentaire de leur fonds, un complément dans la prospection des publics, au même titre, pouvaient-ils penser, que la vente des droits d'adaptation de leurs livres à la radio ou au cinéma.

Rapidement, la méfiance générale eut donc tendance à tourner à l'euphorie. Les plus réticents restaient les libraires, à qui il fallait démontrer que, peut-être, l'argent dépensé par leurs clients en livres de poche ne l'eût pas été autrement ; c'est-à-dire que : 1° les gens décidés à dépenser 1.000 francs de livres les dépensaient quand même (mais en emportant plus de lecture) ; 2° que le libraire allait gagner ainsi un argent inespéré en vendant, sous cette forme, des titres « assoupis » depuis longtemps, et que c'était là un bénéfice absolu pour lui comme pour la littérature. (Eût-on en effet vendu 165.000 exemplaires de «La Bête humaine », ou 156.000 de « L'Assommoir », et ceci en quelques années, sans le « Livre de poche » ?)

En tête : Saint-Exupéry

Que révèlent les titres parus et les statistiques de ventes ?

D'abord, les plus grands succès ne surprennent pas. Arrivent en tête Saint-Exupéry (« Vol de nuit » : 209.000 exemplaires, « Pilote de guerre » : 193.000), Sartre (« Les Mains sales » : 193.000), Malraux : (« La Condition humaine » : 192.000), ce qui correspond à des constatations parallèles dans les éditions courantes.

En revanche, certains succès étonnent : quatorze titres de Zola ont été publiés, dont onze en volumes doubles, et plusieurs ont dépassé 150.000 exemplaires. A ces gros tirages le cinéma n'est d'ailleurs pas étranger — « Nana », « Thérèse Raquin » pour Zola — ou encore « Pour qui sonne le glas » (184.000 exemplaires), « La Symphonie pastorale » (173.000), etc. Les chiffres les plus surprenants concernent des titres relativement ou réellement « difficiles » : qui eût supposé qu'une collection bon marché vendrait 46.000 « Mémoires d'Hadrien », 57.000 « Mrs Dalloway », 77.000 « Siegfried et le Limousin » ?

En face de ces succès on constate le relatif échec du roman féminin anglo-saxon, de lecture facile : Eliza-

CRAPOUILLOT
DIRECTEUR : JEAN GALTIER-BOISSIERE
publie un numéro spécial sur
MONTMARTRE
Son histoire, ses écrivains, ses artistes, ses chansonniers, ses nuits...
Le numéro illustré : 500 fr.

Pour faire un couple lucide
Docteur DINO ORIGLIA
PSYCHOLOGIE DU MARIAGE ET ACCORD SEXUEL
Un gros volume : **1440 Fr.**
BUCHET-CHASTEL
CORRÊA

...SUR LES RAYONNAGES D'UN LIBRAIRE
...ne voudront de ça !

beth Goudge, Margaret Kennedy, Rosamond Lehmann. Il semble que le public — féminin et bourgeois — de ces romancières n'ait pas « trouvé de contact » avec le livre de poche, ou bien que ce public ne se soit pas renouvelé ni réellement étendu.

Plus importante peut-être que ces chiffres totaux, s'impose la constatation suivante : *la vente du « Livre de poche » est en perpétuel mouvement;* le signe de cette mobilité, c'est le pourcentage du « rassortiment » par rapport aux ventes globales (on appelle ainsi les commandes passées par le libraire en cours d'année afin de renouveler son stock après vente). On vend, tous les six mois, à peu près 10 % du nombre de volumes déjà vendus. Soit par exemple un titre qui en était à 120.000 exemplaires le 1er janvier, on peut augurer qu'il atteindra 132.000 en juin, et environ 144.000 le 31 décembre. Il s'agit donc d'une vente « en boule de neige », que l'on peut symboliser encore autrement, en disant que le roman de Virginia Woolf, « Mrs Dalloway », a gagné 8.000 acheteurs (c'est-à-dire davantage de lecteurs) au cours de l'année écoulée.

Vente à l'étranger

Autre particularité : alors qu'en édition ordinaire nos livres ne se vendent pas à l'étranger dans une proportion supérieure à 15 % environ de leur tirage total, cette proportion atteint couramment 30 % avec le « Livre de poche » et culmine avec 39 % pour « Vol de nuit ».

Enfin, si l'on veut risquer des pronostics sur l'évolution à venir du « Livre de poche », on peut dire ceci : s'il suit la tendance et les vœux probables de son public, il continuera sans doute d'aller vers plus d'audace. Déjà, en 1959, paraîtront des textes d'Yves Gibeau, d'Albert Vidalie, de Roger Nimier ; des romans de Giraudoux et de Julien Green ; Diderot, l'abbé Prévost, Tourgueniev, Gogol, etc.

On peut se demander s'il existe une politique très définie dans le recrutement des élus. Lorsque la « Collection Pourpre » vendait naguère 230.000 « Dame aux camélias » ou 170.000 René Bazin (« Les Oberlé »), on pouvait sereinement parler de calcul commercial. Mais aujourd'hui ? De quelle façon les dirigeants du « Livre de poche » ont-ils choisi de faire peser le poids impressionnant qu'ils représentent ? Entre le pur souci littéraire et l'impure spéculation, où fixer la juste ligne de la collection ?

Si l'on examine la liste des éditeurs bénéficiaires de ce soutien que peuvent représenter les contrats passés avec le « Livre de poche », on constate que, sur 300 titres choisis (fin 1958), 62 proviennent du fonds Gallimard, 52 d'Albin Michel, 45 de Plon, 26 de Grasset, 17 (dont 11 Zola) de Fasquelle et 15 de Stock (presque uniquement des traductions). On ne trouve guère que 9 Fayard, 2 ou 3 Julliard, etc. D'où cette conclusion, que le « Livre de poche » semble géré dans un esprit d'indépendance à l'endroit de la puissante organisation-mère ; il n'est pas, ou à peu près pas, utilisé comme « ballon d'oxygène » pour des maisons contrôlées par Hachette. La proportion entre celles-ci et les autres maisons, dans la liste que nous avons esquissée, reflète à peu près exactement l'ampleur des fonds considérés (dans la perspective particulière d'une collection pour très grand public) et l'âge de ces fonds. En effet, parmi les 62 titres de Gallimard et les 52 d'Albin Michel, la plupart sont des succès d'avant guerre. Les maisons récentes, comme celle de René Julliard, ne sont évidemment pas favorisées dans cette impitoyable sélection des valeurs sûres et éprouvées. A ceci près — qui ne tient pas à lui — le « Livre de poche », il faut le dire, n'abuse pas de sa puissance.

On n'en sera que plus rassuré par cette constatation lorsqu'on méditera sur l'importance financière de l'affaire. En 1958, 7.600.000 volumes ont été vendus, laissant un bénéfice de 660 millions aux libraires, et 91.200.000 francs de droits d'auteur ont été distribués. Depuis sa création, le « Livre de poche » a réalisé un chiffre d'affaires de plus de six milliards ; il a distribué plus de 327 millions aux auteurs.

Il n'y a guère qu'un an que le monopole du « Livre de poche » est mis — modestement encore — en question ; depuis le lancement, en mars 1958, de la collection « J'ai lu » des Editions Ditis.

« J'ai lu »

Ayant un jour à « liquider » un stock de romans policiers invendus, mais craignant de nuire à sa réputation en passant par le canal habituel des soldeurs d'édition, Frédéric Ditis eut l'idée de confier ses livres aux Uniprix. Ce fut un succès inattendu et immédiat. Ainsi naquit le projet de créer des collections à l'usage exclusif des Uniprix, puis des Monoprix, soit 400 magasins en France. Ce furent d'abord des « policiers » vendus 75 francs, puis, en mars 1953, la collection «J'ai lu», pocket-books vendus 125 et 200 francs au lieu de 180 et 300 pour le « Livre de poche ». Douze titres tirés à 75.000 exemplaires chacun furent jetés le même jour sur ce marché limité. La collection en est aujourd'hui à son trentième volume (dont 8 doubles) et publie au rythme de deux titres par mois. On y trouve aussi bien Henry Bordeaux que Graham Greene, Farrère qu'Emmanuel Roblès, René Fallet que Cesbron... On peut, dans ce choix un peu désordonné, remarquer une présence majoritaire d'auteurs des Editions Flammarion et du Seuil, c'est-à-dire de maisons situées résolument hors de l'obédience proche ou lointaine d'Hachette. Aucun titre, en revanche, des maisons « de l'autre bord » ; la rivalité entre ces deux courants dans l'édition française n'est donc pas imaginaire, et l'on peut se demander si le nouveau venu parviendra à conquérir une partie du marché, son recrutement d'auteurs étant pour l'instant limité à un secteur d'où sont absentes les plus grandes maisons littéraires...

Se faire lire

Les libraires, après les protestations d'usage, ont été amenés à « tenir » « J'ai lu », et Ditis à leur en fournir une version *reliée* qui pût être vendue 180 et 300 francs (comme le « Livre de poche ») afin de couvrir les frais de distribution plus élevés en librairie et de ne pas faire du dumping sur le marché du pocket-book (On peut rêver sur cette opération d'enchérissement d'un produit, rendue nécessaire par l'organisation archaïque de la profession...)

Il est encore trop tôt pour conclure sur un phénomène en plein développement. Au moins peut-on dire ceci : les considérations professionnelles, auxquelles nous avons accordé beaucoup de place, ont, de toute façon, moins d'importance que les points de vue de l'auteur et du lecteur. Eux seuls ont vraiment droit à la parole. Aucun lecteur ne peut accepter un « manque à lire », aucun écrivain un « manque à se faire lire », que provoqueraient de douteux impératifs de métier, de tradition, de rivalités, etc. C'est donc à eux de faire pression (l'acheteur sur son libraire, l'écrivain sur ses éditeurs), afin de hâter l'évolution du livre français vers des formes de plus en plus accessibles à de nouveaux publics. Rien d'autre ne doit compter.

FRANÇOIS NOURISSIER.

PHILOSOPHIE

Bergson, aujourd'hui

● ***Heidegger a-t-il battu Bergson comme le caoutchouc creux a battu le caoutchouc plein ?***

Le centenaire de la naissance d'Henri Bergson vient d'être célébré avec éclat par la Bibliothèque Nationale. Que reste-t-il de vivant, et qu'est-ce qui est aujourd'hui révolu dans l'œuvre de l'auteur de « L'Evolution créatrice » ?

Jacques Howlett, qui enseigne la philosophie dans un lycée parisien, fait ici la « contre-expertise » de Bergson.

DIVERSES manifestations honorent ces jours-ci la mémoire de Bergson : Congrès, exposition, réédition de son œuvre, etc. Après le succès étonnant de ce philosophe au début du siècle, et le non moins étonnant déclin de son influence, s'agirait-il d'une renaissance ? En dehors de quelques disciples et sympathisants fidèles, cette philosophie serait-elle donc toujours vivante ? Penser dans les perspectives du bergsonisme aurait-il encore un sens fécond pour l'homme d'aujourd'hui ? Bref, au-delà des engouements, des modes et des émois passagers d'une époque, y aurait-il une permanence de Bergson comme il y en a une de Socrate, de Descartes et de Kant ?

Il faut pourtant constater que les deux grands courants de la philosophie moderne, le marxisme et la phénoménologie, ne sont pas tendres pour le bergsonisme. Au nom du matérialisme dialectique, dès 1929, Politzer, dans un pamphlet vigoureux, dénonçait déjà ce qu'il appelait « une mystification philosophique ». Bergson n'a été que le porte-parole de la bourgeoisie, il n'a fait que rajeunir verbalement le vieil idéalisme, « il s'est chargé de peindre en concret et en vie les soutanes des curés et les redingotes des ministres... il s'est chargé de faire des réactionnaires les plus noirs, les champions authentiques du concret et de la vie ». Il y a peu de temps, Jean-François Revel, dans un ouvrage qui fit quelque bruit (« Pourquoi des philosophes ?»), ne vit dans le bergsonisme qu'un discours, qui fit illusion quoique sans profondeur, et destiné surtout, en face des progrès de la science et des transformations sociales, à redonner « un semblant de vigueur au spiritualisme, au libéralisme, à l'âme, et éventuellement à son immortalité ».

De leur côté, les phénoménologues ne se montrent pas moins hostiles à ce bergsonisme où triomphent « la vie intérieure avec sa complaisance ordinaire dans l'informe, l'évanouissant, le refuge intérieur, l'extase indéfinie... et la dissolution des choses de ce monde-ci dans l'arc-en-ciel de l'impressionnisme ». Et Jean Beaufret, commentant Sartre, ajoute qu'après ces évanescentes réalités bergsoniennes contemporaines des « Nymphéas » de Claude Monet, « il fallut un Cézanne pour rendre au monde sa

→

PRIX DE FAVEUR
de souscription jusqu'au 31 Juillet prochain
2.350 FRS par mois
en 10 versements ou 20.000 frs au comptant
ENFIN RÉÉDITÉ !

La première édition intégrale
de MONSIEUR NICOLAS*
OU LE CŒUR HUMAIN DÉVOILÉ
de Restif de la Bretonne
Illustré de 96 gravures d'époque en 6 volumes reliés pleine toile sous rhodoid.
Livraison franco de port et d'emballage pour la métropole.
Documentation illustrée sur demande.
SOUSCRIVEZ AUJOURD'HUI MÊME A LA
LIBRAIRIE DES TUILERIES (Catalogues périodiques)
7, rue du 29 Juillet, Paris 1er - OPE. 14-74 - C.C.P. PARIS 16-659-65

AU TOURNANT DE L'HISTOIRE
ANDRÉ SIEGFRIED, ÉDOUARD BONNEFOUS et J.-B. DUROSELLE
L'ANNÉE POLITIQUE 1958
Au jour le jour le film de l'histoire d'une année exceptionnelle
PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

HENRI BERGSON (MARQUÉ D'UNE CROIX) A L'ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE EN 1878

« Penser sur mesure. »

forme, son relief, sa plastique, sa carrure ». Ce Cézanne de la philosophie fut Husserl, le maître de la phénoménologie.

Aujourd'hui, la jeune philosophie pense selon ces voies, et s'efforcerait plutôt de penser une union de Marx et de Heidegger que d'aller chercher chez Bergson les principes d'une solution aux difficultés théoriques et pratiques de ce temps. Ajoutons enfin que pour les uns et les autres il y a des raisons profondes, philosophiques et historiques, de cet oubli dans lequel est tombé Bergson.

Charles Péguy, disciple et ami de Bergson, disait drôlement : « Descartes n'a point battu Platon comme le caoutchouc creux a battu le caoutchouc plein, et Kant n'a point battu Descartes comme le caoutchouc pneumatique a battu le caoutchouc creux ». Si l'on croit à la philosophie il faut bien donner quelque valeur à cette boutade. Les grands penseurs, qu'ils s'appellent Marx, Husserl, ou Heidegger, ne semble pas la mettre radicalement en question. D'autre part, il ne faudrait pas que la mode en philosophie cache l'essentiel des philosophies dont il ne saurait y avoir de mode. Quiconque se soucie un peu de sagesse et de science ne prend pas au sérieux ces variations saisonnières et mondaines. Aussi bien serait-il injuste de ne pas reconnaître que, sur plus d'un point, Bergson appartient aussi à cette modernité qui semble l'ignorer sur la question du temps, par exemple.

La raideur est infidèle

L'effort de grands esprits avait consisté au cours des siècles à exorciser le temps. On s'était efforcé du moins de l'oublier, de lui ôter toute réalité. Pour les Anciens et les Classiques la vérité participe de l'immobile, du stable, de l'éternel. Du temps, ils font un moindre mal dont il faut s'accommoder. Tout se passe comme si l'homme, n'étant pas d'ici, les choses sérieuses se situaient dans un autre monde ; ainsi les philosophes de l'éternité, philosophes orgueilleux, allègent le penseur de son existence temporelle. Bergson, dont la pensée ne se modèle pas sur les choses inertes mais sur la vie qui se présente à nous comme un devenir, réconcilie l'homme avec le temps. Dès lors, Chronos n'est plus une divinité dangereuse mais la substance du moi, des choses et du monde. Cette réconciliation avec le temps nous met en prise directe avec la réalité fondamentale, avec l'être lui-même. Les philosophes d'aujourd'hui à leur façon, et par d'autres voies, ne disent pas autre chose.

Cette découverte de la durée gouverne chez Bergson une méthode d'approche, une manière de penser. Si le tissu dont est faite la réalité psychologique et cosmique est de l'ordre du devenir, toute raideur, toute sclérose de la pensée risque fort de découper artificiellement le mouvant. L'approche de la réalité exigera donc une souple rigueur. « La raideur est essentiellement infidèle, dit Péguy à propos de la philosophie de son maître, et c'est la souplesse qui est fidèle », et encore : « La philosophie bergsonienne veut que l'on pense sur mesure et que l'on ne pense pas tout fait ». Penser « tout fait » c'est penser avec des concepts morts, forgés loin du temps fondamental, mais penser « sur mesure » ce n'est pas pour autant s'abandonner, car il y faut de l'attention, un esprit toujours en éveil, tendu quoique respectueux du donné : l'effort spirituel est contemporain d'une présence authentique au monde. Bergson appartient donc à ce grand mouvement de la pensée moderne qui s'efforce de ne pas opposer la vérité et la vie : l'esprit n'impose pas sa vérité du dehors aux choses qu'il appréhende, il saisit la vérité au plus près des choses. Le philosophe ne viole plus la vie, il l'accueille, et la vérité naît d'un dialogue où chacun, l'esprit et la vie, s'informe.

La fidélité au temps définit l'authenticité de la pensée, elle garantit aussi la liberté, car l'instant qui vient ne représente pas la pure et simple somme des instants passés, l'avenir est gros d'aventures, la durée est une création continuée, vivre c'est toujours inventer. Faudrait-il creuser tant pour trouver chez les existentialistes, chez Sartre par exemple, les développements psychologiques et moraux de ce thème bergsonien ?

Ce qu'il faut dire — et c'est en quoi, cette fois, Bergson s'oppose aux philosophies modernes — c'est que cette pensée n'instaure pas une philosophie du non, de la contestation et de la lutte, mais une philosophie de l'affirmation et de l'accueil. Il n'y a pas de néant, de désordre dans l'univers bergsonien, il n'y a que du plein. Bergson veut tout justifier — comme Leibnitz — c'est une philosophie optimiste ; non pas philosophie béate mais joyeuse, car il y a une joie bergsonienne gagnée dans l'effort pour parvenir à la simplicité, à l'innocence, à la plénitude vécue de la personne.

Le baroque éternel

S'il est vrai, comme le soutenait à propos des arts Eugenio d'Ors, que le style baroque est une constante historique dont la musique et le vitalisme dynamique s'opposent aux principes d'économie et de raison du style classique, Bergson représente cet esprit baroque en philosophie. Il en appelle toujours au renouvellement des formes, et le génie y culmine dans la grâce retrouvée de l'élan créateur. Telle serait son éternelle jeunesse. Mais pour peu que l'esprit baroque perde de sa souple rigueur, que l'élan de vie se complaise en son jaillissement, vont foisonner les pires boursouflures, la phraséologie pathétique, le vitalisme frénétique et l'irrationalisme fascisant. Certes, des outrances guettent le bergsonisme, frivolité mièvre d'un côté, faux sérieux de l'autre, deux formes d'irresponsabilité, Bergson pourtant nous convie à tout autre chose, à rien de moins, sans doute, qu'à la sainteté et au génie.

La joie, la simplicité, la plénitude dont parlait Bergson, depuis la mort du philosophe en 1941, il semble parfois que l'Histoire en ait fait un beau rêve. La tragédie humaine des dernières années fut trop profondément vécue par tous, la culpabilité pesait trop lourd, elle pèse encore, les contradictions ne sont pas levées. Cependant, quoique requis par les tâches urgentes et nécessaires d'organisation et de libération de la vie quotidienne, comment ne maintiendrions-nous pas les exigences extrêmes du bergsonisme à l'horizon de notre destin ?

JACQUES HOWLETT.

LU, VU, SU

● **« Ecrits de jeunesse »** de Michelet est en cours d'impression chez Gallimard. Ces textes autobiographiques, en grande partie inédits, se composent d'un premier « Journal » (1820-1823), tenu par un « égotiste » à peine émancipé de son adolescence, d'un « Mémorial », qui retrace l'enfance difficile d'un fils d'imprimeur jacobin sous l'Empire, et d'un « Journal des idées » (1818-1829) où se dessine la vocation de l'historien.

Paul Viallaneix, qui doit soutenir prochainement en Sorbonne une thèse consacrée à Michelet, a réuni et commenté ces textes.

● **Françoise Sagan** à propos de son prochain roman, qui sortira à la rentrée : « *Il n'y a que deux thèmes en littérature : l'amour et la solitude ; on quitte l'un pour retrouver l'autre* ».

● **« Le Docteur Jivago »** vient d'être réimprimé à 22.000 exemplaires, ce qui porte le tirage de l'édition française à 380.000 exemplaires.

D'autre part, Gallimard prépare pour Noël une édition illustrée du roman de Pasternak, par le graveur Alexeïeff.

● **Raymond Aron** écrit, dans le n° 100 de la revue « Preuves », un article intitulé : « Un an après » : « *Pourquoi*, dit-il, *le libre citoyen donnerait-il aujourd'hui une adhésion qui ne lui est pas demandée ? On adhère à un programme ou à des idées, non à un homme* ».

« Preuves », dans ce même numéro, publie des textes de Herbert Luthy, Ignazio Silone, Yves Bonnefoy, Denis de Rougement, Czeslaw Milosz, Jean Daniel, etc.

● **« L'Œil »** publie l'entretien de trois spécialistes de la peinture moderne : Dora Vallier, Pierre Loeb et Roger Ginderstael pendant leur visite au Salon de mai :

« *On considère aujourd'hui comme jeunes des peintres de quarante ans. Mais, quand on pense à ce qu'ont fait des hommes comme Ingres, Renoir, Seurat, Van Gogh, même Matisse, quand ils avaient trente ans, on voit qu'ils avaient déjà tous affirmé leur personnalité, et, malgré l'intérêt très relatif de leur époque pour la peinture, on en parlait déjà. Si un homme n'a rien dit à trente-cinq ans, il n'y a plus aucun espoir* », dit Pierre Loeb.

En librairie :

Parmi les livres sortis ces dernières semaines, ceux-ci retiennent l'attention :

● « LE COMMANDANT D'AUSCHWITZ PARLE », écrit en prison par Rudolf Hoess : un camp de concentration vu du côté du « bourreau ». (*Julliard.*)

Les droits d'auteur de ce livre reviennent à l'Association des Anciens Déportés d'Auschwitz.

● « LE LIVRE A VENIR », essai de Maurice Blanchot : où va la littérature ? (*Gallimard.*)

● « HEMINGWAY PAR LUI-MÊME » : premier ouvrage d'ensemble paru en France sur Hemingway, par G. A. Astre. (« Ecrivains de toujours ». *Seuil.*)

● « UN TYRAN SUR LE SABLE » : un roman de Jacques Lanzmann : deux tyrans, un blanc, un noir, se partagent une île sous le soleil des Caraïbes. (*Julliard.*)

Pour comprendre la position des Russes à Genève, il faut lire :
ESSAI SUR LE PHÉNOMÈNE SOVIÉTIQUE
de P.-C. PATHE
Un volume in-8 couronne : 695 fr.
AUX EDITIONS BESSON ET CHANTEMERLE
198, boulevard Saint-Germain, Paris (7e)

SINGULIERS ET MAL CONNUS
HENRI BONNIER
ALBERT CAMUS
ou LA FORCE D'ÊTRE
Préface d'Emmanuel Roblès

DE L'AMOUR

D'Iseut à Lolita.

● *Dans notre société la passion peut-elle encore se déclarer ? Denis de Rougemont analyse les métamorphoses de l'amour depuis qu'un certain Tristan...*

Trois romans importants («Lolita», «L'homme sans qualités», et «Le Docteur Jivago»), deux films couronnés («Hiroshima mon amour» et «Orfeu Negro») sont en ce moment au centre de toutes les discussions littéraires et artistiques.

Un thème leur est commun : l'amour-passion.

Sur ce thème, et plus généralement sur l'amour et le sens qu'a pris cette notion dans le monde occidental, un écrivain suisse, Denis de Rougemont, a publié avant la guerre un essai qui fit sensation et qui a pris depuis une valeur quasi classique.

Denis de Rougemont développait et approfondissait le mot célèbre de l'historien Charles Seignobos : « L'amour est une invention du XIIe siècle ». *C'est-à-dire des troubadours.*

Reprenant ses théories à propos des romans de Nabokov, de Musil, et de Pasternak, il publie une nouvelle étude magistrale sur l'amour-passion et son reflet dans l'art contemporain (1). *En voici de larges extraits :*

LA passion est cette forme de l'amour qui refuse l'immédiat, fuit le prochain, veut la distance et l'invente au besoin, pour mieux se ressentir et s'exalter. Cette définition rend compte de la plupart des vrais romans, par quoi j'entends non point les meilleures œuvres qu'on est convenu de ranger dans ce genre littéraire, mais, indépendamment de leur qualité d'art, de leur notoriété ou de leur portée humaine, ces œuvres seules où transparait, dominateur, l'archétype médiéval de « Tristan ».

Je ne sais à vrai dire si la passion naît de la distance, ou l'inverse. Ce qui est certain, c'est que le roman occidental n'a jamais décrit, jusqu'ici, de passion qui s'enflamme pour un objet tout proche, aisément accessible et moralement permis, ou généralement toléré. Comme la nature et le nombre de ces tolérances et des interdits qui subsistent varient selon les sociétés (qu'on a pu caractériser par leurs tabous : ainsi, la bourgeoisie du dix-neuvième s'interdisant de parler de l'argent et du sexe, d'où le choc révélateur produit par Marx et Freud), la passion qui est toujours antisociale reçoit cependant de la société même — et d'elle seule, par un assez beau paradoxe — ses objets, différents selon l'état des mœurs.

La passion est antisociale

Point de passion concevable ou déclarée en fait, dans un monde où tout est permis. Car la passion suppose toujours, entre le sujet et l'objet, un tiers qui fait obstacle à leur étreinte, — un Roi Marc qui sépare Tristan d'Iseut — l'obstacle étant généralement social (moral ou coutumier, voire politique) à tel point qu'on le voit se confondre à la limite avec la Société elle-même, encore qu'il soit le plus souvent symbolisé par une *dramatis persona*, pour les besoins de la narration et de la rhétorique du récit.

Dans une société comme la nôtre, l'amour-passion peut-il encore trouver des *interdits* assez redoutables, et par suite assez fascinants, pour que son délire se déclare ? J'entends parler de la société occidentale, c'est-à-dire de l'Europe et de ses prolongements en Amérique et en Russie ; société travaillée et formée par une polémique millénaire entre le sacré, créateur des tabous, et le profane, qui naît de leur violation, mais aussi entre la sagesse et la politique, la grâce et le mérite, la mystique et la morale, la croyance et la science, l'absolu et le raisonnable, enfin l'amour-passion et le mariage. N'en sommes-nous pas au point de notre évolution où, tout étant réduit, « ramené à » comme on dit, profané, décapé des illusions religieuses, névrotiques ou sentimentales, et soumis par l'intermédiaire d'analyses toujours plus indiscrètes aux règles de l'hygiène et de la sociologie — *tout nous semble permis* de ce qui ne nuirait pas à la santé et à la productivité ? (Tout le reste étant, d'ailleurs, de mieux en mieux prescrit.)

J'entrevoyais, il y a vingt ans, quand j'écrivais « L'Amour et l'Occident », qu'une culture trop consciente de ses fins et moyens, c'est-à-dire trop sociologique, ne laisserait plus de place à l'amour passionné, tel qu'il fut inventé au XIIe siècle par les troubadours du Languedoc et romancé par les Bretons. C'était faire trop d'honneur aux seuls tabous moraux de l'époque victorienne et bourgeoise, et aux succès des analystes et des marxistes, qui vivent à leurs dépens depuis un demi-siècle. D'autres tabous subsistent, ou se sont reformés, sur lesquels la passion se jette pour y trouver de nouveaux prétextes à se consumer glorieusement, même, dans sa patrie. Mais ce prochain est « interdit » par la morale. Aimant sa sœur, Ulrich veut toucher l'interdit et posséder l'inaccessible, qui est le plus vrai, puisqu'il ouvre l'accès à la vie d'extase, mais qui le sépare en fait de la vie sociale. Mon héros devient moralement un exilé de l'intérieur, comme je suis devenu un exilé tout court (2).

BORIS PASTERNAK. J'aime passionnément ma Russie et je voudrais en être aimé, comme le docteur Jivago aime Lara et en est aimé. Mais, comme Lara, la Russie a dû suivre un Maître cynique et brutal, qui l'a séduite et humiliée. Il m'interdit de lui parler. Je lui dis pourtant mon amour sous le couvert d'un roman plein d'allusions et de symboles qu'elle comprendra. Et voici que l'on fait un triomphe à ma déclaration d'amour ! Le Maître prétend aussitôt que j'ai insulté la Russie. C'est au nom de celle que j'aime qu'il me repousse et qu'il menace de m'exiler. Mais tel est mon amour que je saurai mentir : je demanderai pardon au tyran, le suppliant de me laisser vivre encore un peu dans le voisinage de celle qui doit me rejeter, car loin d'elle ma vie n'a pas de sens, c'est près d'elle que je veux me taire.

Ainsi réduits à leur diagramme mythique — on aura reconnu les personnages du drame, ces Tristan séparés d'une Iseut « interdite » par un Roi Marc qui est la Morale commune, la Société ou le Régime — ces trois romans trahissent une même ambiguïté quant à la vraie nature, sinon de leur sujet, du moins de l'intérêt principal qu'ils se trouvent offrir au lecteur : critique d'une société ou récit d'une passion ? (...)

« Lolita » ou le scandale

« Entre les limites d'âge de neuf et quatorze ans apparaissent des fillettes qui, aux yeux de certains voyageurs médusés, deux fois ou plusieurs fois plus âgés qu'elles, révèlent leur vraie nature, laquelle n'est pas humaine mais nymphique (entendons : démoniaque) ; et, pour ces créatures choisies, je propose le nom de *nymphets*. » Lolita, douze ans et sept mois, a le charme inquiétant, l'impudeur innocente et la pointe de vulgarité qui caractérisent la *nymphet*. Humbert Humbert, Européen, la quarantaine, vivant depuis peu en Amérique, la découvre dans une petite ville où il prend ses vacances. Coup de foudre. Intrigue démente pour posséder l'enfant, dont il épouse d'abord la mère. Cette malheureuse mourra bientôt, renversée par une auto. H. H. emmène Lolita dans un hôtel à l'enseigne des *Chasseurs enchantés*. Il lui fait boire un somnifère, mais n'ose pas profiter de son sommeil. Au matin, c'est elle qui le séduit ! Commence la longue fuite du beau-père et de la fille, traqués par leur secrète culpabilité, d'un bout à l'autre des Etats-Unis. Jusqu'au jour où Lolita s'échappe, séduite par un autre homme d'âge mûr qu'Humbert tuera. A dix-sept ans, mariée depuis peu avec un jeune et brave technicien, elle meurt en couches, quelques semaine après Humbert, auquel une crise cardiaque épargne la peine capitale.

Je n'entends pas voiler ni excuser le caractère scandaleux du roman, car il apparaît essentiel, et l'auteur ne manque pas une occasion de le souligner et de l'accentuer, soit en accablant son héros dans une préface d'ailleurs attribuée à un psychiatre américain, soit, d'une manière plus convaincante, par le cynique désinvolture du style des mémoires de Humbert Humbert. Si l'amour des *nymphets* n'était pas, de nos jours, l'un des derniers tabous sexuels qui tiennent encore (avec l'inceste), il n'y aurait ni passion ni roman véritables, au sens « tristanien » de ces termes. Car il manquerait entre les deux protagonistes l'obstacle nécessaire, la *distance* nécessaire pour que l'attrait mutuel, au lieu de s'apaiser ou de s'épuiser par la satisfaction des sens, se métamorphose en passion. C'est d'abord et surtout le scandale évident, le caractère profanateur de l'amour de H. H. pour Lolita qui trahit la présence du Mythe.

Négligeons pour l'instant les diffé-

→

L'ETERNEL RETOUR (*)
Le roman de « Tristan » n'était pas moins choquant au XIIe siècle que ne l'est aujourd'hui « Lolita ».

à défier la morale du Jour au nom de la mystique de la Nuit, et la vie d'action raisonnable au nom de l'extase et de la mort enthousiasmante.

Trois œuvres où transparait l'archétype de Tristan nous sont données vers ce milieu du siècle par l'Europe, l'Amérique et la Russie. (...)

Voici la fiche archétypique des trois romans, telle que leurs auteurs mêmes auraient pu l'établir, en se plaçant par hypothèse sous l'angle de vision que je propose :

VLADIMIR NABOKOV. Aux yeux du « vieil Européen » que je me trouve être de naissance, l'Amérique est patrie d'accueil, plus que d'exil. Le lecteur devinera que je l'aime, malgré tout ce qui m'irrite en elle ; et en dépit de ce qu'elle veut être et croit qu'elle est. Son immaturité perverse me fascine. Le scandaleux héros (par antiphrase) de mon roman (éduqué en Europe, j'y insiste) n'épouse *l'american way of life*, en la personne d'une bourgeoise accomplie, que pour l'amour fou de sa fille. Mais cet amour est impossible, car Lolita n'a pas treize ans. Cependant, mon héros l'enlève et il fuit avec elle, de motel en hôtel, à travers tout le continent américain qu'il découvre et décrit ainsi mieux que personne, dans le même temps qu'il se voit rejeté par le milieu social, ses lois et ses coutumes. Abandonné par sa *nymphet*, il commet un crime de dément et meurt ivre d'amour, dans sa prison, après avoir écrit ce livre posthume.

ROBERT MUSIL. J'ai aimé mon Autriche « impériale et royale » d'un amour exigeant, lucide et ironique. Mais elle appartenait à un milieu social, à un clan politique et culturel à la fois décadent et conventionnel, qui devait la livrer à la guerre, puis à pire. Je l'ai dit dans un vaste roman dont le personnage central, Ulrich von X, qui me ressemble comme un frère, reporte sa passion, déçue par la réalité, sur sa propre sœur, c'est-à-dire sur le seul prochain qu'il parvienne à aimer comme lui-

(1) Nouvelles métamorphoses de Tristan », « Preuves », février 1959.

(*) Madeleine Sologne et Jean Marais dans le film de Jean Cocteau.

(2) On sait que Musil est mort à Genève, dans la misère, en 1942.

Comment vivront vos enfants au XXIe siècle

Non, il ne s'agit pas de science fiction, mais d'une vision d'anticipation partant de données scientifiques actuelles, de ce que sera la vie humaine au XXIe siècle. Comment nourrira-t-on 30 milliards d'êtres humains, quelles seront les méthodes d'énergie, comment captera-t-on le pétrole ? L'automobile de demain, les méthodes nouvelles de médecine, l'utilisation du soleil, la vie paradisiaque sur des régions actuellement insalubres sont autant d'aspects du XXIe siècle qui sont analysés dans le numéro de juin de la revue « FRANCE-U.R.S.S. ».

En vente partout : 100 francs.

Demandez un spécimen récent en découpant le bon ci-dessous.

BON pour un spécimen GRATUIT

Nom :

Adresse :

A adresser 8. (E) rue de la Vrillière PARIS (1er)

rences profondes qui séparent ce roman sarcastique et pétulant de la sombre épopée, simple et drue, d'un Béroul. Qu'on ne s'y trompe pas : le roman de Tristan n'était pas moins choquant au XII[e] siècle que ne l'est aujourd'hui « Lolita ».

Ce que l'habitude et l'illusion anachronique, aidées par la version moderne de Bédier, nous font prendre trop facilement pour la touchante histoire d'un amour presque chaste et conçu fortuitement hors du mariage, recélait à vrai dire, pour les lecteurs du temps, des pouvoirs autrement bouleversants ! Les premières versions de « Tristan » glorifiaient une forme d'amour non seulement opposée au mariage, mais ne pouvant exister qu'hors de lui. Elles « justifiaient » au nom de ce nouvel Amour toute une série d'actions tenues pour crimes : astuce blasphématoire de l'ordalie truquée, violation répétée des allégeances et de la foi jurée, profanation du sacré féodal et des sacrements catholiques, faux serments, sorcellerie, magie noire. Tout cela sur un fond d'hérésie bien plus dangereuse alors que ne le sont aujourd'hui les frénésies qui affectent une partie de la jeunesse, modes passagères dont l'édition et le cinéma me paraissent profiter davantage que la société n'en pâtit.

En revanche, l'amour passionné pour une fille encore impubère n'aurait guère pu surprendre au moyen âge. On a coutume de vénérer l'amour de Dante pour Béatrice âgée de neuf ans, la passion de Pétrarque pour Laure âgée de douze ans ; ces deux exemples fondent une tradition de la haute, littérature européenne, qu'illustreront plus près de nous un Gœthe, créant le personnage de Mignon, un Novalis dédiant son œuvre à l'amour de Sophie von Kuhn, morte à onze ans, un Edgar Poe qui épouse une fille de quatorze ans, et le génial Lewis Carroll : « Alice au Pays des Merveilles » est né de l'amour des «nymphets», refoulé par la conscience pure du clergyman, mais avoué par certains de ses poèmes et trahi par les plaisanteries souvent féroces de ses lettres à des petites filles.

Une mère photogénique

L'adultère, de nos jours, ne conduit qu'au divorce, ou s'épuise en liaisons banales. Il n'offre pas de support sérieux à ce que Freud a nommé un jour l'élan mortel, secret de l'amour tristanien. Et l'absence de sacré exténue les passions, que la conscience d'une profanation faisait flamber. Nous restent deux tabous sexuels, curieusement respectés par nos mœurs en transition rapide du sacré primitif vers une hygiène scientifique : l'amour des petites nymphes et l'inceste. Ces deux amours seraient-ils contraires à la nature ? On les voit largement pratiqués dans le monde animal et dans la grande majorité des sociétés humaines connues, les classes bourgeoises de l'Occident constituant l'exception la plus remarquable. Ils sont bien moins contre-nature que contre-civilisation. Nabokov fait dire à son héros : « Mon sort a été de grandir dans une civilisation qui autorise un homme de vingt-cinq ans à courtiser une fille de seize ans, mais non pas une fille de douze ans. » Humbert raconte, au début de ses mémoires, l'amour qu'il conçut à douze ans pour une petite fille de neuf ans qui s'appelait Annabel, et qui mourut bientôt — rappel de Poe. Ainsi, l'*eros* de cet adulte, par ailleurs sexuellement normal, s'est trouvé fixé sur la femme-enfant, rendue doublement inaccessible par la différence d'âge et par l'idée de la mort. C'est ainsi que la « nymphet » peut devenir le support de l'amour-passion, c'est-à-dire du désir infini qui échappe aux rythmes naturels et joue le rôle d'un absolu préférable à la vie elle-même. La possession de cet inaccessible devient alors l'extase, « la joie suprême », la « Höchste Lust » d'Iseut agonisante.

PRÉSENCE
REVUE INTERNATIONALE
N° 9
HOMMAGE A PAUL DIEL
Créateur de la Psychologie de la Motivation
André Chamson, Adolphe Ferrière, François de Jessé, Dr Robert Poizat, Edmond Beaujon, Antoine d'Ussel, Gilbert Trolliet, Paule Malot - Témoignages d'Einstein - Trois Etudes de Paul Diel
158 pages - 350 francs - Diffusion N.M.P.P.

Certes, du coup de foudre initial jusqu'à la mort des amants séparés, conséquence d'un amour interdit qui les exile de la communauté et les consume sans les unir vraiment, on aura reconnu les grands moments du Mythe. L'auteur en a-t-il conscience ? Certains épisodes du roman le donnent à croire, allusions aux péripéties et situations les plus typiques de la légende de Tristan. Mais il est curieux de noter qu'à chaque fois un point d'ironie frappe l'allusion. Ainsi, la mère du héros meurt très tôt (comme dans « Tristan », mais voici le ton du récit : « Ma très photogénique mère mourut dans un accident capricieux (pique-nique, éclair) quand j'avais trois ans. » (Qu'on se rappelle le ton lucubre de destin, la « vieille et grave mélodie » qui marque la mort de la mère dans « Tristan » !). Le nom de l'hôtel où se passe la nuit de séduction, les *Chasseurs enchantés*, rappelle visiblement l'état de transe de la scène des aveux dans « Tristan », mais toute la description du lieu vise précisément à le désenchanter. L'épisode du philtre est présent, mais ridicule par son échec : il ne s'agit que d'un somnifère que H. H. fait prendre par ruse à Lolita, et qui se révèle d'ailleurs trop faible, le médecin qui l'a procuré s'étant trompé d'étiquette ou ayant trompé son client. (Inversion point par point, et que l'on peut croire délibérée, du récit de l'erreur « fatale » de Brangien). Comme dans « Tristan », il est vrai, la polémique contre le mariage au nom de l'amour-passion anime tout le récit. Comme dans « Tristan », l'on sent que l'auteur n'est pas intéressé par le côté sexuel de son histoire, mais uniquement par la magie de l'Eros, et il le dit. Comme dans « Tristan », « les amants fuient le monde et lui, eux ». Enfin, comme dans « Tristan », ils meurent à peu de temps l'un de l'autre, séparés. Mais leur mort est aussi sordide que fut grandiose, dans les versions du XII[e] siècle et dans Wagner, la Mort des Amants légendaires.

C'est qu'en réalité, H. H. et Lolita n'ont jamais connu ce que j'appelle « l'amour réciproque malheureux ». Lolita n'a jamais répondu à la passion tendre et sauvage de son aîné. De là l'échec du Mythe et par compensation le ton « férocement facétieux » du roman, son réalisme impitoyable et ses plaisanteries un peu folles, sauvées (de justesse parfois) de la vulgarité par une étourdissante virtuosité verbale. Si Lolita avait aimé le narrateur, si elle avait été son Iseut, le roman réaliste eût fait place au poème et la satire sociale au lyrisme intérieur. L'hypothèse n'est pas arbitraire, car c'est précisément ainsi que les choses se passent dans le grand livre de Musil, comme on le verra tout à l'heure. Mais l'absence, ici très frappante, non seulement de toute espèce d'impureté sentimentale mais aussi de tout horizon spirituel réduit le roman aux dimensions d'un tableau de mœurs à la Hogarth. On partage les irritations de l'auteur, on acclame sa syntaxe et son vocabulaire, on rit souvent, on n'est jamais ému.

Tel qu'il est, cet ouvrage parfait reste, aussi, un « Tristan » marqué. Et cela tient à l'immaturité de l'objet même de la passion décrite ; mais sans cette immaturité, point d'obstacle et donc point de passion... Peut-être le livre, après tout, n'est-il vraiment vicieux que par ce cercle.

BRÈVE RENCONTRE (*)
La Société condamne la passion et rabat au mariage.

Musil et l'inceste

Ingénieur, officier, philosophe, écrivain, esprit religieux malgré lui, parce qu'il cherchait une vérité à vivre, Robert Musil est mort à peu près ignoré, tout près de ce lieu où j'écris — j'étais alors en Amérique — et son œuvre, en partie posthume, ne cessera de monter à l'horizon mondial de la littérature européenne. (...)

L'expérience impossible dans laquelle s'engage Ulrich se présente d'abord à sa méditation sous la forme d'un besoin d'amour « délivré des contre-courants et des aversions sociales et sexuelles » :

« Il rêvait d'une femme absolument inaccessible. Elle flottait devant ses yeux comme ces journées d'arrière-automne à la montagne où l'air a quelque chose d'exsangue, d'agonisant, tandis que les couleurs brûlent à l'extrême de la passion. »

A cette rêverie se mêle l'image de sa sœur Agathe, retrouvée après de longues années, et qui, fuyant son mari, vient habiter le petit hôtel rococo qu'il possède au milieu d'un beau parc, dans Vienne.

(*) Cœcilia Johnson et Trevor Howard dans le film de Noel Coward et David Lean.

« Souvent, même dans les années où Ulrich avait cherché sa voie seul et non sans insolence, le mot de sœur avait été chargé pour lui d'une nostalgie vague, bien qu'il n'eût jamais songé alors qu'il possédait une sœur réelle et vivante... Incontestablement, des phénomènes analogues sont fréquents. Dans plus d'une existence, la sœur imaginaire n'est que la forme juvénile, insaisissable, d'un besoin d'amour qui, plus tard, les rêves refroidis, se contentera d'un oiseau, d'un animal quelconque, ou se tournera vers l'humanité et le prochain. »

De Chateaubriand à d'Annunzio et à Thomas Mann, en passant par le romantisme allemand, français et anglais, on sait assez la fortune littéraire de cette forme d'amour interdit, dont il serait curieux de chercher pourquoi l'époque où se passe le roman de Musil — veille de la guerre de 1914 — connut peut-être les derniers prestiges. (...)

Le moment négateur du monde et du social, inhérent à toute vraie passion, n'apparaît cependant, aux yeux des passionnés, que comme un contrecoup accidentel. Ils veulent brûler. Et ils croient découvrir, aux époques les plus différentes, que c'est l'état présent de la société qui condamne la passion et rabat au mariage.

« Notre temps, qui a probablement perdu la notion de passion amoureuse, parce que celle-ci est plus religieuse que sexuelle, juge puéril de se préoccuper encore d'amour, mais voue tous ses efforts au mariage, dont il analyse le processus naturel avec une méticuleuse vigueur. Déjà alors étaient parus nombre de ces livres qui parlent, avec la candeur loyale d'un maître de gymnastique, des « révolutions de la vie sexuelle », et veulent aider les hommes à être mariés, et néanmoins contents. L'homme et la femme n'y sont plus que « porteurs de germe mâle ou femelle » ou encore « partenaires sexuels » et l'on baptise « problème sexuel » l'ennui qu'il s'agit de bannir de leurs rapports par toute espèce de variantes physiques ou psychiques ».

Le désir infini

Mais le besoin de passion, rencontrant l'interdit, qui est l'antisocial par excellence, projette immédiatement sur lui sa nostalgie d'un désir *infini*, quitte à nommer destin cette projection. C'est alors la dialectique de la pure passion tristanienne qui prend son essor : thèmes du regard, de la tempête, et de l'épée de chasteté entre les corps :

« Lorsque leurs regards se croisèrent, il n'y eut plus entre eux qu'une seule certitude : c'est que tout était décidé et que tous les interdits, maintenant, leur étaient indifférents... Chacune de leurs respirations leur publiait leur connivence ; ils subissaient, en bravant autrui, ce besoin commun de se délivrer enfin de la tristesse du désir, mais le subir avait déjà tant de douceur que les images de l'accomplissement étaient bien près de se détacher d'eux et les unissaient déjà dans leur imagination, comme la tempête, devant les vagues, cravache un voile d'écume ; une exigence plus forte encore leur commandait le calme, et ils furent incapables de se toucher de nouveau. »

L'équivoque essentielle entre l'amour projeté sur l'autre et le refus de la possession qui mettrait un terme au désir, explique le choix d'un objet interdit, recréant sans cesse la distance nécessaire à « l'amour de loin » des troubadours. Mais quel est ce désir ? Est-il désir de l'autre, ou seulement Désir en soi ? Les héros de Musil en parlent avec une sorte de lucidité toute goethéenne, voire un peu didactique par endroits :

« Dire : je *t'*aime, c'est faire une confusion. On croit aimer *toi*, cette personne qui a provoqué la passion, et qu'on peut prendre dans ses bras, alors que ce qu'on aime réellement c'est la personne provoquée par la passion, cette idole barbare, qui n'est pas la même ! — A t'entendre, dit Agathe, il faudrait croire qu'on n'aime pas réellement la personne réelle et qu'on aime réellement une personne irréelle ? — Là est le nœud de l'affaire : dans tous les rapports extérieurs, la personne réelle doit représenter la personne rêvée et même ne faire qu'un avec elle. D'où les innombrables confusions qui donnent au naïf commerce de l'amour un caractère spectral si fascinant. »

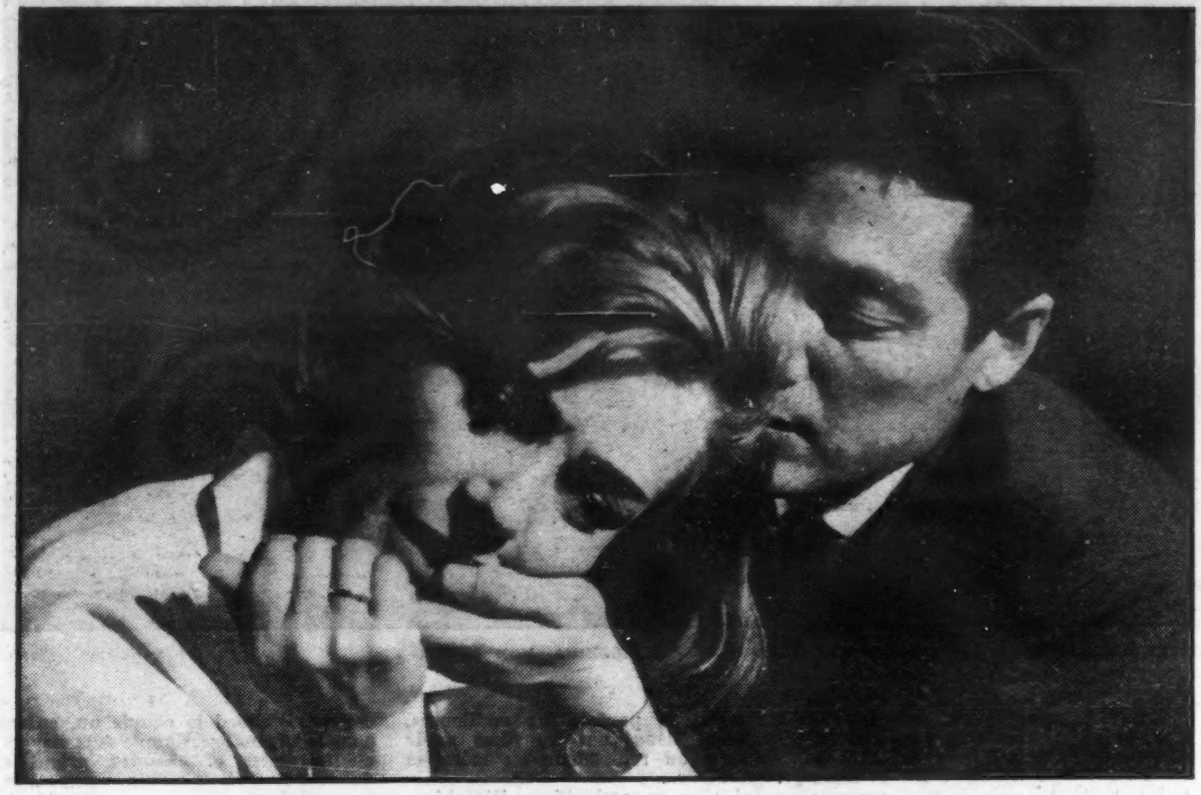
C'est pourquoi les amants passionnés en viennent toujours à invoquer le mythe platonicien des deux moitiés de l'être qui se cherchent :

« Ce désir d'un double de l'autre

sexe qui nous ressemble absolument tout en étant un autre, d'une créature magique qui soit nous tout en possédant l'avantage, sur toutes nos imaginations, d'une existence autonome... on en retrouve des traces jusque dans les circonstances les plus banales de l'amour : dans l'attrait lié à tout changement, à tout travesti, comme dans l'importance de l'unisson et de la répétition de soi dans l'autre... Les grandes, les implacables passions amoureuses sont toutes liées au fait qu'un être s'imagine voir son moi le plus secret l'épier derrière le rideau des yeux d'un autre. » (...).

Voyage vers Dieu

Mais ici, le roman de Musil s'engage dans deux voies divergentes : il nous en reste des fragments inégalement poussés, inconciliables.



HIROSHIMA MON AMOUR (*)
Toute femme aimée est Iseut.

Première version : le frère et la sœur cèdent à leur amour, réfugiés sans passeports dans une île de l'Adriatique. Notes de Musil, pour un chapitre intitulé « Le Voyage au Paradis » :

« C'est notre destin : peut-être aimons-nous ce qui est interdit. Mais nous ne nous tuerons pas avant d'avoir fait une tentative extrême. Le monde est fugace, fluide : fais ce que tu veux... Un homme ne va jamais si loin que lorsqu'il ne sait pas où il va... Ils étaient debout maintenant sur un haut balcon, entrelacés et enlacés à l'indicible comme deux amants qui, l'instant d'après, se précipiteront dans le vide. Ils se précipitèrent. Et le vide les porta. L'instant demeura immobile, sans monter ni descendre. Agathe et Ulrich ressentirent un bonheur dont ils ne savaient pas si c'était de la tristesse ; seule la conviction d'être élus pour vivre l'exceptionnel retint leurs larmes... Avec les formes limitatives s'étaient perdues toutes les limites et, comme ils ne percevaient plus aucune séparation, ni en eux ni dans les choses, ils ne formaient plus qu'un seul être. »

Mais cet accomplissement dans l'Ile, symbolique de l'abolition du social, dévoile l'échec fondamental de toute passion ;

« Entre deux êtres isolés, il n'y a pas d'amour possible » reconnaît Ulrich. « Un amour peut naître par défi, il ne peut être fait de défi. Il faut qu'il soit inséré dans une société. Il n'est pas un contenu de vie, mais une négation, une exception faite à tous les contenus de vie. Or il faut à une exception quelque chose dont elle soit l'exception. On ne peut vivre d'une négation pure. »

Sous une forme intellectualisée — il s'agit de simples *notes* pour une suite à écrire — Musil transpose ici l'épisode des amants légendaires bannis dans la Forêt du Morois : le philtre ayant cessé d'agir après trois ans, ils découvrent que le monde existe encore et les appelle... « *Deh ! dit Tristan, quelle départie !* »

Mais il y a plus. La lucidité de Musil s'attaque ici à la formule même du Roman et la détruit. Si la passion ne conduit pas à la mort, si le Jour peut reprendre ses droits, l'expérience de l'amour interdit échoue dans la réalité, et le Roman dans l'analyse psychologique la plus banale et déprimante.

C'est pourquoi Musil semble bien avoir écarté cette fin-là, conforme à la logique du Mythe, pour s'engager dans la voie difficile d'une recherche de l'amour mystique : c'est ce qu'il nomme le « Règne Millénaire » ou l'accession à l'«autre vie», à l'*état* d'amour pur, à l'extase d'un amour non plus égocentrique, mais bien allocentrique : « N'avoir plus de centre du tout, participer au monde sans réserve, sans rien garder pour soi, au sommet, cesser simplement d'être. » Cette attitude, qui rejoint le détachement bouddhique, mais qui pourrait aussi manifester la rédemption de la passion par l'amour vrai, est décrite au somptueux chapitre intitulé « Souffles d'un jour d'été ». Il ne s'y passe rien qu'une longue conversation entre le frère et la sœur qui s'aiment, dans leur jardin où choit sans fin du haut des arbres sur le vert assombri des pelouses le fleuve silencieux d'une neige de fleurs.

A ce point, la passion fait place à la présence, la souffrance du désir à l'extase partagée — mais aussi le roman au poème. Quelques instants avant sa mort, Musil travaillait à ce chapitre, qui eût été, selon certains, le couronnement de l'œuvre. Ainsi le Jardin clos de la présence mystique eût pris la place de l'Ile de la passion mortelle. Et le « Voyage au Paradis » de l'ancienne ébauche fût devenu le « Voyage vers Dieu » auquel font allusion plusieurs notes pour le livre.

L'Europe de naguère

Au terme d'un périple romanesque où tous les thèmes constants de la passion sont apparus et ont grandi l'un après l'autre, pour s'évanouir ensuite comme des îles dépassées, ce Jardin clos serait l'Ithaque d'une moderne odyssée spirituelle. Mais cette présence heureuse dans l'amour partagé n'évoque-t-elle pas aussi un mystère plus prochain, une autre rédemption de l'eros par l'agapè ? L'interdit fascinant de l'amour sororal n'aurait-il pas été le travesti — tout à fait inconscient, j'en suis sûr — d'un amour trop réel pour oser dire son nom *dans un roman* ? L'amour heureux n'a pas d'histoire, chacun sait cela depuis qu'on écrit des romans et qui *passionnent*. Mais cette convention littéraire, condamnant le mariage accompli, n'est-elle pas un tabou bien autrement redoutable, aux yeux de l'écrivain et du lecteur, que toute espèce d'inceste ou de passion maudite ? L'érotique du mariage est une terre inconnue pour la littérature occidentale. Il se peut que Musil, à son insu, l'ait approchée plus que nul autre. Je signale au génie de demain ce précurseur considérable, que sa lucidité a seule retenu d'achever l'un des plus beaux romans de l'Europe de naguère.

[*Ici Denis de Rougemont analyse « Le Docteur Jivago » de Pasternak, selon les principes qu'il a posés en tête de son étude et poursuit :*]

Passion et Société

Toute passion se nourrit de négation, parce qu'elle assume et souffre l'exception, au sens kierkegaardien du terme. Elle exile celui qui la vit. Elle le destine à contester comme il respire tout ce qui règle officiellement la vie sociale. D'où la présence continuelle, dans nos trois romans tristaniens, de la Société et de ses conventions ; d'où la critique mordante à laquelle les soumet le héros, parlant pour l'auteur : cette critique fait partie de la justification de la passion, bien plus qu'elle ne relève d'un système politique ou social différent ; en d'autres termes, l'hostilité du passionné est dirigée contre le social en soi, et non point provoquée par la nature particulière du régime politique au pouvoir. Ainsi Tristan, modèle du chevalier, est contraint de violer le sacré féodal, devient traître et félon et se voit exilé de la communauté des preux, non point parce qu'il approuve quelque nouvelle doctrine annonciatrice de subversions sociales — comme il n'en manquait pas au XII^e siècle — mais parce qu'il est devenu la proie d'un pouvoir beaucoup plus absolu : *l'état de passion.*

J'ai montré dans « L'Amour et l'Occident » comment cet état préexiste à tout objet déterminé, comment il crée son objet idéal avant de l'identifier à quelque être réel par une erreur essentiellement inévitable, qu'on attribue donc au Destin. (Mes citations de Musil ont illustré ce point.) C'est l'état de passion qu'on aime d'abord, en soi, plutôt qu'Iseut l'inaccessible.

Cet état dans lequel les vrais amants, poètes, mystiques et créateurs, voudraient se maintenir une fois qu'ils l'ont connu, tout en sachant que l'on ne peut y vivre, est décrit par eux tous comme indicible. Tantôt, il plonge ceux qui le subissent dans un mutisme gémissant, tantôt il les excite à une loquacité intarissable — lettres d'amour, traités mystiques — et procédant généralement par antithèses et paradoxes. Car on n'aura jamais assez de mots et de métaphores, et de clichés réinventés, et de symboles entrecroisés pour tenter de cerner cet indicible qu'on voudrait mais qu'on ne peut communiquer. De là que la forme de passion la plus commune, parce que la mieux communicable, soit celle qui fait écrire des romans, celle dont la contagion rarement mortelle mais délicieuse atteint tous ceux qui ont ressenti, un jour ou l'autre, la différence entre un désir sexuel et l'état d'âme ou mieux : l'état d'*être* amoureux. La passion amoureuse est, de toutes, celle qui se prête le mieux au récit. La sexualité pure et l'amour du prochain ne sont vrais qu'en acte, et leur description ennuie vite. La passion de l'Eros est vraie d'abord en rêve, et n'existe peut-être jamais mieux que dans l'élan lyrique de son récit.

Lié plus que tout autre à la littérature par une complicité d'origine et d'essence, l'amour-passion, nous l'avons vu, n'est guère moins dépendant de cette société qu'il récuse : c'est elle qui lui a fourni, jusqu'à nos jours, les obstacles indispensables. Sur ce point, deux observations encore.

Il est remarquable que la passion n'utilise interdits et tabous qu'au moment où ceux-ci commencent à faiblir, où les violer est encore scandaleux mais n'entraine pas la mise à mort instantanée, physique ou sociale, du fauteur. La liberté sexuelle des très jeunes gens dans l'Amérique contemporaine, certaines modes littéraires de l'époque 1900, permettent à un Nabokov, à un Musil, d'aller dans leurs romans jusqu'au point périlleux où le scandale reste efficace tandis que la censure hésite. Le Roman de Tristan n'apparut dans l'histoire qu'au temps où la réforme grégorienne et les abus qu'elle combattait venaient de dresser contre les lois matrimoniales non seulement l'hérésie du Midi, mais l'élite culturelle de l'Europe. Ainsi, le roman de Pasternak ne vint au jour qu'au lendemain du « dégel » soviétique : rien n'est encore gagné, mais quelques-uns déjà peuvent avouer quelque chose sous le couvert du mythe. Tel est le « terrain » biologique où le roman trouve les meilleures chances à la fois de se déclarer et de propager sa contagion.

L'hygiène contre la passion

Il y a plus. La nature des interdits sociaux détermine le niveau psychologique et le style même du roman. « Le Docteur Jivago », par exemple, est de beaucoup le plus traditionnel des trois romans qu'on vient de considérer. L'ouvrage de Musil, au contraire, déploie tant de raffinements formels, intellectuels et même mystiques, qu'il échappe à la fin au romanesque et nous fait entrevoir un genre nouveau, qui pourrait intégrer dans la littérature les démarches de la science et de la psychologie les plus récentes. C'est que la *nature des obstacles* diffère du tout dans les deux cas. Politique et sociale en U.R.S.S., donc extérieure, plus primitive en quelque sorte, elle ne met pas en jeu les mêmes ressources que dans une société plus libérale ou relâchée, ou décadente : là, l'obstacle s'intériorise, l'action devient introspection, et l'intrigue aventure spirituelle.

Ce processus est-il irréversible ? Fait-il prévoir la fin d'un genre, qui serait aussi la fin de cette forme de passion dont la littérature entretenait le culte ? Quels tabous subsistant de nos jours pourraient-ils encore provoquer les épiphanies romanesques de Tristan et de l'amour-passion ?

Le totalitarisme soviétique et le conformisme des mœurs dans les démocraties de l'Occident ne sont plus défendus sans scrupules par les élites des deux partis. Je ne vois guère d'autres interdits vraiment redoutables, aux yeux de l'homme du XX^e siècle, que ceux que la Science et l'Hygiène pourraient faire prononcer par l'Etat. La passion qui voudrait les violer ne serait plus condamnée, mais simplement soignée, aux frais de la Sécurité sociale. Quel génie saura-t-il déjouer ce plan d'asepsie spirituelle ?

Mais j'imagine parfois d'autres obstacles, plus subtils et tenaces que les tabous sociaux. J'y ai fait allusion à propos de Musil. S'il est vrai que la passion cherche l'Inaccessible, et s'il est vrai que l'Autre en tant que tel reste aux yeux d'un amour exigeant le mystère le mieux défendu, — Eros et Agapè ne pourraient-ils nouer une alliance paradoxale au sein même du mariage accepté ? Tout *Autre* n'est-il pas l'Inaccessible, et toute femme aimée une Iseut, même si nul interdit moral ou nul tabou ne vient symboliser, pour les besoins de la fable et la commodité du romancier, l'essence même de l'obstacle excitant, celui qui ne dépendra jamais que de l'être même : l'autonomie de la personne aimée, son étrangeté fascinante ?

DENIS DE ROUGEMONT.

(*) Emmanuelle Riva et Eigi Okada dans le film de Marguerite Duras et Alain Resnais.

ALAIN RESNAIS DIRIGEANT EMMANUELLE RIVA DANS « HIROSHIMA, MON AMOUR »
L'histoire d'une mémoire.

CINÉMA

Vus pour vous :

● *« Hiroshima, mon amour », tout entier à prendre ou à laisser.*

LES trois films français présentés à Cannes s'affrontent en ce moment sur les Champs-Elysées. Compétition exceptionnelle : il est sans précédent que des films « vedettes » commencent une carrière en juin. Mais tous trois ont été considérés comme assez fortement « lancés » pour franchir victorieusement les précipices que creusent les week-ends ensoleillés et les mois d'été dans les caisses des salles d'exclusivité parisiennes.

Sauf accident, ils ne quitteront donc pas l'affiche avant septembre.

Cette sortie simultanée provoque irrésistiblement à la comparaison, et pas seulement à celle que les chiffres engageront à faire après quelques semaines. Représentatifs du jeune cinéma français, c'est-à-dire du cinéma qui se veut, au départ, libre de servitudes commerciales, réalisés l'un au Japon, l'autre au Brésil, tous trois sans vedettes et avec de faibles moyens matériels par des metteurs en scène avides de « dire quelque chose » par le truchement de leur art, ils n'ont cependant rien de commun.

Le film de François Truffaut, « Les 400 coups », dont Vadim a déjà fait ici la critique (1), vient du cœur. Palpitant de sensibilité et de fraîcheur dans l'émotion, il ne peut manquer de toucher.

(1) Voir « L'Express » n° 412 du 7 mai 1959.

Sincérité, spontanéité, oui. Invention, création, non. Que ceux qui en doutent aillent revoir « Sciuscia » ou « Le Voleur de bicyclette », films qui ont été tournés il y a presque quinze ans.

Le film de Marcel Camus, « Orfeu Negro », brillant spectacle tout pailleté de couleurs, de musique et d'exotisme, est un film pour les yeux, qui ne révèle de la part de son réalisateur ni un tempérament original, ni une maîtrise remarquable du langage cinématographique. L'exploit est plutôt d'ordre sportif. Il a réussi à tourner, dans des conditions difficiles, le très fameux carnaval de Rio et à en restituer l'atmosphère. C'est beaucoup. C'est tout. C'est long.

Rien de semblable

Signalons que seuls les spectateurs des salles d'exclusivité auront le privilège d'entendre «Orfeu Negro» dans sa version originale parlée en portugais. Le doublage en français risque fort d'amputer le film d'une part de sa magie. On ne saurait donc trop engager ceux qui en ont la possibilité à le voir dès maintenant, s'ils ont du goût pour les distractions épidermiques.

Le film d'Alain Resnais, enfin, « Hiroshima mon amour » (2), vient de l'esprit et atteint l'esprit. Des trois, c'est incontestablement le plus important et le plus achevé, le seul qui relève d'une esthétique personnelle.

L'irritation qu'il provoque est déjà révélatrice. Il irrite parce qu'il a un ton, que l'on peut trouver insupportable. Mais qui a un ton au cinéma ? Qui a un langage, un mode personnel de récit, un style, qui est capable enfin de réaliser une œuvre totalement aboutie, close et à tous moments voulue telle qu'elle se présente ? Tant d'images, et parfois les meilleures, semblent dans tant de films avoir échappé au réalisateur ou même à l'opérateur...

(2) George-V, Vendôme.

Ici, rien de semblable. « Hiroshima mon amour » est un film conduit, construit, élaboré du premier plan au dernier.

Le thème en a déjà été raconté. Il n'est pas inutile de le rappeler, car il arrive que la démarche du récit désoriente le spectateur habitué à ce qu'on le mène par la main de séquence en séquence.

Une jeune femme, française, se trouve à Hiroshima où elle participe aux prises de vues d'un film de propagande pour la paix. La veille de son départ, elle passe la nuit avec un beau Japonais. Ce sont des choses qui lui arrivent. Elle est, dit-elle à son amant d'une nuit, « d'une moralité douteuse ».

— *Qu'est-ce que tu appelles une moralité douteuse ?*

— *Douter de la morale des autres.*

Mais peut-être parce que cette brève rencontre est par définition condamnée à ne point se prolonger, quelque chose comme de la passion surgit entre les amants. Alors, par bribes, au gré de leur dialogue ou de menus événements qui déclenchent ses souvenirs, elle évoque pour lui l'épisode majeur de son passé. A 18 ans, fille d'un pharmacien de Nevers, elle a été amoureuse d'un soldat allemand. Le garçon a été tué par les résistants. A elle, on a tondu la tête. Elle a failli devenir folle. Folle d'amour, folle de douleur.

Permanence de la guerre, permanence de l'amour.

Sur ce schéma, Alain Resnais a fait ce que l'on pourrait appeler un film « intellectuel ».

Le spectateur est ici transformé en « voyeur ». Il ne participe pas, il assiste. On ne lui raconte pas. Il découvre. D'abord le couple nu, enlacé dans la pénombre. Couple sans visages, chairs mates et chaudes, grand et doux animal d'où monte, monocorde, la voix de la Femme.

Nous avançons dans la connaissance de ce que fut son premier amour impossible et de ce qu'elle vit aujourd'hui au gré de la conversation et des réminiscences. A sa surface, affleure et flotte un moment un souvenir. Puis un autre. Puis c'est une phrase qui lui échappe, quelques mots qui découvrent un pan d'elle-même, tandis que le reste demeure et demeurera jusqu'au bout dans l'ombre.

Une image en entraîne une autre, comme une parole en entraîne une autre. C'est presque l'histoire d'une mémoire qui, sous un apparent désordre chronologique, fonctionne selon une logique interne rigoureuse.

L'angle des images-souvenirs, leur cadrage, le choc entre ces images et celles du présent, l'importance relative des plans et leur alternance, tout cela ressortit au très grand art cinématographique.

Une coïncidence

En choisissant Emmanuelle Riva pour interprète, Alain Resnais a montré en outre une grande intelligence de son métier. Elle est cette femme, une Française un peu facile, pas vraiment jolie, pas tellement jeune, pas tellement sympathique, mais un peu mieux que tout çela.

— Tu es une belle femme, lui dit l'homme, tu le sais.

— *Tu trouves ?*

— Je trouve.

— *Un peu fatiguée, non ?*

— Un peu laide.

— *Ça ne fait rien ?*

— C'est ce que j'ai remarqué hier soir dans ce café. La façon dont

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA			OPERA-COMIQUE		
Lundi 22	20 h. 15	DON JUAN	Mercr. 24		RELACHE
Mercr. 24	20 h. 45	CHEMIN DE LUMIERE DAPHNIS ET CHLOE SOIR DE FETE	Jeudi 25	20 h. 15	CAPRICCIO LA VOIX HUMAINE
Vendr. 26	20 h. 30	L'ATLANTIDE	Vendr. 26	21 h.	SPECTACLE DE BALLETS
Samedi 27	21 h.	RIGOLETTO	Samedi 27	21 h.	LES PECHEURS DE PERLES
Dim. 28	20 h. 40	LES INDES GALANTES	Dim. 28	14 h. 30	LE BARBIER DE SEVILLE
			Dim. 28	21 h.	LA TOSCA

GEORGE-V
146, CHAMPS-ÉLYSÉES
VENDÔME
32, AV. DE L'OPÉRA
EMMANUELLE RIVA
dans
HIROSHIMA MON AMOUR
un film de ALAIN RESNAIS scénario et dialogues MARGUERITE DURAS

(Pic.)

MIROSLAV CANGALOVIC ET RADMILA BAKOCEVIC DANS « FAUST »
« Smejem se jer sam tako krasna u tom ogledalu... » (*)

tu es laide. Et puis comment tu t'ennuyais...

— *Dis-moi encore...*

— Tu t'ennuyais de la façon qui donne aux hommes l'envie de connaître une femme...

Le texte est de Marguerite Duras. Certains l'ont jugé tout bonnement exaspérant. Lyrique, impudique, il arrive qu'il le soit. Cette femme qui murmure à son amant : *« Tu me tues, tu me fais du bien. Dévore-moi, déforme-moi jusqu'à la laideur... »*, cette femme dit n'importe quoi.

Mais il y a, entre ce texte trop paré et les images de Resnais, coïncidence dans l'élan, dans le rythme. Il est insensé de prétendre refuser l'un et admirer l'autre.

« Hiroshima mon amour » est tout entier à prendre ou à laisser.

Le film de Camus plaira, le film de Truffaut touchera, le film de Resnais restera.

DENIS VINCENT.

● *Trois petits films à base de 6.35 et un grand court-métrage à base d'intelligence.*

IL y a beaucoup de coups de feu dans les trois films américains présentés à Paris cette semaine. D'abord, ceux exemplaires et salvateurs de « Jeunesse droguée » (1), film de Jack Arnold à l'usage des parents insouciants et des enfants « rebels without a cause ». Un arrière-goût de « La Fureur de vivre » dans les poursuites en voiture, la poitrine incandescente de Mamie Van Doren, un jeune acteur, Russ Tamblyn, au visage tavelé, et voici le document de choc sur la perversion des collégiens. L'Amérique dénonce ses propres vices...

En réalité, c'est plutôt du Léonide Moguy. Sous prétexte de vertu, le mal est analysé avec une délectation attirante. Le « croustillant » sous couvert de sermon, les jeunes gens parisiens ne s'y sont pas trompés. Ils courent voir « Jeunesse droguée » avec une impatience suspecte.

● Al Capone

D'ailleurs, paradoxale Amérique, comment choisir sa voie lorsque l'on montre la même semaine les petits voyous punis et le grand voyou vainqueur. D'un côté, la mise en garde, « attention ! danger », et de l'autre, l'hagiographie du plus « caïd » des « sans foi ni loi », la béatification d'Al Capone (2). Petit voyou deviendra grand pourvu qu'il soit vraiment méchant. Si encore le film dévoilait les ficelles, révélait qu'Al Capone possédait un cerveau napoléonien, ce destin paraîtrait exceptionnel, mais le réalisateur Richard Wilson s'est contenté de résumer les « 400 coups » du célèbre gangster qui régna en tyran sur Chicago, par un récitatif biographique, illustré de mitraillades. Ce fut quand même un peu plus compliqué de corrompre petit à petit le gouvernement d'un Etat, de s'assurer une impunité quasi infaillible et de finir par se faire condamner, mais sur le seul grief de ne pas avoir payé ses impôts.

Rod Steiger a bien la bonhomie apparente, la lourdeur de bulldozer. Hélas ! son œil manque de machiavélisme et le film aussi.

Encore à base de 6,35, de 7,65 et autres calibres en tous genres, un film policier avec Anita Ekberg et Jack Palance, intitulé « Signes particuliers : néant » (3). On résiste mal à ce titre.

● Du côté de la Côte

Une raison de plus d'aller voir « Hiroshima », c'est le court métrage qui l'accompagne. Agnès Varda s'est promenée « du côté de la Côte ». Elle a regardé ses jardins, ses villas, ses touristes à la recherche d'un paradis perdu. Elle a cerné cette obsession de l'Eden avec un sourire moqueur à la fois triste et tendre. Et puis elle a aperçu des coins d'eau claire, des racines entrelacées dans le sable blanc, le paradis presque retrouvé.

« Du côté de la Côte », ironique, poétique, cruel, n'est pas un reportage vagabond. C'est un film concerté où la caméra obéissante n'a filmé que des images nécessaires, encore purifiées par le montage. Folle et belle Côte d'Azur, c'est aussi la nostalgie.

MICHELE MANCEAUX.

(1) Paris, Berlitz, Wepler.

(2) Ermitage, Gaumont Richelieu.

(3) Normandie, Rex, Moulin-Rouge.

MUSIQUE

● *L'Opéra de Belgrade a soufflé sur la naphtaline.*

OSCAR DANON, directeur de l'Opéra de Belgrade, s'est lancé dans une partie difficile : rajeunir le «Faust» de Gounod, qui fête cette année son 100e anniversaire et, à l'Opéra de Paris, sa 2.324e représentation. Oscar Danon a nettement déclaré qu'il désirait souffler sur la naphtaline qui conserve précieusement le chef-d'œuvre de Gounod; les amoureux de «Faust» qui assistent religieusement, chaque année, à deux ou trois représentations dans la salle de l'Opéra, ont reçu la nouvelle comme une « offense » ; ils ont accouru, avec scepticisme, au Théâtre des Nations et... ne furent point convaincus. Non seulement déroutés par un « Air des bijoux » chanté en yougoslave, ils n'ont pas compris davantage un langage scénique *en tous points* nouveau.

Le problème

Cependant, abandonnant un vain préjugé d'orgueil national, et malgré quelques aspects discutables, il faut avouer que la réalisation de l'Opéra de Belgrade est captivante. Captivante, cette mise en scène qui, à l'aide de cinq tréteaux de hauteurs différentes constituant à peu près l'unique décor, permet une représentation constamment mouvante ; captivante, cette interprétation profondément psychologique dominée par une grande « trice » dans le rôle de Marguerite et un Méphisto impressionnant ; captivant, chaque détail qui modifie et rajeunit l'ouvrage centenaire.

Toutes les innovations ne sont pas également heureuses ; des réussites : la scène de l'église, le « défilé » des soldats (...qui demeurent immobiles), l'adjonction de deux diablotins virevoltant autour de Méphisto ; des échecs : une kermesse trop statique et une scène du jardin proprement escamotée. En dépit de ces réserves, la représentation de l'Opéra de Belgrade constitue un apport dans la carrière de « Faust ». Elle repose du même coup le problème brûlant du réalisme de la mise en scène.

Enfin, la qualité du « Faust » yougo- →

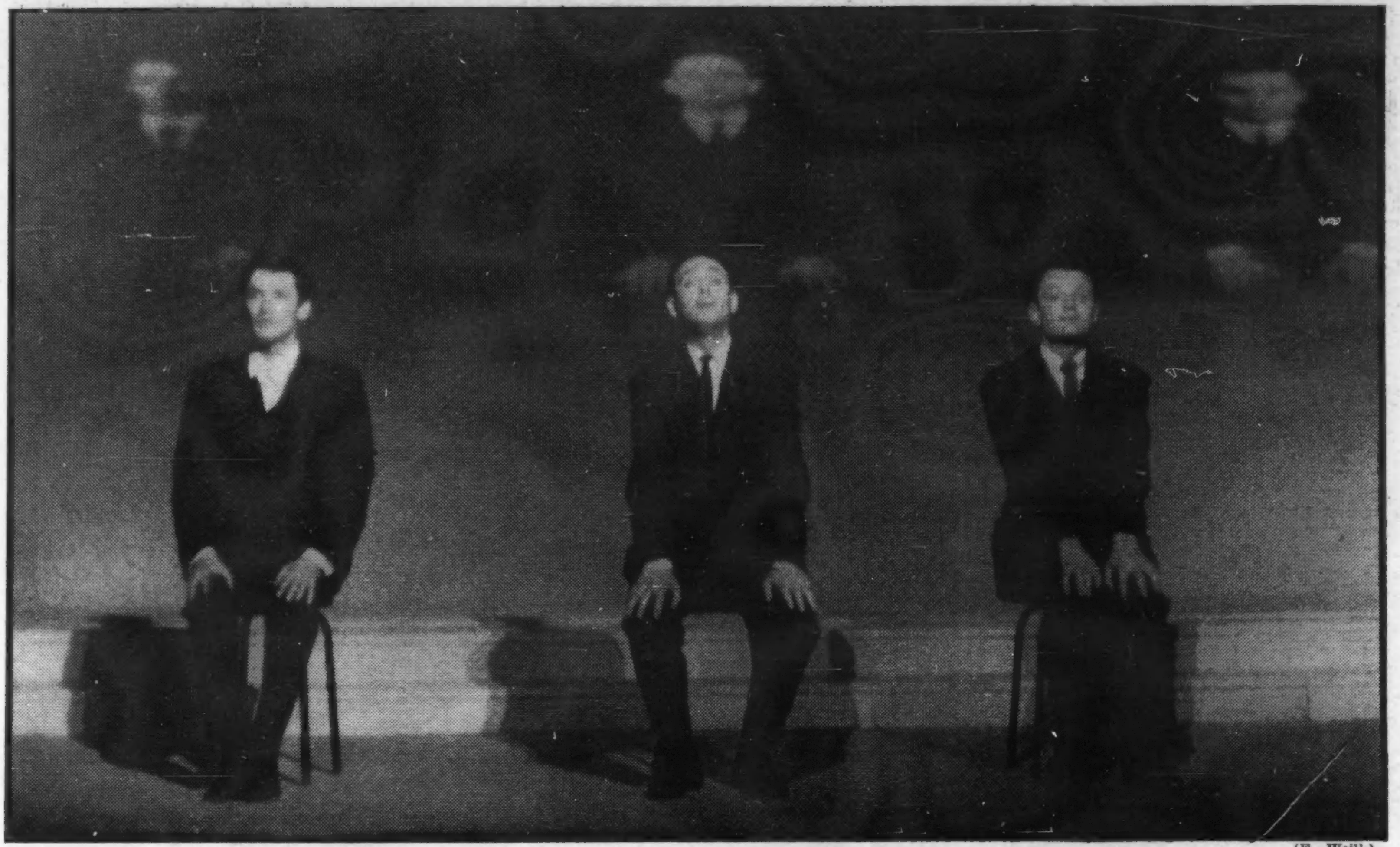
(*) Chanté en yougoslave : « Je ris de me voir si belle en ce miroir... »

POCHE MONTPARNASSE
75, boulevard Montparnasse
Remettez vos rendez-vous...
Marcel Aymé (« L'Express »).
TCHIN - TCHIN
Loc. par tél. LIT. 92-97

LA PAGODE
57bis, r. de Babylone - INV. 12-15
IVAN LE TERRIBLE
VERSION INTÉGRALE
SAM., DIM., 14 h. 15, 17 h. 40, 21 h.
Tous les LUNDIS, MAT. à 15 h. 15

AGRICULTEURS V. F.
URSULINES V. O.
GOHA
LE CHEF-D'ŒUVRE DE
JACQUES BARATIER

QUARTIER LATIN
9, rue Champollion v. o.
LA BLONDE ET MOI
JAYNE MANSFIELD - TOM EWELL
STUDIO 43 - 43, Fg-Montmartre
LE SEPTIÈME SCEAU
d'Ingmar BERGMAN
en v. o.



(E. Weill.)

« LA SONATE ET LES TROIS MESSIEURS » DE JEAN TARDIEU
Une sorte de musique au second degré.

→

slave est due, pour une large part, aux voix de Miroslav Cangalovic, superbe dans Méphisto, et de Radmila Bakocevic, une Marguerite sensible au timbre ravissant, enfin à l'excellente direction de l'orchestre d'Oscar Danon.

Les mêmes conceptions scéniques ont guidé les réalisateurs des deux autres spectacles de l'Opéra de Belgrade qui, musicalement, sont loin de présenter une valeur identique. Le premier, « Katia Kabanova » de Janacek, est un chef-d'œuvre ; sur le sujet assez mince d'une femme malheureuse et infidèle qui choisit finalement la mort, Janacek a composé une partition qui traduit subtilement chaque mouvement de l'âme. Point de débordement romantique, mais des accents qui touchent constamment. Tel accord, telle modulation modernes surprennent sous la plume de Janacek disparu depuis plus de trente ans et qui ne possède pas encore la place qui doit lui revenir.

En revanche, le compositeur yougoslave Nicola Hercigonja, auteur de « La Couronne de la Montagne », troisième spectacle présenté par l'Opéra de Belgrade, ne peut être taxé de « modernisme ». « La Couronne de la Montagne », poème épique, est d'abord un texte de Petar Petrovitch Njegos (1813-1851), texte classique dans la Principauté de Monténégro dont il relate les aspirations nationales.

A l'image du poème, la musique se veut patriotique. Elle est d'un intérêt inégal, souvent conventionnelle, parfois exaltante, toujours sauvée par la magistrale interprétation des chœurs yougoslaves et de Miroslav Cangalovic. Il serait surprenant que cette Couronne-là atteigne, à l'instar de « Faust », plus de mille représentations. Mais ce n'est pas un critère définitif puisque « Katia Kabanova » nous a précisément fourni l'exemple d'un chef-d'œuvre méconnu.

CLAUDE SAMUEL.

La grande saison d'Enghien

● *Grâce au baccara et aux pharyngites, des feux de paille de qualité.*

ON a envie d'écrire « Bad Enghien » tellement l'existence de cette petite ville d'eaux, à l'ombre d'une capitale qui l'ignore, semble anachronique. C'est d'ailleurs un autre anachronisme que la place réservée à une « saison italienne » par la Société des Eaux locale. On renoue ainsi avec les bonnes habitudes du siècle dernier, lorsque le public comprenait l'italien des pères nobles et des servantes maîtresses. Malheureusement, les feux allumés sur les bords du petit lac d'Enghien ne sont que des feux de paille ; le public invité est le seul à se rendre à des spectacles que boude le public payant. Et, pourtant, on souhaiterait meilleur sort à l'art avec lequel l'argent que rapportent le baccara et les pharyngites se transforme en plaisirs d'une rare qualité.

L'autre soir, Cimarosa, Donizetti et Banfield ont été à l'honneur. Le « Maître de Chapelle » du premier a permis à Otello Borgonovo de réaliser une performance charmante et de bon goût. « Rita », de Donizetti, c'est le sujet de « L'Angélique » d'Ibert mêlé à celui du « Pauvre Matelot » de Milhaud — mais sans aucune prétention musicale ni philosophique. Et l'on goûte une satisfaction sans mélange à ces rebondissements toujours harmonieux d'une action prévue, mais amusante. La Franca Duval, Carlo Franzini et Otello Borgonovo ont fort bien enlevé la chose.

Quant à « Une Lettre d'amour de Lord Byron », c'est un mélodrame insensé de Tennessee Williams, dans lequel une vieille Américaine presque centenaire évoque ses fugitives amours avec Lord Byron. Tout y est, l'expressionnisme à la Kurt Weil, l'évocation du passé derrière un tulle, les personnages de Carnaval en contrepoint sur le drame ; et rien ne manque non plus dans la musique de M. Banfield, ni les références à Puccini, ni les grâces rendues à Stravinsky, ni les coups de chapeau à Gershwin, ni, surtout, l'aveu d'un « menottisme » permanent. Mais c'est lyrique, et c'était surtout admirablement chanté par Mmes Rena Garazioti et Elena Todeschi, qui possèdent, surtout la première, une très grande classe, et qui auraient, par leur talent, sauvé des partitions encore moins défendables. Décors excellents de Tina Sestini Palli, bonnes mises en scène de Filippo Crivelli. Et mille compliments au chef d'orchestre Gianfranco Rivoli, auquel on a envie de dire qu'il mérite déjà d'avoir sa rue à Paris...

CAMILLE RAMEAU.

THÉATRE

Robert Kanters a vu pour vous :

● *Le spectacle Jean Tardieu : une langue nouvelle.*

LE spectacle consacré à M. Jean Tardieu par M. Jacques Polieri est une très intéressante tentative de théâtre expérimental (1). « La Sonate et les Trois Messieurs » est un essai plein d'humour pour transcrire avec des mots ce que la musique fait voir et sentir. « Rythme à trois temps » est un *ballet parlé* que six jeunes femmes scandent de la voix et du geste. Et « L'A.B.C. de notre vie » est un *poème à jouer* où l'on utilise les acteurs isolés et en groupe, les citations musicales de Webern, les peintures projetées de Vieira da Silva, les effets du cinéma, de la stéréophonie, que sais-je encore ! Les textes de M. Tardieu, très beaux, très denses, très propres à l'interprétation chorale, sont ainsi mis en valeur dans le but de créer un nouveau langage scénique efficace, une sorte de musique au second degré qui utiliserait, pour nous convaincre ou nous émouvoir, les ressources conjuguées de la musique, du verbe, de la danse, de la peinture abstraite.

On voit l'intérêt considérable de l'entreprise et ce qui la condamne à rester expérimentale : il s'agit de forger une langue nouvelle, un nouveau moyen d'expression synthétique pour un poète total, et c'est passionnant ; mais le vocabulaire de cette langue qui emprunte à la nouvelle poésie, à la nouvelle musique, à la nouvelle plastique de la danse et de la peinture est si riche et si difficile qu'il ne peut guère être maîtrisé que par un petit nombre. Pour ceux-là, la tentative de M. Polieri est une réussite. Les acteurs ne sont guère aidés dans ce genre de théâtre; on a envie de parler d'eux comme des musiciens de l'orchestre, de dire : celui-ci joue faux, celle-là met trop de sentiment. On n'en salue que plus volontiers la docilité et l'intelligence des meilleurs, Mmes Alice Sapritch et Solange Sicard, MM. Georges Aubert, Jean Pommier, Roger Montsoret, etc.

R. K.

[*La Compagnie Roger Planchon, du Théâtre de la Cité à Lyon - Villeurbanne, présente cette semaine au Théâtre Montparnasse-Gaston Baty « La Seconde Surprise de l'Amour », de Marivaux, dont la mise en scène avait provoqué à Lyon des discussions passionnées (voir « L'Express » n° 407 du 2 avril 1959). Les Parisiens vont pouvoir juger « sur pièces » et Robert Kanters vous en parlera dans notre prochain numéro.*]

(1) Théâtre de l'Alliance française.

Cabarets Dancings

le rêve DANCING 3, Bd Poissonnière

Restaurants

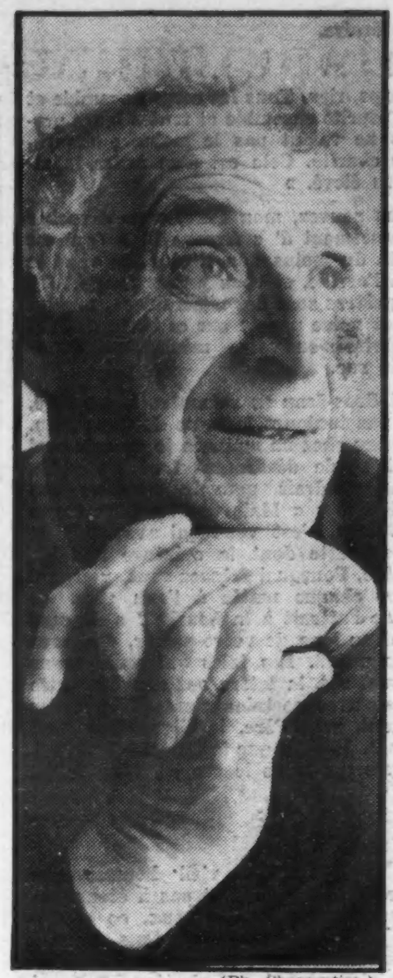
LIDO 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "PRESTIGE" de P.L. GUÉRIN et R. FRADAY LES BERNARDS ÉLY. 11-61

Shocking
12, rue de Marignan - ELY. 58-64
2 spectacles : 23 heures et 0 h. 30
NANCY HOLLOWAY

Seul à Paris au Studio PUBLICIS
LES FRAISES SAUVAGES
d'Ingmar Bergman
"son chef-d'œuvre"

SAINT-LAZARE - PASQUIER
Dernière fois à Paris
La Fureur de vivre
avec JAMES DEAN

AVEZ-VOUS VU
Les verreries de Venise
au salon des artistes décorateurs
GRAND PALAIS DES CHAMPS-ÉLYSÉES
Porte Clemenceau, de 10 h. à 18 h. 30



(Ph. Charpentier.)
MARC CHAGALL
Un brave garçon qui parlait trop.

EXPOSITIONS

Jean-François Chabrun a regardé pour vous :

● ***Cent quatre-vingt-cinq toiles de Marc Chagall qui, depuis cinquante ans, peint ses rêves à la main.***

« T*U as du talent, mon fils. Si tu continues, tu pourras devenir photographe !* »

Le petit garçon aux mains fines, qui copie sur un magazine le portrait du pianiste Rubinstein, relève un instant la tête. Tout joyeux. Il a compris que sa mère ne s'opposerait pas à la vocation d'« artiste » qui s'éveille impérieusement en lui.

C'est à Vitebsk que la scène se passe, à la fin du siècle dernier. A Vitebsk où vit alors la famille de Marc Chagall : le frère, les huit sœurs, la mère toujours aimée, le père aux grands yeux bleus, un taciturne qui sent le hareng à force d'en colporter pour vivre, le grand-père boucher qui s'en va prier à la synagogue entre deux abattages rituels, l'autre grand-père, qu'on surprend parfois, pendant les soirs d'été, en train de grignoter une carotte sur son toit, l'oncle coiffeur qui joue du violon comme un cordonnier... tous « Chassidim », juifs pieux que le rationalisme rebute autant que les querelles talmudiques et qui pratiquent dans un esprit panthéiste l'amour des choses vives, créées.

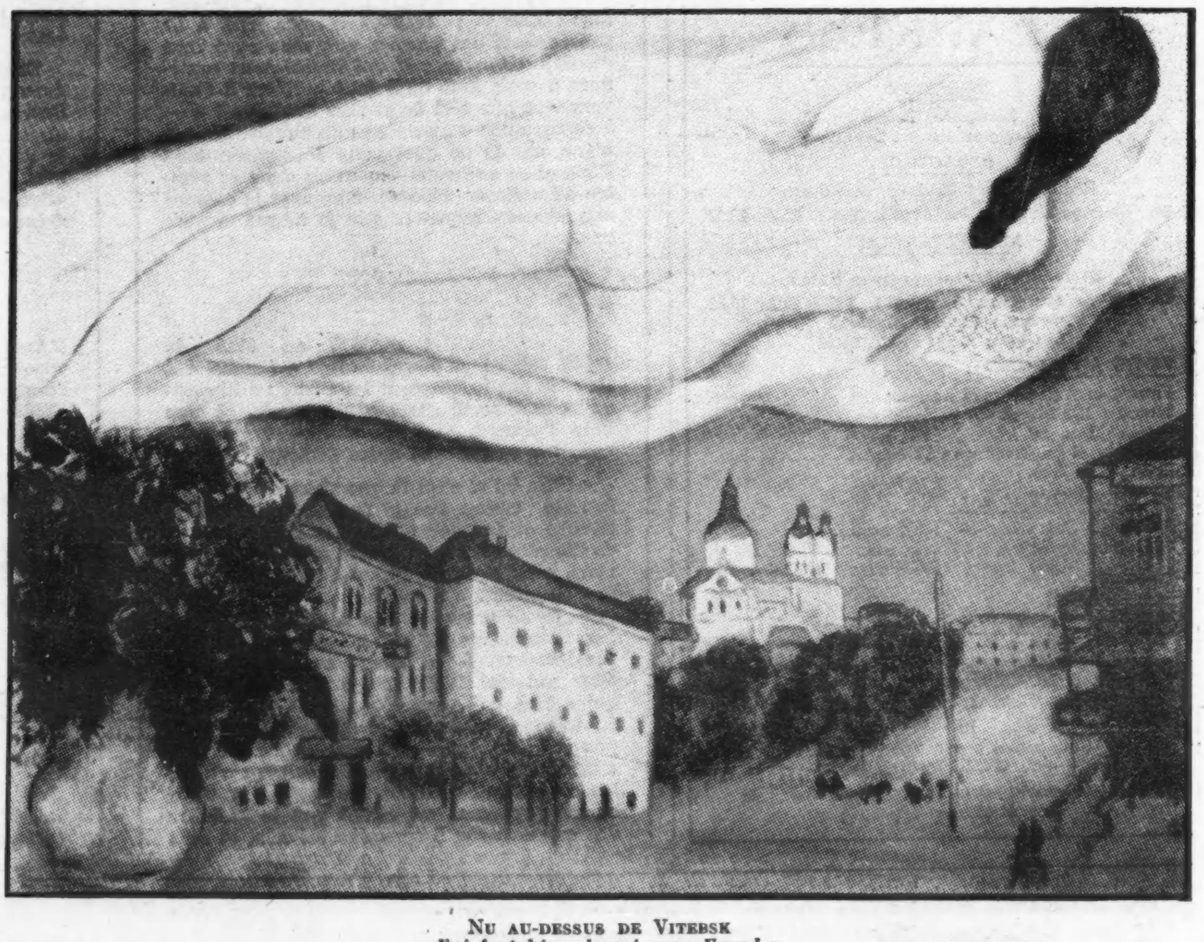
Un demi-siècle a passé. Marc Chagall, après quelques essais malheureux, a dû renoncer au métier de photographe. Il est devenu l'un des peintres les plus connus de son temps. Les musées et les collectionneurs du monde entier ont accepté, cette année, de se séparer pendant quatre mois de ses meilleures toiles pour qu'elles puissent être rassemblées, jusqu'à la fin de septembre, au Musée des Arts Décoratifs : à Paris, dont il avoue que son art a eu besoin « comme un arbre a besoin d'eau ».

Mais a-t-il jamais cessé de vivre à Vitebsk, parmi les siens ? A soixante-douze ans, Marc Chagall, le pinceau ou le crayon à la main, poursuit toujours, à travers eux, ses rêves d'enfant : l'oncle continue d'emmêler son archet dans sa barbe en jouant du violon, les isbas des voisins chavirent dans un joyeux désordre géométrique, quand apparaissent les anges du demi-sommeil, les vaches vertes, les chevaux rouges et les coqs bleus défilent toujours aussi fidèlement sous les yeux amusés d'une mère dont le sourire vaut bien celui de la Joconde, et les fiancés, main dans la main, n'ont jamais si bien symbolisé que sur ses toiles l'espoir d'en finir une bonne fois avec le drame d'un peuple mille fois crucifié par une bêtise et des haines séculaires.

Florence rouge

« Pourquoi peignez-vous donc des vaches vertes et des gens qui marchent sur la tête ? » Lunatcharsky, futur ministre de la Culture de Lénine, s'inquiète, dès 1913, de savoir si les tableaux que peint Chagall à Paris sont ou non utilisables à des fins révolutionnaires pratiques. La réponse de Chagall l'a peut-être convaincu :

« Puisque votre Marx est si sage, sortez-le donc de la tombe, il vous expliquera. »



NU AU-DESSUS DE VITEBSK
« J'ai fort bien dormi sans Freud ».

Toujours est-il que ce même Chagall à qui Maïakovsky disait :

« Tu es un brave garçon, mais tu parles trop », se voit nommer, après octobre 1917, commissaire du Peuple aux Beaux-Arts, à Vitebsk.

Brève et singulière aventure. Les officiels n'apprécient guère les fresques pleines d'animaux étranges et de personnages flottant au-dessus des toits que Chagall a fait reproduire en grand pour célébrer la joie du premier anniversaire de la Révolution.

Pendant quelques mois, on avait pu croire que Vitebsk, où Malevitch, les frères Pevzner et Pougny faisaient équipe avec Chagall, allait devenir une nouvelle Florence, une Florence rouge. Mais les « réalistes prolétariens » veillaient au grain.

« C'est là que vous serez tous pendus », dit un jour l'un d'entre eux en montrant un réverbère de la place Rouge à Chagall. Il comprend et, en échange des services rendus au gouvernement, demande un passeport pour la France, qu'il rejoint en 1922. Il ne reverra plus que sur ses toiles cette Russie chagallienne qu'il aime par-dessus tout et dont le public occidental va bientôt tomber amoureux, grâce à lui.

Les bons confrères

« Je ne m'occupe pas de ce qui est falsifié. Tenez, le marbre de cette cheminée est falsifié. La politique, aussi... »

Dans le courant d'une conversation avec Georges Ribemont-Dessaigne, en 1953, Chagall paraît avoir pris son parti de l'hostilité des « politiques » à son égard.

Mais ce n'est pas seulement cette hostilité-là qu'il a dû vaincre, c'est surtout celle de ses propres confrères, les peintres.

Déjà en 1912, à la « Ruche », Modigliani et Soutine, ses voisins de palier, s'amusaient à jeter les souliers sur les verrières de Chagall quand ils rentraient de Montparnasse ou de Montmartre au petit matin. Ce qui les agaçait n'était pas tant le zèle du jeune homme qui peignait toute la nuit — nu, pour économiser ses vêtements — à la lueur d'une lampe à pétrole sur des bouts de carton ou de vieux morceaux de drap, c'était sa peinture elle-même qu'ils trouvaient trop « descriptive », trop anecdotique. Et sans doute ne faut-il pas autrement interpréter un geste surprenant de Picasso, à Vallauris, quarante ans plus tard. Chagall s'essayait à la céramique et ne parvenait pas à tracer un de ses fameux coqs sur un plat. Profitant de ce que l'apprenti céramiste s'était absenté pour déjeuner, Picasso finit le plat en quelques instants : c'était un Chagall plus Chagall que nature. Le maître de Vitebsk, à son retour, s'est demandé s'il n'avait pas eu affaire au diable lui-même (1).

Il faut croire, cependant, que ce qui agace les uns séduit parfois les autres.

Le succès paradoxal de Chagall le prouve : il est aujourd'hui à la mode sans rien devoir aux idées en vogue.

Peintre du rêve, il dit :

« Pour ma part, j'ai fort bien dormi sans Freud. »

Peintre poétique :

« La poésie ? Après coup, oui. Je n'y pense pas, elle vient ensuite. C'est le résultat de chocs divers. »

Peintre de la réalité :

« Le monde intérieur est plus réel peut-être que le monde apparent. Quand nous considérons comme absurde ce qui ne nous paraît pas logique, nous prouvons seulement que nous ne connaissons rien à la nature. »

Les théories sur la peinture ne l'intéressent pas. Ce qui l'intéresse uniquement, c'est son métier d'imagier. Il prend les choses au pied de la lettre, comme les auteurs anonymes des ex-voto de Marseille ou de Notre-Dame-de-Lumière, près d'Apt. Si l'un de ses personnages « nage dans la joie », il flotte effectivement dans cet univers pictural où tout devient possible. Si tel autre a « perdu la tête », elle se promène franchement détachée de lui, quelque part dans un coin du tableau.

Ce privilège de l'imagination enfantine, qu'il a gardé intact en lui, explique pourquoi deux poètes ont été ses premiers « supporters » : Apollinaire et Blaise Cendrars, surtout, qui a dit librement, en vers libres, ce qu'il faut dire de Chagall, peintre libre :

« Il prend une église et peint avec une église.
« Il prend une vache et peint avec une vache.
« Avec une sardine.
« Avec des têtes, des mains, des couteaux. »

J.-F. C.

(1) Anecdotes relatées par J.-P. Crespelle dans une captivante « Vie de Chagall » que vient de publier « France-Soir ».

Spitzer
Les meilleures
Reproductions
de Tableaux de Maîtres
14, rue la Boétie - ANJ.00-32
Catalogue sur demande contre 50 francs

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

AVEZ-VOUS VU
Les chefs-d'œuvre d'ébénisterie
au salon des artistes décorateurs
GRAND PALAIS DES CHAMPS-ÉLYSÉES
Porte Clemenceau, de 10 h. à 18 h. 30

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

13 JUIN

UN dominicain « à la page » n'est pas pour me faire peur. Dans ce grand Ordre, l'imprudence est souvent une vertu et la témérité toujours un charme. Mais il y a avant-garde et avant-garde. C'est en littérature que le Révérend Père Duployé, de « Témoignage Chrétien », se bat à la fine pointe. Il s'attriste de ne pas découvrir, dans mes « Mémoires intérieurs », les noms d'André Breton et de Paul Eluard. « Celui de Lautréamont n'a droit qu'à une mention insignifiante », ajoute ce Père scandalisé, qui aura eu de la peine, j'imagine, à communiquer ce scandale aux innocents lecteurs de « Témoignage Chrétien ».

André Breton, surtout, fait ses délices. Il ne nous cache pas « qu'il donnerait un quarteron de « Thérèse Desqueyroux » et du « Mystère Frontenac » pour une page d' « Arcane 17 ». Voyez si je fais peu le poids ! Ce Père n'en juge pas mon livre moins admirable et il m'accorde un génie « limité » — mais enfin, tout de même, du génie !

Je n'en demande pas tant, mon Père ; si je rappelle ici vos louanges, c'est pour qu'il soit bien entendu que la vanité d'Oronte n'inspire en rien mon propos. Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, mais de vous — de vous, fils du Père Lacordaire, qui ne craignez pas d'écrire : « Etrangement limitée par la plus funeste des traditions chrétiennes et françaises au monde « intérieur », au monde des « âmes » et des « cœurs », l'œuvre littéraire de Mauriac n'a pas de dimension cosmique. » Arrêtons-nous ici et reprenons haleine.

Quelle étroite limite, en effet, pour un dominicain de cette envergure, que l'âme humaine ! Quelle petite chose que le cœur !

JE sais que je suis, et vous n'avez pas tort de me le rappeler : « un écrivain sans culture », bien que j'aie passé ma vie à lutter contre ce malheur et à tâcher d'y parer. Je me garderai donc de rappeler à un Père d'avant-garde ce qui a jailli, en France même, du cœur ouvert par la lance. Tout de même, pensez-vous que nous autres, pauvres écrivains sans culture, nous comptions sur les dominicains pour nous initier à Lautréamont ? Croyez-vous que je ne sois pas mieux que vous au fait du surréalisme que j'ai vu naître et des surréalistes, dont deux au moins ont été mes amis ? (Tous les deux se sont donné la mort : les arcanes que vous aimez, mon Père, ont de ces aboutissements !) Estimez-vous qu'un dominicain a beaucoup à nous apprendre sur eux ? Est-ce que je vous fais la leçon, moi, sur saint Thomas ? Ce n'est pas que je n'aie envie de vous prêcher. Si un dominicain m'annonce Lautréamont, pourquoi me priverais-je de lui annoncer Jésus-Christ ?

Car enfin parlons net. Je ne vois pas pourquoi vous vous êtes habillé d'une robe blanche si c'est pour enseigner la littérature aux lecteurs de « Témoignage Chrétien » et surtout cette littérature-là ! Les laïcs y suffisent, mon Père.

Il faut pourtant vous faire une raison : votre monde à vous « si étrangement limité », c'est le monde intérieur, celui des âmes. C'est le mien, c'est le nôtre, à tous deux. Je n'y peux rien, ni vous non plus ; cette tradition que vous trouvez funeste, elle a sa source dans des paroles que vous avez reçu mission d'annoncer et qui toutes nous ramènent à cette âme qu'il faut préférer à l'univers — « que sert de gagner l'univers ? » — à ce royaume « au-dedans de nous ». Mais il n'y a pas là de quoi vous désespérer, mon Père, si ce que vous découvrez dans ce comble d'étroitesse dépasse infiniment le cosmos auquel vous regrettez que je ne me mesure pas.

L'AME en état de grâce déborde d'une présence qui nous est attestée par le Seigneur lui-même : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui et nous ferons chez lui notre demeure. »

« Chez lui », c'est là que s'enracine la plus funeste (selon vous) des traditions chrétiennes et françaises, dont le Père Teilhard de Chardin est venu délivrer ceux qui, comme vous, y languissent. Quant à moi, qui ne suis pas un auteur « cosmique », et qui m'y résigne, je ne me sens pas à l'étroit dans ce monde intérieur, j'ai mes raisons de m'y trouver heureux. Je ne sais si au noviciat vous étiez autorisé à lire ce négligeable Pascal qui a tant fait pour répandre la « tradition funeste » dont le Christ est le premier responsable, mais enfin cet endroit fameux des « Pensées » vous est peut-être connu : « Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes ne valent pas le moindre des esprits : car il connaît tout cela, et soi ; et les corps, rien. Tous les corps ensemble et tous les esprits ensemble et toutes leurs productions ne valent pas le moindre mouvement de charité. Cela est d'un ordre infiniment plus élevé. »

Si vous pouvez, mon Père, vous arracher à l'enchantement d' « Arcane 17 » (qui est en réalité du moins bon Breton, je vous le souffle à l'oreille, et vous y lirez (page 157) que les prêtres sont des misérables), arrêtez un instant votre pensée sur ce texte de Pascal, nourrissez-en votre méditation, exprimez-en le suc.

Quand Gros-Jean en remontre à son curé, ce n'est pas toujours la faute de Gros-Jean. Le snobisme chez un moine a je ne sais quoi d'irritant et de désarmant tout ensemble. Gros-Jean voudrait pouvoir rassurer son curé, lui dire : « Mais non ! ce n'est pas André Breton, c'est vous qui avez fait la seule découverte dont la créature soit ici-bas capable. Pourquoi feignez-vous, vous qui avez part chaque matin à l'eau vive, de trouver de l'attrait à la bourbe ? » Je sens bien, tout au long de votre papier, que vous me jugez puéril. Les laïcs qui croient que « c'est vrai » à la lettre ont souvent cette impression avec certains clercs. N'attendez pas de moi, mon Père, le clignement d'œil de l'augure. Je crois que le Christ est vivant. Et je crois que vous le croyez, vous aussi.

LE vieil homme que tant de religieux n'arrivent pas à étrangler, c'est l'homme de lettres en eux, ce « scribouilleur » que nous devenons tous, à peine avons-nous appris à lier deux idées. D'où ces complaisances et ces risettes à ce qui devrait, sinon soulever le cœur d'un fils de saint Dominique, du moins le navrer de tristesse.

Et si vous protestez qu'il n'entre point, dans votre goût pour Lautréamont et pour Breton, une once de snobisme et que vous les aimez vraiment, je vous ferai l'honneur de le nier ; je jurerais que vous vous calomniez. Car le surnaturel dans lequel vous baignez, du moins je l'espère pour vous, a en exécration le surréel érotique de Maldoror.

BIEN sûr, la personne d'André Breton n'est pas en cause. Le poète appelle l'admiration, ce qu'on sait de l'homme, la sympathie et le respect. Il ne s'agit pas d'un homme mais d'une mystique, ou plutôt d'une contre-mystique. « C'est par une référence constante au sacrilège et à la profanation, assure Julien Gracq, que le mysticisme surréaliste peut être compris. » Alors, mon Père, qu'allez-vous faire dans cette galère ? « Arcane 17 » est imprégné de magie, vous devez le savoir puisque vous l'avez lu de si près. Son mot-clef tient dans l'incantation des mystères d'Eleusis : « Osiris est un Dieu noir. » Un quarteron de mes innocents ouvrages contre ces cinq mots dont Breton nous dit qu'ils sont « plus brillants que le jais », ce n'est pas un marché que je vous conseille, mon Père, si vous souhaitez que nous puissions poursuivre ce débat dans la lumière du loisir éternel.

F. M.

(Copyright « L'Express » : Mondial Press.)

L'EXPRESS

DIRECTION

Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88.51

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 19.68
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

VENTE AU NUMERO :
France et Algérie : 125 francs.
Maroc : 120 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

ABONNEMENTS (1 an) :
France et Communauté : 5.000 francs.
Etudiants, militaires : 4.000 francs.
Etranger : 6.000 francs (Etudiants : 5.000 francs).

PAR AVION :
7.200 fr. : Algérie, Tunisie, Maroc.
7.900 fr. : Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie.

(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19, Paris)

(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express.)

Une voiture sous la main...
mais pas sur le dos !

avec une auto louée, sans chauffeur, à la

S • A • L • A • M

Les frais ne courent que lorsque l'on roule

PAS DE FRAIS D'ENTRETIEN, D'ASSURANCE, DE GARAGE, PAS DE DEPRECIATION DE VOITURE, PAS D'IMMOBILISATION DE CAPITAL

toujours le modèle que vous voulez et SEULEMENT quand vous le voulez

LOCATIONS DE COURTE DUREE et ABONNEMENTS
13, rue Magdebourg (16e) - Métro Boissière - Tél. POIncaré 38-58 et 37-94

A l'occasion du 70e anniversaire de la Tour Eiffel, André Pignarre rappelle aux lecteurs de *L'Express* que ses restaurants « En plein ciel » sont ouverts au premier et au second étage de la Tour ainsi que les dîners en musique avec l'orchestre de Jan Dranow.

« Monsieur Tour Eiffel » comme certains s'amusent à l'appeler, vous invite d'autre part à visiter ses étonnantes caves du XIVe siècle où les plus vénérables bouteilles voisinent avec les chefs-d'œuvre des grands peintres contemporains.

Enfin André Pignarre vous informe que ses magnifiques « Vedettes-Paris-Tour-Eiffel » sillonnent la Seine, partant toutes les 30 minutes du Pont d'Iéna, quai La Bourdonnais (face à la Tour Eiffel) et permettent de faire une promenade d'une heure agréable et commentée par de charmantes hôtesses.

Communiqué.